La vengeance de l'aube

Roman

Philippe Mestre

Ce roman est une pure fiction. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existantes ou ayant existé ne serait que coïncidence fortuite.

Chapitre 1

Haute-savoie, Marcellaz, 21 avril 1984.

L'aurore s'apprêtait à succéder à l'aube aux confins des Alpes du Nord. Une clarté originelle servait de toile de fond, aux sommets enneigés jaillissant de l'horizon, qui encadraient le Mont Blanc fier et majestueux.

La montagne s'éveillait, comme un miracle sans cesse renouvelé.

Au fond de la vallée, l'Arve alimenté par la fonte des glaciers, roulait une eau laiteuse.

Tout au long de la rivière, villes et villages s'ébrouaient de la torpeur de la nuit. La nature semblait observer la renaissance de l'agitation humaine se mêler au jour nouveau.

Sur les contreforts du Môle, le clocher de Marcellaz sonna six heures. Le carillon sembla se répandre sans fin, entre vallées et sommets du Faucigny.

La fraîcheur matinale était malgré tout agréable après les rigueurs de l'hiver. Le bois des bûches

sortait de son alanguissement nocturne et la vie y renaissait avec le printemps.

Une volée de moineaux agités piaillait déjà dans les arbres. Le soleil ne tarderait pas à darder ses premiers rayons derrière le Môle, annonçant une belle journée.

Sur la crête, une vieille maison ne se discernait que par une fumée qui s'échappait du toit. Dans le pays, on parlait de la maison du bûcheron, métier du premier habitant.

Personne n'y venait jamais mis à part son unique occupant actuel.

En contrebas, la ferme de la Léchère avait retrouvé son calme après la traite matinale. Sur la route de Peillonex, le balai des voitures avait débuté, conduisant des travailleurs vers leur besogne quotidienne.

Quand on s'approchait de la vieille maison du bûcheron, elle donnait une impression générale d'abandon. Aux alentours, point de jardin coquet et fleuri, mais une muraille de broussailles hirsutes qui n'aurait convenu qu'à une harde de sangliers.

Les murs gris lui donnaient un air mélancolique. Le bardage n'était plus entretenu depuis des lustres, tout comme les volets.

Les tuiles moussues semblaient gondoler sur la charpente. La bâtisse trahissait les outrages que lui avaient imposés années et intempéries, mais que l'entretien du propriétaire aurait dû contenir.

De vieux objets, aussi hétéroclites qu'incongrus en ce lieu, se dégradaiement sous les assauts des conditions climatiques. Ils avaient été abandonnés au gré du temps, dans la cour et contre le bâtiment.

Une 2cv fourgonnette hors d'âge, à la peinture de la carrosserie fanée et aux multiples dégâts, était garée sous un abri de vieilles tôles rouillées que les ronces encourageaient à tenir debout. La voiture bloquait un vieux tracteur, qui n'avait plus été utilisé depuis bien longtemps, immobilisé devant l'accès à une vieille remise où plus personne ne rentrait. La porte était verrouillée par un entrelacs de toiles d'araignées qui aurait repoussé les plus intrépides brigands.

L'entrée principale de la maison avait une pierre de seuil usée par les passages de générations d'occupants. Le vieux chêne de la porte, avec ses moulures rappelait une certaine prestance et des jours plus glorieux.

Un cageot, près de cette ouverture, ne pouvait contenir les innombrables bouteilles d'alcool vides qu'on lui avait confiées. Les dernières s'étaient

répandues en glissade dans les feuilles mortes comme pour un repos bien mérité.

L'huis s'ouvrit doucement en grinçant.

Un homme d'âge incertain s'appuya un instant sur le seuil, laissant ses yeux gonflés s'accoutumer à la clarté matinale.

Il était voûté semblant porter sur ses épaules, toute la misère du monde. Ses cheveux gras, couleur de cendre étaient ébouriffés. Ses sourcils broussailleux lui donnaient un regard morne. Ils surmontaient un nez violacé que semblait avoir attaqué un essaim d'abeilles. Sa barbe de plusieurs jours grisonnait ses joues. Il portait un jean et un polo souillés et froissés. Tout le personnage reflétait une hygiène hasardeuse, sentant la transpiration aigre et la fatigue de soirées à noyer la solitude et de noirs souvenirs dans l'alcool.

L'homme se frotta la tête puis le menton, il avait la bouche pâteuse. Il fit claquer sa langue. Il détestait cette sensation. Il s'avança droit devant, titubant un peu avant de retrouver son équilibre, tout en se grattant une fesse.

Il se campa face au sous-bois et en profita pour éructer quelques relents de vieille gnôle ou peut-être de génépi. Il ne savait plus.

Il ouvrit sa braguette pour se soulager dans son rituel matinal et ferma les yeux pour calmer le tourbillon qui faisait tanguer son cerveau.

Malgré l'habitude, il lui fallait quelques instants pour que les brumes de sa soirée s'estompent et quelques heures encore pour que cesse son mal de crâne.

Alors qu'il bâillait à se décrocher la mâchoire, il ne prêta pas attention aux pas souples de spectres furtifs qui s'approchaient sans bruit sur le tapis de feuilles, derrière lui.

Il sentit comme un souffle passer près de ses oreilles. Il écarquilla les yeux quand il sentit le lacet lui enserrer la gorge.

On ne lui laissa pas le temps de réagir.

Derrière lui, une silhouette de belle carrure croisa ses mains après avoir enserré le cou. Elle fit demi-tour dans le même temps, mettant les deux corps dos à dos et tendit son bras droit, serrant le collier mortel.

Le mouvement fluide et rapide ne permit pas à l'homme de crier. La surprise était totale. Sa gorge était cisailée, aucun son ne put jaillir. La silhouette se pencha en avant et l'homme décolla du sol, secouant ses pieds dans une gigue ridicule, ressemblant à un lapin pris dans un collet.

Ses espadrilles éculées rejoignirent les feuilles mortes.

La silhouette relâcha un peu son étranglement afin de maintenir la lucidité nécessaire à sa victime encore quelques instants.

Une ombre s'avança près de l'homme qui tentait vainement de passer ses doigts entre son cou et le lacet. L'ombre lui parla doucement à l'oreille, d'une voix féminine et suave, faisant s'écarquiller plus encore les yeux, maintenant éveillés. Ils trahissaient la surprise et la compréhension d'une mort certaine et inattendue.

Quand elle eut terminé, l'ombre se retira et la silhouette affermit la tension du lacet. Dans son dos, l'homme s'agita avec la vigueur du désespoir, sentant sa fin approcher. Son agitation n'avait pour effet que de serrer toujours plus le collier mortel. Il tentait de basculer et de se dégager ainsi de cette

étreinte fatale. Ses mouvements devinrent sporadiques et désordonnés.

Son visage était déformé par la peur. Sa bouche ouverte tentait de happer le moindre filet d'air dans un rictus grotesque.

La silhouette sentit les derniers soubresauts de la vie qui abandonnait son fardeau.

Enfin, vint son relâchement total. Elle attendit un instant encore, assurant toujours sa prise, puis laissa choir le corps.

Au bruit pourtant étouffé, une corneille s'envola bruyamment de la cime d'un arbre en craillant.

Le cadavre s'écroula comme un pantin désarticulé.

Ses yeux écarquillés, figés dans son trépas, trahissaient encore terreur et incrédulité.

Ils semblaient tenter de capter, une dernière fois, la douce lumière de l'aube qu'ils ne verraient plus.

Chapitre 2

Haute-savoie, Marcellaz, même jour.

En ce début d'après-midi, le soleil inondait le bois des Bûches. C'était un lieu de promenade connu et prisé, qui permettait, à peu de distance de Marcellaz, de flâner dans un endroit calme et forestier. Les promeneurs appréciaient le contact avec la nature, loin des voitures et de leur agitation. La vie était agréable dans ce joli village montagnard.

Deux amies allaient d'un pas énergique, que rythmait leur discussion animée. Devant elles, gambadait un jeune épagneul breton insouciant, heureux de sa balade en forêt. Il courait en tous sens, ne sachant quel bâton mordiller ou quelle odeur pister.

Alors qu'elles approchaient de la crête qui sépare Marcellaz et Peillonex, la propriétaire de l'animal remarqua sa disparition. La conversation l'avait distraite. Elle ne se montra pas inquiète, il ne pouvait être bien loin. Stoppant sa marche, elle appela son compagnon à quatre pattes qui avait échappé à sa surveillance.

Dans un premier temps, il ne répondit pas. Tandis qu'elle persistait dans ses appels, son amie lui intima de faire silence. Effectivement, elles purent entendre le jeune indiscipliné aboyer à quelques hectomètres. De leur emplacement, elles ne pouvaient voir où était l'animal, caché par les taillis.

Malgré les multiples relances, le chiot s'entêtait et ne paraissait pas disposé à rejoindre sa maîtresse.

A n'en pas douter, le chien se trouvait aux abords de la vieille maison du bûcheron. Les deux amies se résolurent à s'avancer dans le sous-bois avec appréhension et précaution, en suivant les passages d'animaux. Seule, la propriétaire de l'animal aurait renoncé. Les promeneurs n'appréciaient pas de se rapprocher de cette maison que personne ne fréquentait.

Il y avait déjà bien longtemps que sa réputation et des histoires fantastiques alimentaient les conversations et les veillées autour de la cheminée. Le chien ne cessait d'aboyer, instillant de la crainte à sa maîtresse. Qu'avait-il pu découvrir ?

Alors qu'elles avançaient avec peine entre troncs et taillis, tête baissée, la marcheuse la plus avancée releva son regard et se figea.

Elle ne put réprimer un cri que sa main ne parvint pas à étouffer. Elle retint d'un même mouvement, son amie par le bras.

En lisière proche de la maison, se détachait la silhouette d'un corps qui pendait. La corde qui reliait le cadavre à une branche était si mince, que les deux amies ne pouvait la voir et donnait ainsi une vision irréaliste de la scène. La bise faisait doucement se balancer l'homme dans une danse langoureuse et macabre.

Le jeune chien aboyait, tournait autour des pieds en suspension, remuait la queue. Il tenter d'inciter l'homme à jouer avec lui, intrigué par cette situation et cette odeur inconnues.

Terrifiées, les deux amies parvinrent à faire revenir le chiot, dépité par l'immobilité de l'individu découvert. La voix angoissée de sa maîtresse le décida à redevenir plus obéissant.

Une fois le fugeur attaché avec sa laisse, elles firent demi-tour et d'un pas plus soutenu encore qu'à l'aller, se précipitèrent à la Mairie de Marcellaz.

Chapitre 3

Haute-savoie, bord du lac Léman 1943.

Des haillons de brume se dispersaient dans une clarté laiteuse. La nature était d'un calme pesant. On ne pouvait s'imaginer si près du lac Léman. Rien ne trahissait sa présence. Ce calme reposant et trompeur contrastait avec l'agitation des hommes dans leur guerre interminable.

Un spectre apparut, semblant sortir du néant. Ce n'était qu'un brocard qui releva la tête, se sentant soudain vulnérable à découvert. Il huma l'air, observant les alentours avec attention de ses yeux fiévreux. Un frisson parcourut ses flancs. Inquiet, il prit le trot pour s'enfoncer dans le sous-bois et rejoindre son hallier.

Un homme tapi dans une lisière, l'avait observé. Il était satisfait, la bête ne l'avait pas repéré.

- Belle bête ! Si j'avais eu mon fusil ...! Pensa-t-il, faisant une moue dépitée.

La viande était rare en cette période de restriction.

L'homme frictionna son ventre, la faim était souvent sa compagne.

Il reprit ses esprits, ajusta son béret sur ses oreilles et releva le col en mouton de sa vieille veste canadienne.

La fraîcheur matinale et la fatigue d'une nuit sans repos le firent frissonner. Il souffla dans ses mains et les enfila dans les poches de poitrine. Les températures n'étaient pas très froides, mais l'humidité les rendait désagréables et vous glaçait les os. Tout particulièrement quand on reste immobile à attendre.

L'automne et sa mélancolie s'installaient en Chablais, sur la rive française du Léman.

L'homme écarquilla ses yeux aux paupières lourdes de sommeil et regarda vers Douvaine puis se tourna vers Chens. Rien !

Dans l'autre direction, il observa plus attentivement une lisière d'arbres aux branches squelettiques. Elle suivait les rives de la rivière Hermance qui constituait une frontière naturelle entre la France et la Suisse. Entre l'occupation italo-allemande et la liberté. En quelques encablures vers l'ouest, elle déversait ses eaux dans le lac Léman.

Ailleurs, la frontière était surtout matérialisée par des lignes de fils de fer barbelé. Ici, le cours d'eau assurait une séparation naturelle, mais la nature avait

conçu un gué, qui permettait le franchissement en sécurité.

La nuit avait été trop calme. Aucun passage n'avait troublé l'attente de l'homme.

Brusquement il décida que pour cette nuit, il avait assez patienté. Plus rien ne viendrait si ce n'était le jour. Il déplia ses jambes engourdis par la position trop longtemps maintenue. Il repoussa son béret qui cachait une tignasse brune, hirsute, surmontant un regard noir aux relents de vices, aux sourcils bas. Il avait laissé pousser une moustache épaisse pour vieillir son aspect juvénile. Il redressa son corps à l'apparence frêle et agita ses épaules pour se réchauffer. De petite taille, la nature l'avait pourtant doté d'une force insoupçonnable. Elle lui avait permis de moucher à l'école, les moqueurs qui se gaussaient. Peut-être était-ce de là que venait son aversion de ses semblables et son goût de la solitude ?

Il retrouva son vélo couché dans les broussailles. Une fois sur le chemin, il l'enfourcha. Il ajusta le bas de son pantalon dans ses vieilles chaussettes, tant de fois ravaudées et prit la direction de Douvaine.

La route serait longue avec la fatigue, mais le travail l'attendait dans les bois. Il disparut derrière une haie.

La nature s'assoupit à nouveau, seulement troublée par le grincement de la chaîne du cycle, qui s'éloignait et finit par se perdre à l'horizon.

Chapitre 4

Haute-savoie, Marcellaz, Printemps 1984.

La Peugeot 305 break avait eut du mal à rejoindre la maison du bûcheron. Le chemin était vraiment dans un état pitoyable. Le véhicule était récent et le conducteur avait été particulièrement prudent et précautionneux.

Les deux jeunes gendarmes étaient passés au village pour prendre Monsieur le Maire à sa demande. Ils l'avaient embarqué à bord de leur voiture de service. L' élu n'avait pas voulu se rendre seul sur les lieux où des promeneuses effarouchées avaient signalé un pendu. Il avait préféré attendre la patrouille.

Après avoir constaté le décès de l'homme au bout de la corde, les militaires posèrent leur képi afin de prendre quelques photos et attendre le médecin pour établir les formalités administratives.

Les deux jeunes sous-officiers étaient détendus. La situation leur paraissait simple, un nouveau suicide dû à l'alcool et à la solitude.

Ils en étaient là de leur logique quand une Renault 4L apparut, faisant gicler une flaque de boue, slalomant entre les fondrières.

Le major qui commandait la brigade en descendit. Il salua et échangea quelques mots avec le Maire et rejoignit ses hommes. Ayant été informé des faits, il avait jugé préférable de venir sur place afin de seconder ses enquêteurs inexpérimentés.

Avant d'approcher, il observa la scène avec attention. Le corps balançait à trente centimètres du sol. Près des pieds, un seau en plastique était renversé. Rien d'autre n'attira son attention. Il s'approcha du corps avec précautions et reprit son examen.

Ceci fait, il se tourna vers ses hommes et les interpella :

- Alors les jeunes, qu'avez-vous constaté ? Que pensez-vous de la situation ?

Les deux jeunes gens furent surpris par la question. Que pouvait bien vouloir leur supérieur ? La situation paraissait simple. Pourquoi chercher à la compliquer ?

Le plus audacieux prit la parole :

- L'homme est froid et doit être décédé depuis quelques heures déjà. Il est connu pour son

alcoolisme. Il vit seul et reclus. Nous avons regardé dans la maison depuis la porte. Rien ne semble manquer, bien qu'il soit difficile d'être affirmatif en raison du bazar qu'il y a à l'intérieur. Tout laisse à penser qu'il s'agit d'un suicide.

Le major sourit et se frotta le menton.

- Effectivement, cet homme paraît être mort depuis quelques heures. Cependant, je vois des traces sur son cou, au-dessus de la corde, qui méritent toute notre attention. Il faudra vérifier cela de plus près. S'il s'est vraiment suicidé, cela pourrait laisser penser qu'il a eu des remords trop tardifs !

Le major regarda le seau.

- Si la scène n'a pas été modifiée, ce qui paraît être le cas, ce seau est le seul objet qui lui aurait permis de s'élever et de passer la tête dans l'anneau de corde. Il l'aurait vraisemblablement retourné pour monter. Une fois la corde passée à son cou, l'homme l'aurait renversé d'un coup de pied.

Il interrogea ses hommes du regard, n'obtenant pas de réponse, juste un hochement de tête et des regards inquiets.

Il désigna le plus jeune enquêteur :

- Amenez-moi, l'autre seau, là-bas, près de la 2cv.

Le major se mit à l'écart, en un lieu où le sol était de nature semblable à celle sous le pendu. Il posa le seau renversé puis monta dessus et le reprit en main

une fois descendu. Un rond parfait et profond marquait la terre meuble.

- Avez-vous vu le même rond, sous notre victime ?

Les deux jeunes gendarmes restaient muets.

- Non ! Comment a-t-il fait alors ? De plus, le seau que j'ai utilisé est solide, mais celui que nous avons vu près de lui, me paraît plus fragile et peu à même de supporter le poids imposant de notre pendu. Nous le vérifierons plus tard.

Les deux gendarmes avaient écouté avec attention et leur air contrit marquait leur malaise par rapport à la mauvaise appréciation de leur première analyse.

- Appelez la brigade par radio. On fait venir la brigade des recherches et un médecin légiste. Il y a suspicion sur les causes de la mort. Nous allons procéder à des constatations complètes. Ne nous approchons plus du corps. Mettez en place un périmètre de sécurité.

Se tournant vers le représentant de la commune qui avait suivi la démonstration avec intérêt, le major ajouta :

- M. le Maire, nous allons procéder à de longues opérations minutieuses. Vous nous assisterez durant la perquisition du domicile et de la voiture. Une fois nos investigations terminées, vous pourrez retourner au village. Nous vous tiendrons au courant de

l'enquête. Jusque-là, afin de ne pas affoler la population et tenir la presse à distance, restons discrets, si vous le voulez bien.

L'élú acquiesça d'un signe de tête.

Le major pénétra dans l'Institut médico-légal en fin d'après-midi. Il était accompagné de deux jeunes enquêteurs et un photographe de la Brigade des recherches. L'autopsie était un moment essentiel de l'enquête et il fallait que ses hommes s'aguerrissent et comprennent parfaitement la démarche du médecin légiste.

Le bâtiment était vieillot. Il se situait à l'écart de l'hôpital dans une partie boisée. Son architecture le faisait ressembler un local technique.

L'endroit n'était pas particulièrement lugubre, mais une imperceptible appréhension accompagnait souvent les visiteurs quand ils passaient sous l'enseigne aux lettres écaillées.

Ils s'engagèrent dans un couloir aux néons blafards. Au bout, se situait la morgue avec les cellules mortuaires réfrigérantes. Un silence sépulcral régnait dans la pièce, seulement troublé par le cliquetis régulier d'un éclairage qui clignotait au plafond.

Le major vérifia, le lieu était vide.

Quand il se retourna l'assistant du médecin légiste surgissait dans le couloir.

- Bonjour ! Venez suivez moi, nous vous attendions ! s'empressa-t-il de déclarer essoufflé.

Les enquêteurs suivirent cette silhouette dégingandée dont la blouse blanche accentuait la taille et la maigreur.

Ils arrivèrent dans la salle d'autopsie. Une odeur particulière régnait dans ces locaux, résistant aux parfums entêtant des détergents.

La pièce était d'un blanc immaculé. La lumière surprenait par la violence des sempiternels néons. Le carrelage couvrait murs et plafond. Cet aspect glacial s'ajoutait à la fraîcheur de la température ambiante.

La vétusté s'affichait par des fissures qui striaient les faïences et aux vieilles fenêtres de bois dont le mastic manqué par endroits. La médecine légale n'était pas une spécialité prestigieuse mais pourtant essentielle.

Le major vit un corps sous un drap qui reposait sur une table en inox. Seuls les pieds sortaient de sous le linceul, un carton d'identification attaché au gros orteil gauche. Sur le plan de travail, des cuvettes d'inox et tout un assortiment d'instruments allant de la scie au scalpel le plus fin.

Le docteur se retourna et salua les arrivants. Avec sa charlotte bleue ciel et sa tunique de couleur identique, il était l'unique élément de couleur et égayait la salle. Son sourire pouvait paraître incongru en ce lieu qui n'entachait pas sa bonne humeur.

Les salutations faites, le praticien ajusta ses lunettes et découvrit le corps nu. Businier semblait reposer paisiblement sur le métal froid.

Le médecin s'approcha de la table et précisa en désignant un sac posé sur le sol.

- Ses habits sont là, il n'avait rien sur lui.

Le militaire photographe avait aligné quelques pellicules et se tenait prêt. Il commença pas faire des clichés des vêtements. Un jeune sous-officier était désigné pour prendre des notes.

Le légiste choisit son scalpel sans hésitation et commença son ouvrage. Le crissement de la lame éteignit les derniers commentaires.

Le major admirait ces médecins qui faisaient un sacré boulot. Ils étaient souvent passionnés d'enquêtes.

Il observa ses hommes. Il ne savait si c'était ce qu'ils découvraient ou la blancheur du lieu qui blêmissait leur visage.

Il se concentra sur l'habileté des mains du docteur et ses commentaires.

La nuit était tombée depuis quelques heures quand l'autopsie prit fin.

-Voilà messieurs, j'ai terminé ! déclara le médecin légiste en frottant son front avec sa manche. Je reprends et vous résume mes conclusions que je vous consignerai dans mon rapport :

La mort remonte au matin du 21 avril, entre six heures et six heures trente.

Le pantalon de la victime est imprégné d'urine, non pas à l'intérieur, mais à l'extérieur. Ceci laisse à penser qu'il a été dérangé alors qu'il se soulageait.

Des traces de griffures sont visibles sur son cou, comme si la victime avait tenté de passer ses doigts entre la peau et la corde. Ces faits seront précisés par l'analyse de mes prélèvements sous ses ongles. Il s'agit de sang et d'épiderme. Nous saurons si ce sont effectivement les siens.

Son corps ne porte pas de traces de coups. Cet homme n'a pas pu se défendre. L'auteur a réalisé son ouvrage avec dextérité et efficacité.

Nous pouvons voir deux traces de strangulation sur son cou, ici ! Il y a donc eu deux étranglements, dont un post-mortem. Les sillons sont de dimensions identiques. Le même type de corde a vraisemblablement été utilisé. Le croisement de la corde lors du premier serrage a été fait depuis l'arrière, à même hauteur. La trace se situe au bas des cervicales et est bien perpendiculaire au corps. Ce qui induit que l'on a attaqué cet homme par derrière.

Lors d'une pendaison, la traction se fait par le haut et laisse un sillon plus oblique. Ce que l'on retrouve sur la trace post-mortem.

L'auteur a tenté de camoufler son geste en plaçant le second lien, sur l'empreinte du premier. Il y a eu un très léger décalage, certainement consécutif à l'élasticité des fibres et au sens de traction, comme je viens de vous l'expliquer. Ce double étranglement est confirmé par les griffures situées sous la dernière trace post-mortem, laissée par la pendaison. Ai-je été assez clair ?

Le légiste poursuit sans attendre.

- Les lividités cadavériques sont visibles au niveau des pieds. Il a donc été pendu très peu de temps après sa mort. La couleur bleue de la peau confirme la mort par asphyxie.

Je n'ai rien constaté de plus, sinon que notre victime était en mauvaise santé. Nous aurons bientôt les résultats de l'analyse de sang.

En résumé, nous pouvons conclure, sans le moindre doute, qu'il s'agit d'un homicide par strangulation.

Le lendemain, les enquêteurs procédèrent à des vérifications concernant le seau qui gisait sous la victime. Le relevé des empreintes digitales avait mis en évidence une trace papillaire inconnue, à l'intérieur du récipient. Elle n'appartenait pas au pendu.

Une expérience fut réalisée et filmée au caméscope VHS.

Il avait été aisé de retrouver un seau identique à celui découvert sous le corps. Il était neuf et serait même plus solide. Il portait, en grosses lettres, le nom d'une marque d'aliment pour bétail.

Les sociétés offraient parfois cet accessoire de piètre qualité aux éleveurs.

Un gendarme, d'un poids équivalent à la victime, monta sur le seau. Il s'écrasa instantanément dans un bruit sec, ne pouvant supporter une telle charge. Il confirma ainsi que, celui placé sous scellé, n'avait

pu aider la victime à mettre fin à ses jours. Sur le sol, l'empreinte du récipient était bien visible.

La pendaison n'était définitivement qu'une mauvaise mise en scène.

Chapitre 5

Haute-savoie, bord du lac Léman 1943.

L'homme poursuivait ses surveillances nocturnes près de la frontière. La tension s'était pourtant accrue. A la fin de l'été, les soldats du Reich avaient remplacé les Italiens. La différence se faisait nettement ressentir. La nonchalance latine avait laissé la place à la rigueur germanique. L'homme n'avait cependant pas interrompu ses actions. Il était juste plus prudent. Il savait se confondre avec la nature et le butin était intéressant.

Il entendit la famille s'approcher dans le noir. Leur démarche incertaine trahissait leur peur qui devenait presque palpable dans l'obscurité.

Ils avançaient tels des spectres dans les ténèbres, fuyards éreintés qui espéraient échapper à la fureur nazie.

La zone libre avait été occupée un an auparavant, mais les tentatives pour rejoindre la Suisse se succédaient malgré les difficultés.

Les régions autour de la ville d'Annemasse ou dans l'Ain étaient les plus surveillées. Les patrouilles

quadrillaient la campagne et de trop nombreuses familles juives avaient été interceptées et conduites sur la route de la déportation.

Le flot avait faibli, mais les passages, bien que plus périlleux, n'avaient pas cessé.

Partout sur le territoire français, la traque des Juifs n'avait pas pris fin, obligeant les familles à affronter des risques considérables.

Beaucoup se résignaient à tenter leur chance. Que risque-t-on à d'avancer quand la mort est sur vos talons ?

Pourquoi ne pas profiter de ce lieu isolé du Chablais, aux portes du Léman. Sur l'autre rive du lac, scintillaient les lampions de la liberté. Elles étaient un appel insidieux d'un monde de paix que l'on avait déjà oublié mais que l'on espérait toujours.

L'homme les laissa approcher. Il était expérimenté pour ce genre d'intervention. Il avait débuté avec un réseau local de Résistants qui facilitait les passages près de Genève. Il n'avait toujours pas accepté les raisons pour lesquelles ses camarades l'avaient évincé. Certes, il avait gardé, pour lui, quelques valises appartenant à des familles juives. N'était-ce pas risqué de les aider à passer la frontière ? Une telle compensation était pourtant bien naturelle et ne méritait pas son exclusion.

A cette époque, il avait entendu parler de passages depuis Bons ou Douvaine. Il n'avait pas été compliqué de comprendre comment fonctionnait le réseau local. On accueillait les familles et à la nuit, elles étaient mises en route vers l'Hermance. La topographie était différente. Les nombreux champs présentaient un danger en zone découverte. Les patrouilles augmentaient et chaque tentative mettait aussi les accompagnateurs en grand danger. La population locale ne s'aventurait plus entre cultures et lisières, laissant cheminer seuls ces chapelets d'ombres.

Les réseaux de résistance ne voulaient plus de lui ? De toute façon, il n'aimait pas recevoir d'ordres. Il fallait se plier à la rigueur d'un réseau, d'un chef. Qu'à cela ne tienne, l'homme aimait être seul et agirait en loup solitaire. Il avait rapidement mis au point une stratégie simple et fructueuse. Il préférait être indépendant.

Il interceptait et guidait les fuyards vers le gué de l'Hermance. Malgré la surprise, beaucoup ne s'effarouchaient pas d'un homme seul. Ils cédaient au soulagement d'être assistés dans la nuit. Le cloisonnement entre membres des réseaux, pouvait aussi expliquer bien des choses et puis on était si proche de la liberté. Ils étaient bien souvent trop

accablés pour être méfiants, trop chargés de peur et de regrets d'une vie perdue.

L'homme savait les rassurer par sa bonhomie.

Il était alors aisé de les convaincre que dans le but d'être plus rapides dans les zones découvertes, il convenait de s'alléger de quelques baluchons, surtout les enfants.

Aucune crainte, lui, le passeur, viendrait rechercher leurs biens en personne et les leur amènerait.

Comme il était bon d'être remercié, même à voix basse, par toutes ces silhouettes. Quand il devinait le soulagement sur ces visages en détresse, il savait qu'il avait réussi.

Lorsqu'il s'embusquait, l'homme se trouvait quantité de bonnes raisons pour justifier ses actes. Il volait peu après tout. Son vélo ne pouvait supporter de charge trop lourde et il ne voulait surtout pas attirer l'attention. Il ne prenait que ce qu'il estimait équivalent à ses services. Le hasard faisait le reste. Si les fuyards remarquaient la chose, il avait une explication. Une valise pouvait bien être égarée en ces moments difficiles et nocturnes. Un oubli était toujours possible. Ces gens étaient souvent trop encombrés, n'était-ce pas aussi une façon de les aider ?

Et puis, tout au bonheur de se trouver en Suisse, qui se préoccupait d'un bagage disparu ? Le goût de la liberté retrouvée faisait oublier ce qui devenait péripétie. Quelques objets ne valaient pas le risque encouru lors d'un nouveau passage. A ce jour, les réseaux de Résistants n'avaient pas été avisés de ses manigances.

C'était préférable, il risquait gros.

L'homme se dévoila doucement pour ne pas affoler la famille et les aborda. Elle semblait une harde épouvantée dont les membres, grands et petits, jeunes ou vieux, se serraient comme du gibier effarouché.

Après quelques palabres, l'homme parvint à ses fins. La file se remit en marche, le guide en tête. Tout se passa à merveille.

Bien plus tard, à la pointe du jour, on entendit la chaîne grincer. Une valise en carton bouilli trônait sur le porte-bagages, maintenue par une vieille ficelle.

Chapitre 6

Haute-savoie, Printemps 1984

Le major se trouvait face au groupe d'enquêteurs. Avec sa cinquantaine, il était le plus âgé de la brigade. D'allure sportive, il promenait son regard gris clair sur ses collègues. Sa coiffure en brosse ajoutait à son air martial, cependant, proche de ses hommes, il recueillait souvent leurs confidences.

Il avait obtenu de pouvoir poursuivre les investigations. Les spécialistes en police judiciaire s'y étaient mollement opposés et avaient promis leur soutien, satisfaits de déléguer ce dossier dévoreur de temps et qui paraissait voué à l'échec après les premières investigations.

Pour le major, il était hors de question de délaisser un tel fait, même si on n'avait guère de compassion pour la victime en raison de sa situation sociale marginale. Chaque citoyen devait avoir droit à la même attention.

Tous les hommes de sa brigade assistaient ainsi à la réunion afin de se tenir informés. Il appréciait cet intérêt. Le métier s'apprend par l'expérience, mais se nourrit de motivation.

Il se racla la gorge dans le but d'attirer l'attention de tous. Il fallait commencer.

Il regarda un sous-officier plus ancien, son adjoint et du menton l'invita à parler :

- Parle-nous de la victime !

Son adjoint ouvrit son dossier et débuta :

- Voici les premiers éléments recueillis, notamment auprès de la mairie et de gens du village :

La victime s'appelait Marcel, Businier né le 14 avril 1922 à Dunkerque 59 où il vivait avec ses parents jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Début 1940, il quitte sa ville natale avec père et mère, fuyant les combats qui se rapprochent de la cité. Au début de l'occupation, on les retrouve en zone libre. Ils viennent s'installer en Haute-Savoie. Ils trouvent à se loger sur les flancs des Voirons, entre les communes de St Cergues et Machilly. Ils occupent une vieille ferme inoccupée et qui a disparu aujourd'hui. Ils resteront en Haute-Savoie après la guerre. Il est vrai que leur maison, dans le nord, a été détruite et le père a trouvé du travail dans le décolletage.

En 1951, ils viennent s'installer à Marcellaz, dans la maison où a eu lieu le crime. Personne n'en voulait. Businier l'occupait depuis.

Ses parents sont décédés quelques années après. Il ne s'est jamais marié, pas d'enfant connu et semble avoir toujours vécu seul.

Businier n'avait pas une très bonne réputation professionnelle. Il changeait souvent de petits boulots, ne parvenant pas à rester dans une même entreprise. Il touchait une pension suite à un accident alors qu'il était employé comme bûcheron. Il n'avait pas grand-chose sur son compte bancaire, il ne possédait que sa bicoque et sa 2cv.

Le major interrompit son collègue :

- Avait-il un casier judiciaire ?

- Non ! Il est connu localement pour ses problèmes d'alcool et son caractère querelleur. Il a eu une suspension du permis de conduire, des amendes pour tapage dans les bars, mais rien de plus grave. Il avait régulièrement des différends avec des propriétaires terriens ou des chasseurs. Nous n'avons pas pu obtenir, la consultation de ses antécédents sur Dunkerque. Le tribunal a été détruit durant la guerre. Les archives ont pu être partiellement sauvées, mais la consultation sera longue et minutieuse.

Le silence retomba sur les enquêteurs. Le directeur d'enquête laissa un instant chacun faire le point sur les informations qu'ils venaient d'entendre et de s'en imprégner. Une vie somme toute banale, si ce n'est

la période de la guerre....., mais un destin qui allait les suivre durant une longue période.

Le major reprit la parole et ajouta :

- Je rappelle pour ceux qui n'étaient pas là, que c'est notre unité qui est dorénavant en charge du dossier. Je vous rappelle les investigations réalisées à ce jour. La perquisition n'a rien donné. Nous avons juste découvert un vieux fusil calibre 12 et quelques munitions. Rien d'étonnant, c'est le type d'arme comme l'on trouve souvent à la campagne. La maison est placée sous scellés. Elle lui appartenait. Son père l'avait achetée pour une bouchée de pain, alors qu'elle était abandonnée et en partie délabrée. Quand ils l'ont occupée, père et fils ont fait quelques travaux. Quand le chef de famille est décédé, elle est retournée à l'abandon. Mme Businier a suivi son mari à peine deux ans plus tard. On ne lui connaît pas d'autre famille. Businier a plongé dans la solitude et dans l'alcool.

Le major regarda chacun de ses gars. Les premiers éléments n'auguraient rien de simple, de plus la personnalité de la victime n'attirait pas l'empathie. Il savait ses hommes motivés pour les gros dossiers que l'on confiait habituellement aux unités de police judiciaire et dont ils étaient trop souvent écartés.

Il les sentait impliqués. Cette enquête était un sacré défi... comme il les aimait. Il allait falloir orienter et motiver ses troupes.

- Nous allons débiter par faire un environnement complet. Il doit bien y avoir quelque chose qui détonne dans sa vie. Ce n'est pas parce qu'il buvait et qu'il avait mauvais caractère qu'il a été assassiné, sinon nous aurions beaucoup de meurtre ! plaisantait-il.

Un petit rire parcourut l'assistance, il avait fixé leur attention.

- Je tiens à ce que ce dossier soit traité collectivement. J'en assure la direction, mais j'ai besoin de vous. Je ne vous demande pas de vous précipiter, mais de faire chacune de vos tâches avec application. Nous aurons à lutter contre un certain abattement si les investigations ne progressent pas. Le temps ne joue pas contre nous. Pas pour l'instant. Nous nous lançons dans une course de fond, soyez patients. Appuyez-vous les uns sur les autres. Les moins expérimentés, allez vers les anciens.

N'hésitez pas à me faire part de vos ressentis, de vos idées. Ce qui est absurde, c'est ce qui est perdu, oublié, négligé.

Nous n'avons pas l'habitude de traiter quasiment seuls une affaire d'homicide. Il faudra, dans le

même temps, assurer nos missions quotidiennes. Il y aura des moments compliqués, de la fatigue. Vivez cela comme une formidable expérience, surtout les plus jeunes. Je sais que je peux compter sur vous. Beaucoup de monde nous regarde. Ne vous préoccupez pas de cela. Nous travaillons pour la justice, pour la victime, pour la famille quand il y en a une. Nous ne sommes pas tenus à un résultat, mais nous devons tout tenter, tout explorer, tout envisager. Nous nous devons de nous investir à fond.

Le major regarda la portée de ses paroles dans les yeux de ses collègues.

- Nous allons déjà commencer par vérifier ses querelles avec ses voisins et ses différends avec les chasseurs. Un binôme devra également monter à Dunkerque afin de vérifier ce qui a pu se passer dans sa jeunesse. On ne sait jamais. On commence en local et puis on élargit. Chacun se verra affecter des missions, à charge de me les faire remonter ainsi qu'à mon adjoint. Nous ferons des points régulièrement.

Des questions ? ... Aucune ! Alors au boulot.

Chapitre 7

1984

Le major recula sa chaise. Les auditions s'étaient multipliées et s'empilaient sur le bureau. Il avait tout repris, mais rien ne semblait pouvoir donner un mobile au meurtre de Businier.

Les investigations avaient été nombreuses, diverses, interminables, touchant à tout ce qui pouvait mener à une piste. On y retrouvait pêle-mêle, des altercations avec des cavaliers passés trop près de la maison, de fidèles clients de bars dont le tempérament agressif carburait à l'alcool et aux coups de poing. Plus sérieusement, on avait examiné des altercations avec des propriétaires terriens chez qui Businier allait faire son bois sans se soucier du bien d'autrui ou encore des histoires de braconnage. Il chassait le petit gibier sur les terres de l'Association communale de chasse de Marcellaz et des villages aux alentours. Rien.

Tous les témoignages se croisaient, se confirmaient et pas le moindre soupçon ne venait éclairer les réflexions des enquêteurs.

Les protagonistes des altercations les plus marquantes avaient pu justifier d'un alibi et donc le major ne put que constater que l'enquête était au point mort. La seule satisfaction était qu'il fallait en passer par là et que cela avait été fait.

L'empreinte digitale découverte sur le seau était inconnue. Il s'agissait d'un pouce.

Il interpella un de ses hommes qui se présentait à son bureau :

- Avez-vous terminé avec les magasins de bricolage ? Il faut que l'on découvre d'où provient la corde qui a servi à étrangler et à pendre le corps ? Ce sera peut-être la bonne ficelle à tirer jusqu'à la solution ! dit-il non sans humour.

L'homme répondit d'un air désolé :

- Nous venons de terminer. Échec sur toute la ligne, Major ! Aucun magasin de la région ne commercialise cette corde.

Décidément, la piste locale ne donnait rien à ce jour, il fallait élargir le périmètre des recherches.

- Très bien, merci. Espérons que les services techniques à Rosny-sous-bois pourront nous en dire plus !

Nous avons reçu les résultats du labo de l'Institut médico-légal. Ils confirment ce que nous pensions,

les cellules épithéliales et le sang retrouvés sous les ongles de Businier sont les siens. Notre homme a été pris par surprise, mais n'a rien pu faire à son assassin.

Le train stoppa en gare de Dunkerque en fin d'après midi. La météo paraissait se conformer au cliché local, un soleil timide et triste tentait de filtrer au travers des nuages. Le bâtiment était morose, rebâti après la guerre, il donnait l'impression d'être inachevé avec sa forme cubique épurée, style caractéristique des années passées et de l'urgence de la reconstruction. A une extrémité un immeuble de cinq étages avec sa cheminée, faisait penser à une dunette de navire, trait d'union involontaire entre le monde ferroviaire et le port tout proche.

Les deux gendarmes descendirent, sacs en bandoulière. Ils aperçurent au bout du quai un képi qui, à n'en pas douter, était le signal de ralliement du comité d'accueil. Marcher au grand air leur fit du bien. Le voyage avait été long dans ces odeurs mêlées de détergents et de fumée, éprouvant avec ces nombreuses correspondances, notamment à Paris.

Dès le lendemain, les enquêteurs descendirent dans les sous-sols du Tribunal de la ville, accompagnés d'un greffier, afin d'entamer les recherches. Elles s'avéraient difficiles. La partie qui devait être consultée datée d'avant-guerre et donc avait été bouleversée par les bombardements. Une partie de ces dossiers avait été sauvegardée sur microfiches, mais devant l'ampleur du travail, la tâche était reportée sine die.

Le major avait demandé à ses hommes de vérifier les affaires ayant fait l'objet d'une décision de classement. La consultation du casier judiciaire à Nantes n'avait abouti qu'à un extrait vierge. Il fallait vérifier si des enquêtes avaient été classées ou n'avaient pas abouti.

Après une longue journée dans les cartons et la poussière, les sous-officiers furent bien obligés de se rendre à l'évidence, Businier était inconnu du tribunal de grande instance de Dunkerque et de la justice française. Le juge pourrait éventuellement délivrer une demande afin de vérifier auprès des autorités belges, territoire tout proche.

Le plus jeune enquêteur semblait satisfait :

- On a tout vérifié, il ne nous reste qu'à reprendre le train et rentrer dans nos montagnes.

L'Officier de police judiciaire rectifia aussitôt :

- Négatif, sur son extrait d'acte de naissance, nous avons l'adresse de ses parents, on va passer voir tout

de même s'il y a quelques chose à apprendre. Des gens l'ont peut-être connu.

Le lendemain, la Renault 4L prêtée par la brigade locale tournait entre les îlots de la ville. La visite au commissariat de police n'avait apporté aucun nouvel élément sur le passé de la victime.

Les ponts succédaient aux canaux. Le jeune gendarme tournait son plan en tous sens engoncé dans sa vareuse et gêné par l'étroitesse de l'habitacle. L'O.P.J. grogna sous sa moustache :

- On est déjà passé ici, tu t'y retrouves ? Je sais bien que tout se ressemble, mais tout de même. Voilà le beffroi, montre-moi un peu !

Le passager fut satisfait de tendre le plan à son collègue.

- Voilà, on est ici, au pied de l'église St Eloi ! Allez, reprends ton itinéraire et guide-moi.

La 4L stoppa enfin devant le bâtiment qui abritait le service HLM. Avec leurs archives, ils pourraient leur indiquer si des locataires étaient toujours là depuis la guerre. Ils avaient trouvé l'idée de leur collègue policier fort à propos et avaient rapidement trouvé toutes les indications sur le Minitel.

Quand ils eurent atteint le guichet qui devait les renseigner, ils furent reçus par une secrétaire très aimable.

- Vous avez bien fait de venir dans nos services. Après la guerre, la ville de Dunkerque a été reconstruite par îlots. Le quartier, où se trouvait la rue des tisserands, a été détruit. Aucune rue ne porte ce nom aujourd'hui. Nos locataires sont maintenant logés dans de petits immeubles. Jusqu'en 1950, il s'agissait d'HBM, Habitations Bon Marché, dont nous avons repris la gestion et conservé l'historique.

Une fois dans les locaux d'archives la dame ne sembla pas inquiète.

- Nous avons de la chance, notre bâtiment a été épargné par les bombardements. Mes prédécesseurs avaient eu l'idée pratique de classer les documents par adresse. Voilà, nous y sommes !

Après avoir noté les noms des occupants de l'adresse et des mitoyennes, ils comparèrent avec le fichier actuel. Un seul nom avait fait le bonheur du duo d'enquêteurs et faisait le lien entre les époques.

Quand ils entrèrent dans le quartier dans lequel résidait cet éventuel témoin, les deux gendarmes comprirent pourquoi des recherches directement sur place auraient été compromises. Ils avaient face à eux des blocs d'habitations vieillissants, alignés comme à la parade, entourés de chenilles de voitures en stationnement. De formes cubiques avec trois

étages au-dessus du rez-de-chaussée, on pouvait y lire la simplification qu'avaient eu les autorités pour reconstruire après la guerre et reloger la population. Tout se ressemblait.

Quand la sonnette grésilla dans l'appartement, un bruit de pas se fit aussitôt entendre. Une dame en blouse de travail, leur ouvrit et marqua sa surprise. Après explications, elle les conduisit dans une chambre où était encore alité un vieux monsieur. L'endroit était modeste et même désuet, mais était bien tenu. La dame proposa un café.

Après avoir à nouveau dévoilé le but de leur visite, les sous-officiers purent voir un éclat briller dans les yeux du vieil homme. Il avait conservé toute sa vivacité d'esprit.

- Ah quelle époque ! Que de souvenirs ! J'avais trente-huit ans pendant la guerre, ma fille, ici présente, était bien petite. On a souffert, oh oui, on a souffert. Les combats, l'occupation et puis il y a tout de même eu la joie de la libération. Nous avons tous cru que c'était fini, mais pas du tout. Nous avons vécu des années dans des baraquements provisoires. Mais enfin, on est là ! On ne peut pas se plaindre, beaucoup y ont laissé la vie !

Le sous-officier avait laissé parler son témoin.

- Je comprends ! parvint à glisser l'O.P.J lors d'un silence. Vous habitiez dans le même escalier que les Businier avant la guerre. Vous les connaissiez ?

- Bien sûr, nous n'étions pas à proprement parler amis, mais nous causions et quand la guerre s'est approchée, nous étions solidaires. Je n'ai pas été mobilisé, j'avais un problème au genou. Les Businier étaient de braves gens, le père travaillait en usine. La mère était très discrète.

- Et le fils Marcel ? Vous le connaissiez bien ?

-Très peu, on le croisait parfois, il avait un tempérament bourru et ne fréquentait personne dans le quartier. Il a été exclu de l'école jeune et traînait toute la journée. Dieu seul sait où ! Il avait volé et se bagarrait avec ses camarades.

- Avait-il à faire avec la Police ? Etait-il connu pour être un voyou ?

- Un voyou ? Il en avait la réputation. Plus tard, il a fait partie d'une bande sur le port, dans des lieux où on ne fait pas que de bonnes rencontres. Il se disait qu'il travaillait dans un bar pour marins où il y avait des filles, si vous voyez ce que je veux dire. La zone portuaire était un endroit où les autorités venaient peu. Ses parents étaient désespérés, mais bon, vous savez ce que c'est ? Chacun chez soi !

-Vous n'avez pas eu connaissance d'un fait particulier le concernant ? Vous connaissez

d'anciens amis à lui ou d'autres personnes qu'il aurait fréquentées ?

- Non, c'était un gamin sans intérêt pour moi. La famille est partie la première, juste avant que les Allemands n'approchent de la ville. Ils ne sont jamais revenus.

- Vous, vous n'êtes jamais partis ?

- Si bien sûr, mais nous sommes restés dans la région. Nous sommes allés à la campagne, dans la famille du côté de ma femme. Ça a bombardé dur ici, nos immeubles ont été détruits, ceux qui n'ont pas voulu partir sont morts malheureusement. Mais parler de leur départ me fait penser à quelque chose ! Excusez-moi, je n'ai plus guère de mémoire.

- A quoi pensez-vous ?

- Cela ne me revient que maintenant ! J'avais été surpris de voir les Businier partir si vite. Nous l'envisagions tous, mais nous espérions une contre-attaque des alliés. On ne voulait pas abandonner nos biens. Et puis pour beaucoup, c'était l'inconnu, s'exiler pour aller où ? Certains n'avaient pas d'autre famille. Très peu de temps après le départ des Businier, j'ai su qu'il y avait eu une histoire en ville. Un groupe de jeunes aurait abusé d'une jeune fille. Marcel en faisait partie, d'après la rumeur. On disait qu'elle était Belge et avait fui les combats dans son pays. Vous comprenez, il y avait des réfugiés partout. Beaucoup étaient descendus plus au

sud, mais certains attendaient ici espérant revenir chez eux.

Mais bon, vous comprenez, nous avons d'autres préoccupations à cette période. Je n'avais pas accordé plus d'importance à cette affaire. C'est un voisin qui m'en avait reparlé. Il m'avait dit que la famille belge était venue et cherchait Marcel. Ce n'était peut-être pas la guerre que fuyaient les Businier. Une fois sur les routes, ils étaient introuvables parmi tous les réfugiés.

- Vous en êtes certain ?

- C'est ce que j'ai appris, mais vous savez, l'époque n'était pas au colportage de fausses informations ! C'est bon pour les gens qui s'ennuient. Pour nous, ce n'était pas le cas, on avait peur et il fallait survivre. J'ai compris pourquoi le père Businier avait précipité leur départ. Pauvre homme, avoir un fils comme celui-là ! Si ce n'est pas une honte d'abuser de gens déjà dans le malheur !

Le vieil homme marqua un temps de silence, les yeux perdus dans ses souvenirs.

- Et puis ce fut le chaos, les Boches étaient là à bombarder, à attaquer tous ces pauvres soldats anglais et français acculés sur la plage. Nous avons eu juste le temps de nous enfuir. Les combats faisaient rage. On entendait les bombardements au loin, c'était terrible. Les Français se sont bien battus.

La situation est devenue intenable... mais je ne vous apprends rien. Vous savez comment cela s'est terminé !

La ville a été détruite en grande partie. Le commissariat a été touché. Certains policiers ont été tués. On n'a plus entendu parler de cette affaire.

Le vieil homme sembla revenir à lui.

- Pour le fils Businier, personne n'a fait d'enquête, vous pensez bien !

Chapitre 8

1984

Le major ne cessait de se remémorer les informations que son équipe avait ramenées du nord de la France. Businier avait une réputation de mauvais garçon et durant la guerre avait été soupçonné d'agression sur une jeune fille. La piste était mince, presque illusoire, mais elle avait le mérite de donner une nouvelle orientation aux investigations. Rien, n'était certain dans le témoignage recueilli, mais le major faisait confiance à son instinct. Il était convaincu qu'il fallait creuser dans cette direction. Si cet homme avait abusé d'une jeune fille, pourquoi n'aurait-il pas recommencé ?

Comme on disait dans le métier, il fallait vérifier et fermer la porte.

Le chaos de la guerre avait couvert bien des crimes et avait dû laisser à Businier, si cela était exact, un sentiment d'impunité, de toute puissance. Quand le diable est croché à une âme, il ne lâche pas facilement prise.

Quand il pénétra dans la salle de réunion, il sentit que le groupe d'enquêteurs avait le moral en berne.

Le mystère le plus obscur entourait toujours l'assassinat de Businier. Le major savait qu'il fallait maintenir la flamme, son expérience et sa persévérance de montagnard lui avait enseigné cela et lui avait toujours servi.

Il se rappela ses sorties en ski de randonnée ou ses longues ascensions en été. Il fallait être besogneux, appliqué.

Chaque petit pas rapprochait du sommet, du but.

Les jeunes se laissaient distraire par les ragots de couloirs. On voyait certains militaires sourire, d'autres demander d'un air narquois, à quand les interpellations ?

Il n'avait pas été simple de convaincre le juge d'instruction qui avait repris de l'affaire de se satisfaire de communiquer et travailler avec une simple brigade. La saisine conjointe avec les unités de police judiciaire avait facilité les choses. Dans les faits, ils étaient seuls, mais le major s'était engagé à mettre les moyens.

Beaucoup des personnels de la brigade se posaient la question, leur chef ne les avait-il pas entraînés sur un dossier trop complexe ? N'avait-il pas surestimé leurs compétences ?

Le major était fier de ses brigadiers, s'étaient eux qui étaient là, pour les petits et gros problèmes, par tous temps, nuit et jour, toujours dans l'ombre.

Personne ne voulait leur place, la fonction de brigadier était peu prisée et trop exigeante. Ils n'abandonneraient pas malgré le doute, il connaissait chacun d'eux.

Après s'être assuré que tous avaient bien pris connaissance de la piste déjà creusée, le major entendit un murmure. Ses gars s'interrogeaient sur la suite des évènements.

- Bien, nous allons orienter nos recherches, vers les dossiers de disparitions de femmes et d'agressions sexuelles, récents et anciens. Uniquement ceux qui n'ont pas été élucidés évidemment. On va se limiter à la Haute-Savoie et le Pays de Gex. Dans un passé récent, Businier se déplaçait peu et ne s'absentait que la journée. Il passait tous les soirs au café du village. L'aubergiste tenait un cahier de ses crédits, il était plus régulier que la SNCF. On peut imaginer qu'il a toujours vécu ainsi. S'il faut étendre, nous verrons plus tard.

J'ai prévu quatre équipes qui travailleront sur dix années chacune, quand nous aurons collecté les renseignements.

Le major sentit un regain d'intérêt dans l'intensité des discussions, alors que la salle se vidait.

Le major sortit du palais de justice, il avait les épaules voûtées. Durant des semaines, ses équipes avaient ressorti et étudié les agressions et les disparitions dont les victimes étaient des femmes. Rien ! Rien n'avait pu être rattaché à Businier.

Le magistrat en convenait, le travail accompli était de qualité et avait demandé un travail méticuleux, mais aucun indice ne pouvait à ce jour orienter l'enquête.

Le major gara la Renault 4L dans la cour et se rendit à la salle commune pour boire son énième café. Cela faisait bien longtemps qu'il ne les comptait plus.

Attirés par l'arrivée de leur patron, les sous-officiers présents se rapprochèrent afin de s'informer sur la suite que comptait donner le magistrat instructeur.

Le major s'était redonné contenance.

- M. le juge vous félicite pour le travail effectué. Si cela n'a rien donné, il convenait de le faire. Il nous laisse encore quelque temps dans le but de poursuivre les investigations que nous jugerons utiles.

J'ai demandé à ce que nous poursuivions notre enquête dans le milieu de la prostitution. Si l'agression sexuelle de Businier durant la guerre est exacte, ses vieux démons devaient hanter ses nuits.

S'il n'a plus commis d'agression, je ne vois pas d'autre moyen de les assouvir.

Le major laissa s'écouler un instant de silence, il observait tous ces regards tournés vers lui. Il sourit :
- Nous savons que la prostitution se tient principalement vers Gaillard et la frontière Suisse. Nous allons enquêter avec le commissariat d'Annemasse et la police genevoise. Je veux également que toutes les brigades du 74 et du pays de Gex soient contactées afin d'identifier d'éventuels points de rencontres sur le bord des routes. Je veux savoir s'il y a des « occasionnelles ». Nous devons vérifier si Businier ne fréquentait pas un lieu connu pour des échanges sexuels. Si c'est le cas, il faudra présenter ses photos et celles de sa voiture.

Chapitre 9

Août 1944

La pleine lune illuminait la campagne. Les nuits étaient chaudes en ce nouvel été d'occupation. La multitude de moustiques était là pour le rappeler. L'homme s'interrogeait à son poste d'observation. Au nord, les alliés avaient débarqué en Normandie. La libération du pays avait débuté, mais cela ne le réjouissait pas. Les fuites vers la Suisse allaient cesser. Il allait falloir imaginer un nouvel avenir. Qu'allait-il devenir ?

Les passages vers la frontière étaient devenus improbables en cette nuit, car très exposés avec cette clarté. Le ciel s'était brusquement dégagé, le Joran roulant les gros nuages bas vers le sud-est. La route était faite, l'homme avait décidé de rester. Autant attendre ici plutôt que chez lui où il ne supportait ni ses parents, ni la mesure qu'ils occupaient. Il était camouflé et il risquerait plus sur la route à revenir vers les Voirons avec le couvre-feu, qu'à demeurer patiemment ici. Les Allemands étaient de plus en

plus nerveux. A bien y réfléchir, cette situation pouvait pousser certains fuyards à tenter leur chance. Il allait s'assoupir quand il aperçut un groupe sortir avec hésitation de la lisière, venant de la direction de Douvaine. Il compta cinq personnes dont un enfant. Ils avançaient avec prudence alors qu'ils auraient dû se hâter et suivre les haies afin de ne pas se détacher sur le clair de lune.

L'homme s'interrogea, était-ce bien raisonnable de les rejoindre ? Se déplacer cette nuit était particulièrement périlleux.

Il remarqua les bras chargés de bagages. Les silhouettes paraissaient bien habillées. Une dame portait un élégant chapeau qui se dessinait sur le clair de lune. Il s'agissait vraisemblablement de gens aisés probablement même riches. Le contenu des valises serait généreux. Il se voyait déjà joyeux, ouvrant son butin et découvrant ce que le hasard lui offrait. L'ouverture était pour lui comme l'on reçoit un cadeau. Enfin, il imaginait. Il ne se souvenait plus du dernier présent qui lui avait été offert.

Cela valait la peine de prendre un risque. La source de ses revenus allait prochainement se tarir.

L'homme s'accroupit afin de se lever, quand il entendit un bruit de moteur au loin, derrière un repli de terrain.

Le groupe en route vers la Suisse se figea. Ils s'étaient immobilisés, comme pétrifiés par le bruit. Ils cherchaient à le localiser avec précision. L'homme voyait les fuyards se détacher sur le ciel clair comme un tragique théâtre d'ombres. Alors qu'ils se jetaient dans un fossé, des phares surgirent de la pénombre.

Il nota que le dernier élément de la colonne, qui s'était attardé et, certainement prit de panique, avait préféré courir se dissimuler dans la lisière dont il était encore proche.

L'homme ne bougea plus, observant la situation avec attention. Il découvrit dans le halo des phares du camion qui arrivait au loin, un groupe de fantassins qui ouvrait la route. Les soldats s'étaient mis en poste sans bruit. Ils se guidaient à la seule clarté de la lune. L'homme ne les avait pas remarqués en raison de la distance. Il se reprocha de ne pas avoir été assez attentif. Il nota cette tactique pour ses futurs passages. Il s'en était fallu de peu qu'il soit piégé.

Un binôme casqué courut à proximité du fossé où se terraient les fuyards. Ils avaient parfaitement repéré où se dissimulait la famille juive.

Un soldat cria des ordres en allemand. Ces paroles hurlées dans la pénombre, avec un accent brutal et

autoritaire, glacèrent l'homme. Elles furent appuyées par un bruit caractéristique de culasse que l'on arme. Derrière lui, le groupe militaire se reforma, les soldats se déployaient. Un camion Mercedes les rejoint et stoppa. Le restant de la troupe se laissa tomber sur la route. Un autre poids lourd arrivait au loin.

Les trois adultes et l'enfant se relevèrent. La première chose que l'homme vit, furent leurs mains implorantes tendues vers le ciel. Une fois rassemblés sur le chemin, un soldat procéda à leur fouille sans ménagement.

Un silence de mort était tombé. On n'entendait pleurer que l'enfant.

L'homme regarda du côté de la lisière. Le dernier membre de la famille ne bougeait pas. Les Allemands ne semblaient pas l'avoir remarqué. La noirceur de la lisière avait occulté sa silhouette.

Il décida de se rapprocher. Suivant le sous-bois puis un profond fossé, il rejoignit le lieu supposé où se tenait la personne.

Il eut beaucoup de difficultés à découvrir la silhouette tapie comme un petit animal craintif. Terrorisé, le fugitif devait s'interroger sur la conduite à tenir. L'homme se dit qu'il y avait là de quoi se faire une belle récompense. Il n'aurait pas perdu sa nuit. Sans bruit, il envoya plusieurs petits

cailloux et parvint à attirer l'attention de sa cible. Il lui fit signe de le rejoindre sans bruit.

A une centaine de mètres sur le chemin, tout à la satisfaction de leur capture, les soldats allemands s'étaient remis à parler bruyamment. Un camion avait redémarré et s'apprêtait à repartir, laissant un commando qui allait vraisemblablement mettre en place un autre poste de contrôle ou poursuivre la mission.

L'homme fut surpris de découvrir que le fugitif était une jeune fille. Il estima qu'elle devait avoir environ dix-sept ans. Il la trouva fort agréable avec ses chaussettes, sa jupe et sa taille fine serrée dans son manteau peu adapté à cette saison.

Il mit son doigt sur sa bouche, l'enjoignant de garder le silence et ils se retirèrent sans bruit de quelques dizaines de mètres afin de se mettre en lieu sûr.

Le temps paraissait figé.

Près de lui, la jeune fille tremblait. Elle ne parvenait pas à calmer les petits mouvements nerveux qui agitaient son corps. Dans sa tête, tant de réflexions devaient se bousculer. Fallait-il rejoindre sa famille pour partager leur sort ou rester cachée dans l'espoir d'échapper à cette rafle ? Elle se remémora les consignes données par son père et tant de fois

répétées. S'ils étaient séparés, chacun devait tout faire pour survivre. Chaque membre devait saisir sa chance, s'il en avait la possibilité. Que l'esprit de la famille ne soit pas totalement englouti par les ténèbres.

Les directives étaient simples en théorie, mais voir ses parents aux mains des soldats compliquait leur application. Elle connaissait le sort qu'y attendait les siens.

Elle se tourna. Elle avait été surprise de voir cet individu la rejoindre. Il allait l'aider. Ce devait être un résistant. Son père lui manquait déjà avec son charisme et ses décisions réfléchies. Lui aurait su quoi faire. Elle décida de ne pas sortir de sa cachette.

L'homme était bouleversé, la chaleur de cette épaule collée à la sienne et le parfum discret qui en exhalait, le troublaient. Quand elle levait la tête, il pouvait voir ses lèvres frémir de peur. Il trouvait cela attendrissant.

Son corps devint douloureux quand tout cela lui rappela les mois passés dans une absence totale de compagnie.

Sur le chemin, les captifs furent embarqués sans ménagement dans le camion qui manœuvra pour reprendre la direction d'Annemasse.

L'homme regarda le visage de sa compagne. Des larmes coulaient sur ses joues, ses yeux ne quittaient pas les feux à l'arrière du camion.

Quand celui-ci démarra, elle fit un mouvement pour se relever. Elle ne se résignait pas à abandonner les siens à leur sort. Elle était totalement paniquée, terrorisée par cette solitude qui serait son quotidien, par l'horreur du sort promis à ceux qu'elle aimait.

L'homme avait anticipé cette réaction et lui saisit le bras. Il l'obligea à demeurer cachée. Il mit sa main sur sa bouche. Elle ne résista pas et s'effondra, anéantie, recroquevillée dans la broussaille, vaincue par la peur et la douleur.

Le temps fut long et éprouvant avant que les soldats ne disparaissent. Au loin, l'aube dardait sa lumière blafarde. L'homme regarda la jeune fille abandonnée à sa douleur. Il ressentit de la fierté et un sentiment de toute puissance à détenir le sort d'une vie entre ses mains.

Chapitre 10

1984

L'endroit aurait pu être bucolique. Les eaux de l'Arve coulaient à quelques dizaines de mètres, venant des sommets et des glaciers du haut de la vallée. Les arbres ajoutaient un cadre verdoyant à la petite maison. Seule la route surplombant l'endroit dérangeait cet ordre bien établi avec un bruit régulier. Il s'agissait de la départementale qui reliait Annemasse à Bonneville.

Quand on s'approchait de l'habitation, on voyait qu'elle avait été bâtie avec goût mais uniquement à l'aide de matériaux de récupération. Un vieux chien veillait, patrouillant sans cesse au bout de sa chaîne, aboyant à intervalles réguliers. Quelques poules grattaient le sol dans un petit enclos de grillage.

La patrouille de gendarmerie gara sa voiture et s'avança vers la porte d'entrée afin de frapper. Certainement avisée par les jappements de son molosse, une dame d'un âge moyen ouvrit la porte, frottant ses mains à un torchon. D'un ordre sec, elle fit cesser les aboiements.

Le major nota immédiatement son style influencé par sa vie parmi les gens du voyage. Ses cheveux étaient tirés en arrière pour former un petit chignon. Sa robe descendait à mi-mollets, son haut était strict et recouvert de bijoux clinquants, mais de peu de valeur. Son visage burinait par le soleil était inquiet à la vue des uniformes. Son regard sévère était empreint de fierté et de dignité. Elle se montra affable ou tout au moins intriguée.

Le major avait été surpris de découvrir l'existence de cette femme chez qui Businier venait régulièrement et depuis bien longtemps. Elle habitait à seulement quelques kilomètres de Marcellaz. Il avait fait les remarques qui s'imposaient aux enquêteurs chargés de faire son environnement, mais leur relation se déroulait sous le signe de la discrétion. Il avait parcouru le dossier de ce témoin. Elle était connue du vieux fichier manuel, mais rien de compromettant n'y figurait.

Orpheline en fugue, cette dame avait été recueillie par des nomades. Mariée à l'un d'entre eux, elle avait fait la route durant de nombreuses années. Puis son mari était tombé malade et ils s'étaient fixés là. Sa mort n'avait pas tardé et avec ses enfants par les chemins, elle s'était retrouvée seule. Sans revenu, elle s'échinait dans des petits boulots payés au noir afin de pouvoir survivre avec l'aide de la mairie.

- Bonjour, madame ! déclara le major avec un sourire censé rassurer son interlocutrice.

- Bonjour, se contenta-t-elle de répondre froidement.

Une fois les présentations d'usage terminées, le major et son collègue furent invités à s'avancer dans la cuisine. Le major sentait la personne sur la défensive. Il mit cela sur les relations anciennes entre gitans et pandores. Les vieux réflexes persistent.

La pièce était simple, mais propre et parfaitement rangée.

Le major ne perdit pas de temps. Il sortit une photo de Businier.

- Connaissez-vous cet homme, madame ?

Elle regarda le cliché puis toisa le militaire dans les yeux.

- Si vous êtes ici, c'est que vous savez bien que oui ! répondit-elle, encore plus sur la défensive.

- Savez-vous que Businier est mort assassiné ?

La femme écarquilla ses yeux, entrouvrant sa bouche dans une surprise non feinte.

- Comment ? Marcel assassiné ? Non pas du tout, je n'écoute pas les nouvelles et ne lis pas le journal. C'est pour cela que je ne le voyais plus ! bredouilla-t-elle.

La conversation s'était poursuivie à la brigade. On entendait la machine Olympia cliqueter. La personne entendue s'était montrée simple et directe.

- J'ai connu Marcel chez un ferrailleur. Je venais vendre un peu de métal et lui aussi. J'étais veuve depuis quelques années déjà. Il m'a proposé son aide pour récupérer les métaux. C'était un drôle de type, mais nous avons partagé nos misères et nos solitudes. Je voyais bien où il voulait en venir, mais cela ne m'intéressait pas. Je vis bien seule. Quand mes aides ont cessé, je n'avais plus grand-chose pour subsister. J'ai été obligée de donner suite à ses avances, mais c'était clair : toujours contre de l'argent. Certains diront que je suis une prostituée. J'étais une femme seule et en détresse. Je n'ai cédé qu'à la misère, pas à un autre homme que le mien. Cela m'a permis de survivre. Il a été le premier, mais ce n'a pas été le seul. Quelques connaissances passaient de temps à autre, pas souvent. Marcel venait ici, c'était le plus régulier. Je ne suis jamais allée chez lui. C'est lui qui me contactait. Je le voyais moins depuis quelque temps, une fois par mois. L'alcool l'avait changé.

- Avait-il un comportement particulier ?

- Oh, ce n'était pas un tendre. Avec lui, point d'affection ! dit-elle. Cela m'arrangeait bien d'un

côté, mais au début, il avait fallu que je le menace de l'empêcher de revenir. Il se montrait parfois brutal.

- Brutal ? jusqu'où ?

- Il aurait voulu que je ne voie pas d'autres hommes. Il était possessif. Il souhaitait me sentir soumise. On sentait chez lui le désir de dominer l'autre, une violence sous-jacente ! Il y avait quelque chose de sombre dans son regard. Cela me faisait peur parfois. Il serait venu plus fréquemment, mais je ne voulais pas. De toute façon, il n'avait guère d'argent.

Pour moi, notre relation, c'était juste cela, une affaire d'argent.... J'en avais juste besoin pour vivre. C'était un homme qui ne pensait jamais à sa partenaire. Pour coucher avec des hommes tel que lui, il fallait que je sois bien en difficulté.

-Je comprends Madame ! Je ne juge pas ! Nous cherchons juste à identifier son assassin. S'est-il confié à vous de faits particuliers ?

La dame réfléchit un long moment, creusant visiblement sa mémoire.

- En temps normal, jamais. C'était un taiseux. Mais une fois en arrivant, j'ai vu qu'il était déjà saoul. Il s'est endormi sur le lit et s'est mis à délirer dans un sommeil agité.

- Qu'a-t-il dit ?

- J'y viens. Cela m'a marquée, il était très tourmenté. Je ne comprenais pas bien ce qu'il

marmonnait. Il n'a jamais voulu en reparler. Je crois qu'il revivait des évènements durant la guerre....

Chapitre 11

1944

Le grondement sourd et régulier du *Bristol Bombay* emplissait le poste de pilotage. Le lieutenant de la RAF, la casquette rejetée en arrière, regardait d'un air détaché les sommets des Alpes défilier sous ses ailes. Il se laissait bercer par les vibrations de son appareil. Depuis le temps qu'il le pilotait, son avion faisait un peu partie de lui.

Au loin s'annonçait un orage d'été aux abords du lac Léman et sur le nord de la France. Il aperçut le Mont-blanc au loin, émergeant du tumulte.

Sur le plan opérationnel, la situation était calme. La supériorité aérienne des Alliés permettait désormais des déplacements en sûreté. Les vols de nuit permettaient d'échapper aux défenses anti-aériennes qui griffaient le ciel de leurs projecteurs, au moindre bruit de moteur d'aéronef.

L'avion avait décollé de Rome. La capitale italienne avait été libérée depuis quelques semaines. En début de nuit, le pilote avait mis le cap sur Londres à la faveur de l'obscurité.

Les deux personnages à l'arrière de son appareil devaient avoir une certaine importance stratégique, car l'on n'avait pas hésité à affréter un appareil pour leur rapatriement d'urgence sur la capitale britannique.

Quelques blessés convalescents et deux infirmières complétaient les occupants de la carlingue et profitaient du vol.

John était détendu. Les trois autres membres d'équipage devaient faire un brin de cour à ces dames, à l'arrière.

Malgré son jeune âge, les années de guerre avaient affirmé son caractère et confirmaient ses dispositions à maîtriser un avion. Il avait brillamment obtenu ses « ailes » en école d'officier et pouvait s'enorgueillir d'avoir été de toutes les missions périlleuses de son escadrille.

L'équipage revenait en Angleterre après plusieurs mois de campagne éprouvante en Afrique du Nord. Ses coéquipiers méritaient bien un moment de détente.

Les pensées de John étaient ailleurs. Il allait enfin pouvoir serrer sa femme dans ses bras ainsi que ce petit garçon qu'il n'avait encore pu connaître. Sa dernière permission remontait à un an environ. Il sentait son cœur se gonfler de toute sa fierté d'être

père. A 25 ans, il avait d'autres projets que de se battre dans cette guerre qui n'en finissait pas. Cependant s'il voulait que son fils vive libre, pour l'instant, il lui fallait faire son devoir.

Il sourit, regardant résolument vers le nord. Ce n'était pas un simple orage qui allait contrarier son retour.

Il échafaudait tant de projets pour leur nouvelle vie après la guerre. Il voulait amener son épouse en France, patrie de sa mère, dont elle lui avait appris la langue. Ce serait enfin leur voyage de noces. Des instants en famille, dans cette paix qui ne devrait plus tarder. L'Allemagne reculait sur tous les fronts.

Il ajusta son serre-tête en cuir aux écouteurs intégrés et se pencha vers son tableau de bord.

Il admira de ses yeux bleus la petite photo de son épouse. John l'avait coincée derrière un manomètre de pression d'huile. Son épouse le regardait avec tendresse.

C'est alors qu'il remarqua que la pression du lubrifiant du moteur droit avait baissé. Il tapota le cadran et appela son copilote. Ce dernier s'arma d'une lampe et partit effectuer un contrôle visuel depuis un hublot sous l'aile.

Quand le jeune sous-officier revint, le diagnostic était sans appel. Le *Pégasus* droit perdait de l'huile et ne tiendrait pas longtemps.

Le pilote se cala dans son siège. Il survolait les Aravis et venait de rentrer dans les turbulences. Il n'était plus temps de se détourner. Tout se conjugua de mauvaise manière. Il ordonna à tous de s'attacher à l'arrière.

L'avion luttait avec courage contre les éléments sur son unique moteur, ballotté par des vents violents qu'agitait le relief alpin.

La tempête s'avérait être plus virulente que prévu. Les prévisions météo avaient visiblement sous-estimé sa puissance.

Le pilote avait bien du mal à maîtriser son appareil malgré ses efforts. Son visage rêveur avait laissé place à un masque de concentration. Il décida de se poser en urgence sur l'aéroport de Genève qui était sur sa trajectoire de vol et se situait en pays neutre.

Il poussa sur le manche et inclina son appareil afin de pouvoir se situer et se placer pour son approche. Il ne devait plus être très loin.

Sa visibilité était quasiment nulle, mais dans un mouvement des nuages, il aperçut des lumières de la rive suisse du lac. A cet instant, une terrible bourrasque accentua sa manœuvre, le faisant décrocher et perdre plusieurs dizaines de pieds.

Il demanda à son radio de prévenir les autorités aériennes helvétiques et sa base à Rome.

La pluie cessa brutalement, comme s'il venait de traverser un mur. Quand son pare-brise fut dégagé, il découvrit l'horreur de la situation. Face à lui, à quelques encablures, des arbres et un sommet surgirent des ténèbres, déchirées par un éclair.

La surprise était totale. Il était persuadé d'avoir franchi les derniers sommets et s'apprêtait à descendre vers le lac. Il concentra son énergie et tira sur le manche avec énergie, tentant de cabrer son Bombay.

L'unique moteur opérationnel rugit vaillamment. L'appareil se redressa mollement. Le pilote crut un instant avoir réussi sa manœuvre. Il ne put qu'échapper à l'écrasement contre la paroi, mais il ne put éviter de percuter les sapins sur la crête. La bulle avant du mitrailleur explosa sous l'impact. Les ailes furent sectionnées. Le fuselage racla le sol dans un bruit sinistre puis se dispersa en plusieurs éléments. Les débris s'immobilisèrent, engloutis par l'obscurité de la nuit, laissant la tempête seule maîtresse des Voirons.

Dans le fracas des intempéries, le crash n'avait guère fait de bruit.

John reposait inconscient sur le tableau de bord. Des gouttes de sang, mêlées de pluie, coulaient de son

front telles des larmes, recouvrant l'image d'un visage d'ange, qui lui souriait avec douceur.

Chapitre 12

1984

Le major posa ses coudes sur le bureau et se frictionna les tempes. On aurait pu croire la vie de Businier assez simple et plus il fouillait, et plus elle devenait surprenante.

Il venait de prendre connaissance du résultat de Rosny-sous-bois concernant la corde utilisée pour le tuer. Il comprenait pourquoi il avait dû faire preuve de patience. Les investigations avaient été complexes. Ce modèle n'était pas vendu en France. Cela, il s'en doutait depuis leurs recherches locales, mais quelle surprise d'apprendre qu'elle était une petite production et que l'on ne la trouvait qu'en Israël. Quel rapport pouvait-il y avoir entre Businier, son assassin et Israël ?

Ses réflexions le ramenaient systématiquement à la Seconde Guerre mondiale. C'était le lien le plus évident, mais il ne fallait pas négliger d'autres possibilités.

Il avait toujours ce sentiment de connaître la direction à suivre pour résoudre cette enquête, mais de ne pas trouver la route.

Il faudrait contacter la communauté israélienne du bassin lémanique afin de savoir si Businier n'avait pas été employé pour quelques travaux jardiniers. Ils n'étaient pas très nombreux dans la région. Il aurait besoin de la collaboration de ses homologues helvètes.

Businier en avait peut-être ramené un morceau de cette corde de chez un client.

Elle avait éventuellement été trouvée sur place par l'assassin.

L'orientation de ses recherches ne satisfaisait pas notre enquêteur. Businier était un homme à l'esprit primaire et peu ordonné. S'il avait perpétué des agressions, il devait en rester des traces. Certes, ils avaient découvert une relation intime, mais son parcours comportait de larges périodes durant lesquelles on n'avait aucune information. Les différentes administrations consultées n'avaient amené aucun élément.

Un indice avait probablement été oublié. Où le chercher ? Il n'y avait pas beaucoup de possibilités.

Il prit le téléphone et appela le magistrat instructeur et fit le point des maigres avancées du dossier. Il finit par présenter sa requête.

- Monsieur le Juge, je pense que nous sommes passés à côté de quelque chose lors de la perquisition. Avec votre accord, je voudrais refaire une visite plus poussée.

- Rien ne s'y oppose ! Cela me semble une bonne idée et verrouillerait notre dossier si nous ne progressons pas plus. Organisez tout cela et j'y assisterai à vos côtés.

Chapitre 13

1944- Le lendemain

L'homme sortit de la vieille glacière creusée dans le flanc de la montagne. Il s'agissait de deux cellules aménagées sous un rocher plat et orientées face au nord. Les murs étaient faits de pierres assemblées au mortier. Elle avait été bâtie alors que les hivers étaient plus froids. La neige du sommet était tassée en blocs de glace puis descendue en ce lieu bien frais. Elle était conservée jusqu'aux beaux jours. A la belle saison, des colporteurs partaient la vendre sur les bords du lac ou en ville pour satisfaire les riches clients et les touristes en villégiature.

L'homme avait découvert cet endroit au hasard de ses pérégrinations et se l'était approprié. Personne ne venait plus là depuis des lustres.

Il avait refait les deux portes avec de solides madriers. Il appréciait venir quand il ne supportait plus ses parents. Il n'acceptait plus leur regard inquisiteur qui demandait sans cesse où il passait ses nuits et d'où venaient les objets qu'il ramenait parfois. Quand il leur laissait de la nourriture, ils se

posaient moins de questions. Ils mettaient de côté leur état d'âme et mangeaient leur ration.

Ce lieu était à lui.

Il s'étira face à la plaine. Il dormait là quand la température le lui permettait, le lieu était naturellement frais et humide. Cet été était particulièrement chaud et l'endroit agréable.

La preuve que les chaleurs étaient anormales, la veille, un orage terrible avait résonné sur la montagne. De brusques et violentes bourrasques avaient soufflé. Là-haut sur la crête, branches et jeunes arbres devaient joncher le sol et lui fourniraient le bois pour l'hiver. Il n'y avait qu'à aller le ramasser avant les propriétaires. Premier sur place, premier servi. Cela avait toujours été son principe.

L'homme était guilleret ce matin. Depuis quarante huit heures, il n'était pas seul dans son refuge. Il rentra et regarda sa jeune captive recroquevillée sur le grabat qu'il avait amené là.

Il aimait ses jolies boucles châtaignes, ses yeux noirs, profonds, son corps svelte, parfait et tout particulièrement l'odeur de sa peau douce et presque enfantine. Sarah lui avait plu au premier regard.

Quand il avait évité que la jeune fuyarde ne soit capturée par les Allemands, il l'avait persuadée de le suivre.

Avait-elle le choix, isolée dans une région inconnue ? Il lui avait promis de la ramener en Suisse dès que cela serait possible, qu'il devait tout d'abord faire des reconnaissances. Elle avait oublié que la frontière était toute proche et qu'il pouvait la faire passer en pays neutre en quelques instants.

Contrairement à ses habitudes, il avait su se montrer attentionné et aimable. Il fallait inspirer la sympathie. Cependant, ce joli minois avait réveillé en lui de sombres désirs.

Il l'avait installée en ce lieu, prétextant que ses parents ne savaient pas garder le silence et qu'elle risquait à tout moment d'être dénoncée auprès de la kommandantur.

Incapable de mettre ses idées en ordre, elle s'était écroulée, vaincue par la fatigue et les émotions, dans un sommeil si lourd, qu'elle n'avait pas pressenti le piège qui se refermait sur elle.

Le deuxième soir, l'homme avait amené de quoi se restaurer, mais la jeune fille avait peu d'appétit.

La conversation avait évidemment porté sur les origines de Sarah, puisque c'est ainsi qu'elle se prénomme. Son père, sa mère, son frère et son

oncle étaient les quatre personnes arrêtées par les Allemands. La famille était originaire de Lyon. Ils étaient de confession juive et avaient été cachés par des amis. Elle lui avait relaté l'exiguïté de la sous-pente dans laquelle ils s'étaient cachés et qui avait été son unique monde durant si longtemps, une éternité. Le soleil, qu'ils ne pouvaient voir que par une petite lucarne donnant sur les toits. La faim qu'ils moquaient en se racontant des histoires ou en lisant les livres du grenier. C'était l'amour qui leur avait permis de tenir tant de mois, tant d'années.

Alors qu'ils suivaient avec attention et espoir le recul des Allemands, la mauvaise nouvelle était brusquement arrivée. La personne qui les cachait avait été arrêtée, suite à une trahison. Elle risquait de parler sous la torture. Ils avaient eu juste le temps de partir en toute hâte et de mettre en œuvre leur plan de secours. La cavale avait débuté sur les toits, puis avait bénéficié de l'organisation de réseaux de gens anonymes au courage admirable. Ils œuvraient dans la discrétion, se relayaient pour les convoier vers la Suisse alors que la tension montait à tous les coins de rues.

Ils avaient échoué si près du but.

L'homme fit maintes promesses à Sarah. Il se dépeignait en sauveur pour la séduire. Il imaginait et

racontait des actes dont il était bien incapable. La présence de la jeune fille lui faisait tourner la tête.

Il prétendait connaître des autorités qui pourraient le renseigner sur sa famille. Il s'inventait même des relations avec des Résistants qui pourraient les faire évader.

Il avait senti sa proie en confiance. L'espoir a tellement besoin de survivre qu'il peut s'accrocher à des illusions.

Quand il avait tenté de l'embrasser, elle l'avait vigoureusement repoussé et l'avait regardé d'un air surpris.

Il avait posé sa main sur sa cuisse et s'était soudain montré très proche :

- Je crois que je mérite ta reconnaissance et une récompense ! Avait-il simplement déclaré.

Sarah s'était réfugiée au fond de l'abri, terrorisée, comprenant soudain ses désirs. Le retour à la réalité était brutal, ignoble.

Quand il s'était approché, elle n'avait pu que marmonner :

- Non ! Je vous en prie ! Pitié !

L'homme n'entendit pas, n'écoutant que son désir. Il maîtrisa Sarah qui se débattait et déchira son chemisier qui lui donnait un air de jeune fille sage. Il emplit ses poumons de son odeur qui le hantait.

Il se sentait tout-puissant de posséder ainsi une vie entre ses mains.

Quand il se releva et boucla sa ceinture, il regarda Sarah qui semblait inconsciente malgré ses yeux ouverts, perdus dans un puits d'horreur.

Profitant de cet abandon, l'homme cercla la cheville de sa prisonnière d'un bracelet de chaîne, qu'il ferma avec des boulons serrés avec des clés et que l'on ne pourrait défaire à la main. Il s'agissait de vieux équipements qui servaient au débardage du bois, à l'aide de chevaux. Il les avait trouvés dans la grange de ses parents. La chaîne passait par un trou dans le mur près de la porte et il l'avait solidement attachée à un arbre au-dehors. Il avait tout prévu.

La chance lui avait offert le plus beau butin, dont il n'avait jamais osé rêver : une jeune et belle compagne. Il ferait tout pour le conserver.

Ses nuits étaient douces depuis ce jour, même si Sarah ne parlait plus. Il la noyait sous ses paroles, lui promettant la liberté, ou faisant des projets de vie commune. Il alternait entre colères et odieux chantages tentant d'obtenir non pas le mutisme mais une soumission totale de la part de sa victime.

Sarah ne semblait même plus remarquer sa présence. Il devait la forcer à boire, mais elle ne mangeait plus et s'affaiblissait de jour en jour.

Sarah paraissait avoir abandonné son corps aux assauts de son bourreau, laissant son esprit se protéger. Il la regarda. Son regard se perdait fixement sur les agissements d'une petite araignée qui appréciait le lieu et tissait sa toile entre de petites racines des arbres surplombant la glacière et avaient réussi à passer entre les murs disjoints.

Il voulut lui parler, mais renonça.

L'homme vérifia que la chaîne était bien en place. Il ferma la porte. Sarah pouvait crier autant qu'elle voulait, personne ne l'entendrait.

Il jeta sur son dos le cadre de bois qui lui servait à porter des bûches, prit sa hache, sa scie à main, vérifia que la corde était parfaitement tendue et se mit en route vers le sommet.

Chapitre 14

1984

L'organisation de la perquisition avait demandé quelques renforts, mais c'était le grand jour.

Les gendarmes s'activaient partout, autour et dans la maison de Businier. Cette demeure qui n'avait jamais vu autant d'activité semblait être envahie par une colonie de fourmis besogneuses. Vêtus de combinaisons bleues, on en trouvait des combles, aux abords de la ferme. Le magistrat instructeur s'entretenait avec le major qui orientait les équipes, tâche difficile lorsque l'on ne sait pas précisément ce que l'on cherche.

De nouvelles investigations allaient être entreprises et étendues.

Le sol, les murs étaient sondés, les abords ratissés, la 2cv auscultée, rien de ce qui avait été visité, ne paraissait avoir un quelconque rapport avec l'assassinat de Businier.

L'un des gendarmes tentait de déplacer le vieux tracteur, garé sous l'abri devant la Citroën. Les

batteries s'étaient déchargées au fil des mois d'abandon et le moteur s'entêtait à rester muet. D'origine paysanne, le sous-officier savait remédier à ce genre d'incident simple. Il n'avait pas tardé à trouver sur place des câbles de démarrage et un chargeur. A la satisfaction générale, le vieux Massey Ferguson commença par tousser. Il protesta, comme si on le réveillait, en crachant une fumée noire pour enfin daigner démarrer. Une fois déplacé, l'accès à la remise qui prolongeait l'abri de la voiture, fut possible. Lors de la première visite, cet endroit avait été observé depuis la fenêtre. Rien ne paraissait avoir bougé depuis longtemps. Un simple contrôle visuel avait été fait. Le major se l'était reproché.

L'intérieur était un monde entremêlé d'araignées, de poussière, de rouille et d'inutile. L'amoncellement bloquait tout accès. On y retrouvait les objets de toute une vie qui pourrait « servir un jour ». L'ensemble devait être vérifié avec soin et il fallut tout sortir afin de progresser.

Rien n'attira l'attention des opérateurs, mais à force de piétiner, l'un d'eux remarqua un curieux bruit que l'on percevait en marchant en un point précis de la terre battue.

Quand il écarta la poussière qui constituait le sol, il découvrit qu'elle recouvrait des planches.

Avisé, le major fut soulagé, tout ceci ne serait pas vain.

Le juge d'instruction et les témoins s'approchèrent afin de constater que sous le plancher improvisé, un trou avait été aménagé et contenait une antique boîte métallique de biscuits. Le fer blanc bosselé avait perdu depuis bien longtemps sa décoration et avait dû servir bien des fois. On parvenait toutefois à lire la marque Biscuiterie de l'amandier embossée sur le couvercle. Les slogans vantant la qualité du produit avaient partiellement disparu.

La poussière qui recouvrait l'objet, indiquait qu'elle n'avait été ouverte depuis des années. La petite fosse ne contenait rien d'autre. La boîte fut déposée presque cérémonieusement sur un fût de deux cents litres dressé dans la cour.

Le major exigea que l'on ne procède à l'ouverture qu'avec précaution et après avoir écarté les témoins à distance de sécurité. C'était peu probable, mais la boîte pouvait être piégée.

Il valait mieux être prudent.

Quand ce fut fait, on ôta le couvercle.

Les observateurs déçus ne découvrirent qu'un amas de chiffon gras. Si le magistrat marqua sa déception, le major, avec son passé militaire, soupçonnait un contenu intéressant en raison du poids qu'il avait pu soupeser.

Une fois déplié, le tissu révéla un pistolet automatique noir et luisant qui paraissait en parfait état, avec deux chargeurs garnis.

Le major prit l'arme avec des gants et après avoir effectué les mesures de sécurité, s'attarda sur son identification. Il s'agissait d'un vieux modèle aux plaquettes de crosse en bois. Sa silhouette ressemblait beaucoup à l'arme de service que portaient les gendarmes. L'arme était visiblement ancienne. Elle était en parfait état et avait été conservée avec soin. Elle était en parfait état de fonctionnement.

De nombreuses inscriptions étaient parfaitement lisibles sur la glissière. Outre les références des licences de fabrication, on pouvait lire :

-Government Model – Colt automatic calibre 455 surmontant le numéro de série, sur un côté

-Colt's PT FA MFG CO Hartford CT USA, sur l'autre face où trois lettres étaient également gravées au-dessus de la détente :

"R.A.F".

En raison de son âge et de ses inscriptions, il était aisé d'en conclure qu'il s'agissait d'une arme de la

seconde mondiale ayant appartenu à l'armée de l'air britannique, la célèbre Royal Air Force.

Un technicien en investigations techniques confirma que l'huile qui la recouvrait, ne permettait pas de faire un relevé d'empreinte. L'arme fut photographiée sous tous les angles et placée sous scellé.

Le major s'attarda sur la boîte d'emballage. Elle devait bien avoir quelques indices à fournir.

Chapitre 15

1944

La montée avait été brève mais brutale. Ce versant des Voirons était abrupt vers la crête qui s'étirait sur quelques kilomètres, comme un gigantesque balcon parallèle au lac Léman.

Quand l'homme arriva sur le sommet, il était essoufflé. Il s'arrêta afin de reprendre son souffle et prit une longue inspiration. Une forte odeur d'essence flatta aussitôt ses narines, le faisant même tousser. Cette effluve était plutôt incongrue en ce lieu inaccessible aux véhicules.

Alors qu'il s'avavançait, il découvrit avec stupéfaction la trouée laissée par la catastrophe du Bombay. La terre était labourée, les arbres déchiquetés. Il aperçut les éléments épars de l'appareil. Il s'immobilisa. Il n'y avait aucun bruit. Il s'approcha avec prudence. Il s'agissait d'un avion militaire et il pouvait y avoir des munitions instables. L'appât du gain qui était toujours le plus fort chez lui finit par vaincre ses craintes. Les éléments d'identification de l'avion indiquaient clairement qu'il s'agissait d'un appareil britannique. Il parcourut les lieux du drame sans la

moindre émotion. Il n'eut aucune pensée pour ces gens courageux qui se battaient et venaient de perdre la vie pour lui rendre sa liberté. Il pénétra dans un morceau de carlingue et découvrit des corps sans vie. Il débuta sa collecte macabre.

Il s'attacha uniquement à rechercher des objets de valeur. Il renonça tout de même à fouiller les corps, qu'il répugnait à toucher. Il se contenta de vérifier leur décès du bout du pied.

Il trouva une sacoche en cuir contenant des papiers estampillés de l'armée anglaise. Il s'en empara et poursuivit sa fouille. Il ne savait pas lire l'anglais.

Il finit par découvrir le poste de pilotage. Le « nid » en verre du mitrailleur, dans la partie basse, était totalement détruit, mais la cabine était assez préservée. Il s'avança par l'arrière et regarda les deux corps sanglés sur leur fauteuil. Il fut immédiatement attiré par le soldat à gauche dont un pistolet pendait à la hanche. Il décida de récupérer l'arme. Il se baissa pour dégrafer la ceinture.

Au premier contact, il retira ses mains avec précipitation. Bizarre ! Ce corps était encore chaud. L'homme sursauta, une main venait de bouger. Il se releva et vit que le blessé semblait vouloir parler. Ses lèvres bougeaient. Il en demeura complètement stupéfait.

Le pilote était vivant ! Comment avait-il pu survivre à un tel accident ? Il dégrafa son harnais qui le liait au siège et sans trop de précautions le tira hors de la carlingue. Une fois allongé au sol, il regarda le blessé et fut surpris de son jeune âge. Il présentait une vilaine bosse avec une plaie au front, surmontée d'une croûte de sang noir. Il avait gémi quand l'homme lui avait déplacé la jambe gauche. Elle devait être brisée.

Que pouvait-il faire ? La vie qu'il tenait en son pouvoir lui importait peu. Peut-être qu'il tenait là une monnaie d'échange avec les Résistants qui le récompenseraient ou le réhabiliteraient. Il pouvait aussi le remettre aux Allemands. Il décida de le ramener à la glacière dans un premier temps. Il prendrait sa décision plus tard. Il ne fallait pas traîner, les Allemands ou les Résistants avaient probablement eu connaissance du crash et étaient à la recherche de l'épave.

Il ramassa deux solides branches de faible diamètre et enleva toutes les brindilles. Il les tailla à la dimension de la jambe. Avec des sangles des sièges du Bombay, il ajusta les attelles et serra fort. Quand il jugea le résultat satisfaisant, il réfléchit au moyen de transporter ce corps inconscient.

Il récupéra un parachute, trancha les suspentes, mit la voile de côté et ne conserva que le harnais

solidaire de la housse. Il parvint, non sans mal, à sangler le blessé à la place de la voile, et à lui placer les bretelles à l'extérieur, au niveau de la poitrine. Satisfait, il fit un dernier tour de l'épave.

Avec difficultés, il parvint à lever le pilote et le maintint le plus droit possible contre un arbre. Il enfila les bretelles du harnais de fortune et cala le corps contre son dos. Avant de se mettre en route, il récupéra la toile du parachute. Il l'offrirait à Sarah... Il avançait avec difficulté, tenant dans ses mains celles du blessé afin que le corps ne bascule en arrière. Il devait faire de larges virages afin de ne pas être emporté par la pente au milieu des arbres. La descente fut longue et difficile. Les bretelles lui cisailaient les épaules, la transpiration ruisselait sur son front et lui brûlait les yeux. Le retour lui parut interminable.

Quand il eut déposé l'Anglais dans la deuxième alvéole de son refuge, il souffla enfin. Il l'allongea sur l'amas de fougères qui lui servait de lit de fortune. Il but une longue coulée d'eau et en glissa dans les lèvres du blessé. Ce dernier, à demi inconscient, avala goulûment.

L'aviateur gémissait de douleur dès qu'on le touchait. Il le couvrit d'une vieille couverture et sortit réfléchir. Des événements inattendus se précipitaient ces derniers jours. Il ne parvenait pas à

calmer et à organiser ses pensées qui se bousculaient. Tout cela le perturbait. Il n'aimait pas prendre de décision, mais il avait toujours cette idée en tête de tirer profit de la situation.

Il jugea préférable d'attendre et de voir comment allait se préciser l'avenir. La Résistance était très active depuis le débarquement en Normandie. Les Allemands étaient nerveux. Certaines unités qui occupaient le sud de la France remontaient vers le nord pour rejoindre le front ou le Reich.

Le doute l'envahit, il prit peur. Il regretta un instant, d'avoir descendu le blessé. Quelle folie l'avait fait agir ainsi ? Il ne fallait pas commettre d'erreur sinon son appât du gain serait sa perte. Il devait se ressaisir. S'il donnait le blessé aux résistants, il serait un héros. Cette perspective le fit sourire.

Il commença par cacher le pistolet du militaire. Il consulta à nouveau les documents contenus dans la sacoche. Ils étaient rédigés en anglais. Tous ces écrits lui paraissaient importants à la vue des signatures et des tampons. Il pouvait donner l'Anglais aux Alliés et la sacoche aux Allemands. Il l'enterra au pied d'un arbre.

A côté, Sarah ne faisait aucun bruit.

Tous ces évènements l'avaient fatigué et tendu. Il méritait bien un peu de réconfort. Il poussa la porte et entra dans la geôle.

Chapitre 16

1984

Les investigations techniques, et notamment la balistique, sur le pistolet découvert n'avait rien donné. L'arme ne pouvait être impliquée dans aucun crime ou un délit répertorié.

Il n'avait pas été nécessaire d'attendre la confirmation des spécialistes pour affirmer que ce Colt n'avait pas servi depuis bien longtemps.

Il était également évident que Businier ne possédait pas d'autorisation de détention d'arme, ce que la Préfecture avait confirmé.

La boîte d'emballage avait confirmé le lien entre l'arme et Businier. Pas directement, mais la biscuiterie qu'un enquêteur avait contacté, s'était empressée de répondre au dossier photos. Le décor identifié n'avait été utilisé qu'à compter de 1953. Cela confirmait qu'elle avait été placée là, après la date d'achat de la maison par la famille Businier.

Le major avait joint les associations d'anciens Résistants afin de savoir si Businier était connu pour être un de leurs membres. Il était probable que cette

arme s'était retrouvée en France pendant la guerre. Businier aurait pu la récupérer suite à un parachutage et la conserver.

Malheureusement, les recherches se heurtèrent à un grand vide.

La mémoire s'était partiellement perdue. Les événements de la libération n'étaient que parcellairement consignés et personne ne se rappelait de lui.

On pouvait donc en déduire que si Businier avait participé à la libération de la France, c'était de façon clandestine ou marginale. Pour rattacher Marcel à cette arme, il allait falloir chercher de l'autre côté de la Manche. La solution était probablement là-bas.

Chapitre 17

1944

L'homme affichait un sourire de satisfaction. Le hasard s'était montré généreux avec lui. D'abord une jeune fille seule, puis il y deux jours, ce pilote anglais. Il montrait des signes d'excitation et les projets tournaient en boucle sous sa tignasse sale et ébouriffée.

L'homme ferma l'abri dans lequel se trouvait le pilote blessé. Il fermait la porte par précaution, car avec sa jambe brisée, l'aviateur n'aurait pu aller bien loin. A leur arrivée à l'abri, le pilote avait repris connaissance un instant. Rassuré, il avait sombré dans le sommeil une journée entière. Il parlait français et lui avait témoigné sa reconnaissance de l'avoir secouru et amené en lieu sûr. Au cours de leurs échanges, ce dernier lui avait parlé de sa famille en Angleterre.

L'homme lui avait appris que ses compagnons de voyage étaient tous morts dans le crash. Le pilote en avait été très marqué. L'homme lui avait expliqué

que quand il irait mieux et que la situation le permettrait, des Résistants viendraient le chercher.

Pourtant le geôlier ne savait pas s'il suivrait cette décision concernant l'avenir de son prisonnier. Il avait juste estimé qu'avec de telles promesses, le blessé se tiendrait plus tranquille.

Pour l'instant, il lui fallait descendre chercher de l'eau chez ses parents. Il était tard, mais c'était indispensable.

Quand l'homme eut disparu, le blessé se leva sur ses coudes. Sa santé allait mieux, sa jambe était moins douloureuse. Il parvint à se traîner jusqu'à la porte : fermée ! Il trouva cela étonnant.

Il appela :

- Il y a quelqu'un à côté de moi ?

Il n'obtint aucune réponse. Il alternait ses appels avec un silence attentif. Il avait pourtant entendu remuer.

Il poursuivit ses appels :

- Je me prénomme John, je suis aviateur anglais. Mon avion s'est écrasé lors d'une mission. J'ai entendu de drôles de bruits cette nuit, notamment de chaînes. Notre hôte vous a parlé. J'ai entendu évoquer un passage en Suisse. Ma porte est verrouillée, je ne peux donc pas venir vous voir. J'ai aussi une jambe brisée. Pouvez-vous venir devant ma porte ?

Après un long moment, John perçut des sanglots puis entendit une voix féminine terrorisée.

- Je ne peux pas m'approcher. Je suis également enfermée et je suis enchaînée ! parvint-il à comprendre de cette voix terrorisée.

- Enchaînée ? *My God* ! Comment cela enchaînée ?

- L'homme qui nous garde m'a attachée. Je vous en prie ! Aidez-moi ! Faites-moi sortir de cet enfer !

John tenta de calmer son interlocutrice. La nuit était tombée et la conversation se poursuivit jusqu'au matin.

John avait le cœur au bord des lèvres. Il était révolté par tout ce qu'il apprenait. En fait de sauveur, il avait été recueilli par un monstre. Ce monstre avait même un prénom : Marcel.

Son sort ne faisait aucun doute, il ne serait sûrement pas remis à la Résistance. Si cet individu s'en prenait à une jeune fille juive, il devait être en lien avec les SS.

Il maudissait sa blessure à la jambe qui le rendait incapable de défendre Sarah et de châtier son geôlier, car il n'en doutait pas, il était bel et bien prisonnier.

Chapitre 18

1984

L'arme avait enfin « parlé ». Le juge d'instruction avait obtenu par l'entremise de la justice anglaise une réponse concernant le pistolet découvert chez Businier. Elle était identifiée et cela s'avérait être une excellente chose, le fil n'était pas rompu.

L'armée britannique possédait depuis bien longtemps une administration efficace. Des recherches effectuées, il ressortait que ce Colt avait bien été en dotation dans la Royal Air Force durant la Seconde Guerre mondiale. On avait pu même apprendre qu'elle avait été affectée au 216^e *squadron*. Cette prestigieuse unité avait participé aux combats en Afrique du Nord puis à la campagne d'Italie.

Malheureusement pour les enquêteurs, les renseignements n'allaient pas plus avant. Les armes étaient affectées au gré des affectations et sa disparition n'avait pas été signalée. Ceci n'étonna pas le directeur d'enquête, durant la guerre, bon

nombre d'armes avaient été détruites dans les combats, ou on avait simplement perdu leur trace.

Cependant, le parcours de ce pistolet ne manquait pas d'intriguer le major qui sentait qu'il était un élément sur le chemin vers le dénouement.

Il n'avait rien à faire en ce lieu, avec un tel personnage.

Il était surtout le seul lien qui pouvait encore faire avancer l'enquête. Il ne fallait donc pas le négliger.

Il décida de prendre rendez-vous avec le magistrat instructeur et de lui soumettre ses intentions. Il décrocha le combiné et tourna le cadran.

Chapitre 19

1944

L'homme était arrivé chez ses parents avec l'obscurité. Sans tarder, il avait rempli ses bouteilles et son seau à la source.

Il ne voulait pas s'attarder à parler, cela faisait bien longtemps que tout dialogue avait disparu avec les siens. Il avait récupéré un vieux pantalon pour l'Anglais dans sa chambre et s'apprêtait à repartir.

Son père l'interpella :

- Tu n'as pas vu les Boches dans ton nid d'aigle, là-haut ?

- Les Allemands ? Pourquoi veux-tu qu'ils viennent dans un endroit si isolé ? ronchonna l'homme.

- Ce tantôt, j'étais à Annemasse, les Boches sont nerveux. Ils cherchent un avion anglais qui se serait écrasé durant l'orage. Ils l'avaient repéré avec leur radar, puis perdu dans la tempête. Ils supposent qu'il pourrait s'être écrasé sur les Voirons. Tu n'as pas entendu un bruit suspect l'autre jour ?

L'homme avait blêmi.

- Non, rien du tout à part le vent terrible qui soufflait. As-tu entendu autre chose là-dessus ?

- La Résistance s'agite vers Thonon les bains, on parle d'accrochages sérieux.

- Peu m'importe Thonon, je voulais parler de la recherche de l'avion.

- Oh les Allemands vont entamer les recherches. Il paraît qu'ils attendent des renforts d'Annecy pour fouiller le massif plus rapidement. Ils craignent de tomber sur des maquisards. Leur arrivée serait imminente.

L'homme était pétrifié. Les Allemands allaient fouiller les Voirons. Cette nouvelle lui coupa les jambes. Il se rappela sa crainte auprès de la carcasse de l'avion. Il avait oublié que des recherches seraient entreprises. Le fauteuil du pilote vide, les Allemands poursuivraient les investigations. Il fallait prendre des décisions et vite.

Ce que n'aimait pas Marcel.

Il n'était plus temps de remonter. La descente du blessé et tous ces évènements l'avait éreinté. Il décida de passer la nuit dans la maison et claqua la porte de sa chambre. Quand il ne maîtrisait plus les évènements, il perdait tout sens de réflexion.

Marcel ne ferma pas l'œil de la nuit. Il tentait en vain de mettre ses idées en ordre. Il fallait prendre

des décisions. Il exécrait être bousculé ainsi. Il n'y avait qu'une chose à faire : il ne pouvait pas risquer que les Allemands viennent à la glacière. L'Anglais lui importait peu. Sarah était son réconfort.

Il lui parut évident qu'il fallait rapidement donner le pilote aux Allemands. Ils cesseraient leurs recherches. Ainsi il pourrait toujours disposer de Sarah. C'était décidé, il le livrerait à ma kommandantur.

Au matin, en arrivant à la glacière, l'homme sentit un changement diffus dans l'attitude de ses prisonniers. Il ne pouvait dire en quoi il consistait, mais son attention fut mise en alerte. Sarah lui semblait plus éveillée qu'à l'accoutumée.

Après avoir donné à boire au pilote, celui-ci lui demanda innocemment :

- Avez-vous récupéré mon pistolet ? Il doit être nécessaire de le nettoyer après l'accident ? Cela m'occuperait. Pourriez-vous me le faire passer quand vous aurez un moment ?

- Je l'ai laissé dans l'épave ! mentit Marcel et il sortit.

Quand il pénétra dans l'abri dans lequel était Sarah, celle-ci lui lança un regard provocateur.

Quelque chose avait changé en elle. Quand il s'approcha pour lui tendre son gobelet d'eau, elle se jeta sur lui.

Les deux corps roulèrent dans une confusion totale. Sarah tentait d'enrouler sa chaîne autour du cou de son tortionnaire. Elle était affaiblie par ses jours de jeûne. L'homme parvint rapidement à prendre le dessus et à la maîtriser ce qui la força à abdiquer.

Il s'adressa à elle.

- Pourquoi fais-tu cela Sarah. Je suis bon avec toi. Je t'ai sauvée ! L'as-tu oublié ? C'est ainsi que tu es reconnaissante ?

Sarah le regardait d'un air mauvais, ne voulant plus rien subir.

L'homme essoufflé s'écarta et s'assit vers la porte.

- Que vais-je faire de toi, Sarah ? Veux-tu m'obliger à me débarrasser de toi ? demanda-t-il.

Il entendit alors, la voix avec l'accent britannique l'interpeller.

- Si vous avez un reste d'humanité, conduisez-la en Suisse. Rachetez votre faute ! Cette jeune fille a vu ses parents partir vers la mort. Comment pouvez-vous abuser d'elle de la sorte ?

L'homme écarquilla les yeux. Voilà ce qui avait changé. Les deux prisonniers avaient échangé entre eux durant la nuit. Il n'avait pas été assez prévoyant. Il n'avait pas envisagé cette possibilité. Quelle erreur de les avoir laissés seuls. La situation lui échappait. La colère monta en lui.

- Tout ça, c'est ta faute ! cria-t-il à l'Anglais. Sarah était consentante et reconnaissante. Tu lui as monté la tête !

La jeune femme qui avait récupéré, se mit à hurler :

- Consentante ! Comment peux-tu imaginer que j'ai pu consentir aux désirs abjects d'un homme immonde comme toi ! J'aurais mille fois préféré monter dans le camion avec ma famille et connaître la mort.

Sarah ne put dire un mot de plus. Un violent coup de poing la frappa à la mâchoire. Sa tête heurta une pierre du mur et elle perdit connaissance.

L'homme, hors de lui, se jeta sur elle et la secoua par les épaules.

- Je ne suis pas immonde ! grinça Marcel humilié entre ses dents.

A côté, John était hors de lui. Il s'était traîné jusqu'à la porte et frappait contre le bois, de toutes ses forces, de toute sa rage. Il imaginait ce qui se

produisait tout près de lui. Il s'effondra, anéanti par son impuissance.

Il avait pourtant supplié Sarah de ne pas parler de leur conversation, de le laisser faire. Leur échange avait redonné à la jeune fille, la force d'affronter son tortionnaire.

Quand il eut repris ses esprits, Marcel semblait se réveiller d'un cauchemar. Il regarda Sarah inconsciente. Il caressa cette chair qui avait assouvi ses désirs les plus intimes.

Tout allait de mal en pis. Quelques heures auparavant, il était tout-puissant avec ses prisonniers et maintenant, il était sur le point de tout perdre. C'était trop stupide.

Il n'avait pas imaginé que ses prisonniers se parleraient. Il aurait dû bâillonner Sarah. Il avait été négligent.

Il se reprit. Il n'était plus temps d'avoir des regrets.

Il fallait agir vite, les Allemands étaient peut-être déjà en route. Avant tout, il devait sauver sa peau à tout prix.

Il en conclut qu'il ne pouvait plus garder Sarah. L'Anglais le dénoncerait s'il le livrait comme prévu. Qui sait si les Allemands viendraient ici ?

Il réfléchit encore, imaginant les conséquences. Il n'avait pas d'autre lieu où la garder prisonnière.

S'il tuait le pilote, les Allemands le chercheraient partout et risquaient de venir ici.

S'il le livrait vivant, il raconterait tout. Que feraient les SS en apprenant cette histoire ? Que diraient-ils en trouvant Sarah ? Il hébergeait une Juive.

Que faire ?

Il avait peur.

Il hésitait.

Il frotta ses mains moites l'une contre l'autre, les passa dans ses cheveux. Son estomac était retourné. Aucun chef n'était là pour prendre une décision à sa place, à lui donner un ordre.

Il se décida enfin.

A son grand regret, il devait se débarrasser de Sarah.

Il avait tourné cent fois les possibilités dans sa tête.

Les Allemands ne croiraient certainement pas le pilote, s'il leur racontait la détention de Sarah. Les soldats avaient bien d'autres choses à faire.

Mais pouvait-il prendre le risque ?

Non !

Une négligence l'avait mis en mauvaise posture, il ne fallait plus hésiter. Les Allemands pourraient venir vérifier, elle ne serait plus ici. Il ne pouvait pas risquer sa vie.

Il retrouva un peu de sérénité et d'espoir. Le personnage, qu'il leur livrerait, était d'importance et il les conduirait à l'avion.

Ils le récompenseraient, c'était certain.

Après une courte réflexion, il avait élaboré ce qui lui parut un bon plan. Il détacha la chaîne, chargea Sarah sur son dos et partit vers le Saut de la pucelle.

Il connaissait l'endroit pour y avoir chassé le chamois. Cette paroi rocheuse était peu fréquentée en ces temps de guerre.

Il marcha avec ardeur, poussé par la peur. Il sentait le souffle faible, mais chaud de Sarah sur sa nuque.

Quel gâchis ! Il aimait tant son corps, c'était un déchirement de s'en débarrasser. Il se rappela son ardeur des dernières nuits. Il ne pouvait pas la laisser le dénoncer. Il était dans l'obligation de l'éliminer. Ce n'était pas sa faute.

C'était l'Anglais qui était responsable de ce changement et Sarah l'avait écouté.

La chute de la falaise lui serait fatale et camouflerait la mort de la jeune fille en accident.

Arrivé au bord de la barre rocheuse, il était redevenu un monstre froid, parfaitement maître de lui. Il fit basculer la jeune fille sans le moindre remord. Elle était sortie de sa vie. Il l'observa chuter dans un

tourbillon vertigineux puis disparaître dans la broussaille.

Sans s'attarder, il se retourna et redescendit mettre en œuvre la deuxième partie de son plan.

Chapitre 20

1944

Quand Marcel arriva à Annemasse, les rues du bourg désertes n'étaient parcourus que par des ombres. L'après midi était déjà bien entamé.

La ville n'avait même plus son air morose habituel, quand les nuages la plaquait sous un ciel gris durant des jours.

Marcel se sentit épié, mal à l'aise, comme si un drame imminent se préparait.

Dans les rues peu fréquentées, il ne croisa principalement que des véhicules militaires. Ils circulaient à vive allure, ne faisant aucun cas des rares voitures fonctionnant au gazogène.

Leurs conducteurs de ces dernières donnaient l'impression de se hâter de disparaître.

La tension des troupes allemandes était palpable.

La population civile s'était transformée en spectres furtifs désirant se confondre avec les murs de la cité.

L'atmosphère générale laissait transpirer une sensation de crainte pesante.

Marcel aurait bien voulu faire une halte dans un des nombreux cafés pour se désaltérer. Il avait la bouche sèche. Il ne savait pas si c'était l'inquiétude ou l'effort physique qui l'avait rendue ainsi. Il en aurait profité pour se renseigner sur les derniers événements, mais il préféra renoncer.

Il ne voulait pas s'attarder, sans compter que moins il serait vu et mieux ce serait.

Il appuya plus fort sur ses pédales, accompagné par le grincement de sa chaîne.

En direction des voies ferrées, un panache de fumée, répandait l'odeur du charbon brûlé et annonçait un train au départ. Un coup de sifflet bref, sembla houspiller d'hypothétiques retardataires ou un cheminot trop lent à la manœuvre afin qu'ils se pressent.

Il tourna dans l'avenue de la gare. Des obstacles de barbelés fermaient la route, interdisant à tous véhicules de s'approcher du QG allemand. Il subit un premier contrôle et jugea les soldats pointilleux. Quand il arriva devant l'hôtel Pax, il se leva sur ses jambes, se mit debout sur la pédale gauche et laissa sa bicyclette parcourir les derniers mètres en roue libre.

Le bâtiment avait une façade triste et grise, comme s'il s'était mis au diapason de la fonction que l'occupant lui avait attribuée.

Avisant les sentinelles en faction devant la kommandantur, il se contenta d'appuyer son cycle contre un mur. Personne ne viendrait le lui dérober en ce lieu.

Il respira une grande bouffée d'air. Le courage lui manquait soudain. Il n'était plus temps de renoncer. L'échange entre Sarah et le pilote avait scellé le sort de ce dernier. Les Allemands pouvaient bien en faire ce qu'ils décideraient, peu lui importait. Il espérait être bien vu des autorités et en tirer bénéfice. Il s'avança sur le trottoir.

Toujours tête basse, il contourna les chevaux de frise et les sacs de sable au coin du bâtiment et se présenta à l'entrée. Quand il leva la tête, il aperçut le canon d'une mitrailleuse dépassant des protections sur le balcon du second étage.

La situation avait dû bien empirer. Les Allemands étaient sur le qui vive et avaient considérablement renforcé la sécurité de leur QG.

Le soldat de faction à l'accueil parlait un français correct, teinté d'un fort accent germanique.

Marcel lut immédiatement, dans les yeux de son interlocuteur, l'intérêt que suscitaient les explications sur le motif de sa venue.

Après avoir été soigneusement fouillé et que ses papiers d'identité eurent été confisqués, Marcel fut introduit dans un bureau du rez-de-chaussée. La pièce était petite et dépouillée. Les murs humides enserraient une table et deux chaises. La fenêtre donnait sur un autre bâtiment tout proche que l'on pouvait apercevoir au travers de solides barreaux.

Il ne put réprimer un frisson, la réputation de l'hôtel Pax n'était pas de nature à le rassurer. Exécutions et tortures étaient coutumières en ce lieu. Les voisins rapportaient entendre les cris des malheureux interrogés par la Gestapo.

Marcel n'eut pas longtemps à attendre. Un officier aussi strict que son uniforme le toisa avec dédain, casquette sur la tête. Il aboya quelques paroles au planton qui ne prit pas la peine de traduire.

Marcel comprit et répéta à nouveau le récit qu'il avait mis au point. Il demanda une carte que l'on s'empressa de lui amener. Il montra sur le plan le lieu où il avait descendu de nuit le pilote anglais, ligoté et bâillonné. Il s'était resservi de la housse du parachute du Bombay puis d'une brouette.

Il s'agissait d'une grange abandonnée près de la frontière. Sans que l'on ait besoin de le solliciter, il désigna un autre point sur la crête des Voirons. C'était le lieu où reposait l'épave de l'avion britannique.

Quand il eut fini, il regarda ses interlocuteurs. Ils échangeaient entre eux, désignant quelques mouvements sur la carte. Ils manifestaient visiblement un très grand intérêt aux renseignements qu'il venait de livrer. Quand il lui sembla qu'ils avaient terminé, car il ne voulait pas les interrompre, Marcel s'enhardit. C'était le moment :

- Excusez-moi, messieurs ! On m'a dit que vous récompensez les gens qui vous fournissent des renseignements ou qui vous aident. Pensez-vous que ce sera mon cas ? Je vous livre un officier anglais et son avion, tout de même !

Précédant l'interrogation de son supérieur, l'interprète ricana et traduisit.

L'officier pâlit et ne dit mot. Il s'avança vers Marcel, faisant claquer ses talons sur le carrelage. Il observa ce minable délateur avec dégoût. Il lui paraissait tellement insignifiant. Marcel prit peur.

L'Allemand dégrafa le rabat de son étui de pistolet au cuir lustré. Il en sortit son Mauser et sans un mot le colla à la tempe de Marcel. Ce dernier était en

nage, bouche ouverte, paniqué par une situation qu'il n'aurait imaginée.

L'officier soufflait fort, il laissa passer quelques secondes. Marcel pouvait sentir son haleine aigre et son parfum entêtant. Le SS s'adressa à son subordonné qui sourit à nouveau.

- *Her Hauptmann* vous demande si votre vie sauve, vous convient comme récompense ?

Marcel était blême, ses mains moites. Il sentit un long filet de sueur froide couler le long de son échine. Il avait la gorge tant nouée, qu'il ne put répondre. Il sentait toujours le métal froid du canon. Il se contenta de hocher la tête et baissa les yeux.

L'interprète ne put s'empêcher de ricaner et de rajouter :

- Vous devriez être fier d'aider le *Reich* ! Nous ne donnons pas de récompense. Nous accordions quelques avantages, quelques privilèges... mais ce temps-là est révolu. La guerre est de retour. Les Résistants nous assaillent de toutes parts. Nos troupes sont engagées vers Thonon. Qui nous certifie que vous ne mentez pas et que cela ne fait pas partie d'un plan de la résistance ? Vos aveux sont possiblement un piège pour nous attirer dans une embuscade ?

Marcel avait repris un peu consistance.

- Non, pas du tout, ce n'est pas un piège ! bredouilla-t-il en panique, les yeux écarquillés.

- Nous allons prendre soin de vérifier ! précisa l'interprète toujours souriant.

Marcel fut conduit sans ménagement au sous-sol et attaché à une chaîne scellée au sol. Il regarda son lieu de détention. Un soupirail grillagé dispensait une lumière chiche. Il faisait froid. L'air humide était chargé d'odeurs de sang, d'urine et d'angoisse. Tout sentait la douleur et la mort. Il frissonna, roulant des yeux emplis de terreur. Comment avait-il pu en arriver là ? Toutes ses décisions étaient mauvaises et le mettaient en danger. Un soldat s'affairé près de lui.

Il fut ramené à la réalité par le premier coup de matraque.... puis le deuxième..... Son corps ne devint que douleur.

Il se dépouilla de toute fierté, toute dignité et abandonna sa chair aux coups comme s'il s'était dévêtu.

Il gémissait, tentant vainement de se protéger, répétant sans cesse qu'il ne s'agissait pas d'un piège, qu'il voulait seulement aider.

Le soldat restait imperturbable et accomplissait sa tâche avec zèle.

Après un temps qui lui parut interminable, un nouveau soldat à la carrure de bûcheron s'approcha de lui et lui enfonça un pistolet dans la bouche, hurlant des menaces que Marcel n'avaient pas besoin de traduire pour comprendre. Sa vessie l'abandonna ajoutant à l'humiliation.

Le temps et sa terreur finirent par convaincre les SS. Il arborait un sourire de satisfaction. Il connaissait la torture et la résistance des hommes. Il avait de l'expérience. Cela faisait bien longtemps que celui-ci aurait avoué tout ce qu'ils voulaient savoir, s'il avait eu quelque chose à dire. C'était un lâche.

L'interprète était revenu.

- Vous allez rester avec nous. Nous allons envoyer une unité de reconnaissance à l'endroit que vous nous avez indiqué pour récupérer le pilote. Si cela se passe mal, vous serez exécuté ainsi que vos parents.

Marcel n'eut pas le temps de répondre. Sans autres explications, on referma la porte de la salle qui servait de cachot. Marcel se recroquevilla dans la position la moins douloureuse, serra ses genoux contre lui. Il ne pouvait contrôler le claquement de ses dents. Il tentait de calmer ses douleurs, mais le plus difficile était de contrôler son esprit.

Marcel ne bougeait plus. Il avait encore une fois, mal jugé la situation. Il aurait dû simplement abattre l'Anglais ou l'abandonner dans son avion. Son appât du gain lui avait fait commettre une grossière erreur. Son désir de dominer les autres l'avait aveuglé. Une fois le pilote avec lui, il aurait dû miser sur les Maquisards plutôt que sur les *Schleus*.

Maudits *Boches*, il avait été passé à tabac alors qu'il venait leur livrer un homme recherché. Il pensait être reçu comme un collaborateur, il baignait dans son sang. Il jugeait la situation injuste et incontrôlable. Plus que la souffrance, l'incertitude de savoir s'il allait mourir ou pas, lui était insupportable. Quelle sensation horrible que d'être à la merci de quelqu'un. D'être la proie et non plus le prédateur !

Il découvrait l'autre côté du pouvoir. Ce qu'avait vécu Sarah, la jeune Belge à Dunkerque et quelques autres. Il s'était senti invincible. Il n'était plus rien. Pas même un homme.

Quelque chose s'était cassé en lui. Tel un miroir qui se brise, son esprit ne lui renvoyait plus l'image idéale qu'il se donnait, mais celle d'un lâche, d'une loque. Juste la triste réalité.

Il avait eu tant de mépris pour les gens guidés par la peur, qu'il avait croisés, humiliés.

Il lui avait fallu vivre l'horreur pour que son esprit prenne conscience de ce qu'il était réellement. Cette violence lui révélait sa lâcheté, ses perversions, sa cupidité.

Dans sa recherche de l'inexplicable, son esprit s'emballait. Au désespoir, il interpella Dieu, qu'il avait pourtant oublié depuis si longtemps.

Pour faire bonne mesure, il vendit même son âme au diable.

Dans ses lamentations, il fit la promesse, que s'il s'en sortait, il serait un autre homme ! Plus modeste ! Qu'il renonçait à la violence à tout jamais. S'il s'en sortait.....

Au-dessus de sa cellule, des soldats casqués se préparaient déjà pour la mission.

L'interprète fit le point avec son officier.

Il regarda son supérieur partir et salua en levant le bras droit dans un garde à vous rigide.

Chapitre 21

1984

La mer était calme. Les vagues raisonnables se succédaient à un rythme complaisant donnant un roulis agréable. Au loin, les hautes falaises de craie blanche s'éloignaient alors que le bateau s'avancait vers une brume légère qui donnait à la destination un air mystérieux.

Le major profitait de l'air du large qui le changeait de celui de ses montagnes.

Le ferry stoppa ses moteurs. La manœuvre s'était déroulée sans heurts, confirmant l'expérience du capitaine et ses nombreux accostages. La traversée avait été plaisante. Les flots de la Manche avaient préservé la tranquillité des passagers qui se rendaient en Angleterre. Il faudrait bien un jour, penser à relier l'île avec le continent avec un pont ou un tunnel. Ce serait beaucoup plus simple.

Le grand panneau arrière s'ouvrit, livrant à la vue des arrivants l'agitation du port de Douvres. L'air marin envahit la cale, remplaçant les odeurs de gaz d'échappement des premières voitures qui avaient démarré leur moteur malgré les consignes.

Le major sourit à son épouse quand elle vint prendre place dans leur Citroën Cx. Elle était rayonnante. Elle avait été enchantée de la surprise : un voyage en Angleterre ! Depuis le temps qu'elle désirait visiter Londres. Il s'était enfin décidé et mêmeprécipité. Malgré tout, elle avait douté jusqu'aux premiers préparatifs.

Les bagages avaient été vite bouclés. Il ne fallait plus s'inquiéter des formalités douanières sur le territoire de l'Union européenne.

Les quelques jours avant la date retenue avaient été légers. Maintenant, elle y était, elle allait poser le pied en Grande-Bretagne. Le couple pourrait se retrouver et passer du temps ensemble.

Quand le major avait annoncé à son épouse qu'il aurait quelques recherches historiques à effectuer, elle avait tout de même froncé les sourcils.

Quelle heureuse coïncidence !

Au travers de questions qui paraissaient anodines, elle s'était forgée une certitude : ceci était en relation avec le travail de son enquêteur de mari. Elle le connaissait si bien qu'elle le laissa y venir seul.

Il n'avait pas été long à avouer son projet.

- Chérie, je reconnais bien volontiers que cela est en rapport avec une de mes enquêtes. J'ai imaginé, qu'il serait possible d'allier plaisir et travail ! Depuis

le temps que tu désirais visiter Londres. Mes recherches seront vite effectuées. J'ai convenu d'un rendez-vous avec le service historique de la RAF. Je voudrais retrouver le sort d'un avion et de ses passagers durant la Seconde Guerre mondiale. Les services anglais ont déjà commencé à consulter les archives. S'il y a d'autres investigations à réaliser, je reviendrai. Cela ne me prendra pas plus de quelques heures. Tu pourras faire le shopping que tu désires !

Son épouse sourit, que ne serait-il pas prêt à faire pour son boulot ? Elle ne se serait jamais permise d'intervenir dans sa carrière et lui faisait de même.

Il faisait tout avec passion et c'était une des qualités qu'elle aimait chez lui. Il était inutile de se formaliser pour cela. Elle allait en profiter. Pourquoi boudier son plaisir ? Elle l'avait rassuré d'un sourire.

La major fut rassuré, le visage de son épouse reflétait leur complicité, sa compréhension.

Il avait poursuivi, soulagé.

- Tu comprends, j'avais peur que l'on nous retire l'enquête. Mes gars se sont beaucoup investis. Nous avons assuré nos tâches quotidiennes en plus de ce dossier. Cela aurait été un manque de considération si d'autres avaient été désignés pour poursuivre ici

en Angleterre. On ne nous laisse souvent que la basse besogne, tu le sais. J'ai préféré prendre les devants. J'ai juste avisé le juge d'instruction. Pour mes chefs, je le ferai une fois revenu. J'aurais apprécié amener un de mes hommes avec moi, mais ils ont compris. Les investigations sont simples et accessibles à tous. Cela ne représente aucune difficulté. Et puis je t'avais promis que nous flânerions dans les rues de Londres. J'ai mis beaucoup trop de temps à me décider. Voilà l'occasion !

- Nous partons, c'est ce qui compte. Mais soyons clairs, je ne te donne qu'une demi-journée. Après, je veux que tu sois totalement avec moi !

- Bien sûr, marché conclu. Tu es formidable ! avait-il répondu, sourire aux lèvres. Nous avons quelques jours et je te suis dans tout le programme que tu décideras.

La première difficulté était surmontée et pas la moindre. Tout à la satisfaction d'avoir avoué ses intentions cachées, l'explication avec ses chefs lui paraissait négligeable et beaucoup plus simple à gérer.

Il mit en route sa Cx et suivi la file des véhicules guidés par le personnel du ferry.

Il allait se montrer attentionné avec son épouse. Il lui devait bien cela.

Il se concentra : Conduire à gauche se répéta-t-il, un sourire satisfait aux lèvres..

Chapitre 22

1944

Marcel croupissait dans sa geôle depuis un temps qu'il n'arrivait plus à évaluer. Il avait bien tenté de le quantifier, mais la peur troublait ses réflexions. Il ne parvenait pas à calmer ses tremblements nerveux.

Les murs transpiraient l'horreur que l'on avait fait subir aux détenus.

D'un lieu qui accueillait voyageurs et amoureux, l'Hôtel Pax était devenu un endroit redouté de tous. On l'évitait tant la mort hantait ses couloirs.

Certains prisonniers étaient parvenus à graver des prénoms et des dates avec leur chaîne. De vilaines tâches écœurantes maculaient la peinture écaillée. Le manque d'aération rendait l'air infect et irrespirable. Il encombraient les poumons jusqu'à provoquer des nausées.

Marcel se désintéressa de tout cela, se sentant mal à l'aise. Les hommes qui l'avaient précédé avaient certainement dû se montrer courageux face aux SS. Lui s'en sentait parfaitement incapable. Il ressentait

toujours au fond de son estomac le poids de la peur, les brûlures à l'âme de l'abandon de toute dignité, quand plus rien ne compte que s'accrocher à la vie...

A sa misérable vie.

A n'importe quel prix !

Il se mit à pleurer.

Sur son visage ruisselaient des larmes, du sang et de la honte. Son esprit s'emballait tel un cheval fou.

Avec l'arrogance de sa jeunesse, il s'était cru fort. Le constat était amer. La force n'était pas en lui, mais dans le groupe et une vie dans un environnement connu. Adopté par les dockers du port de Dunkerque, il s'était imaginé un personnage qu'il n'était pas dans ce milieu. Son monde !

La guerre avait modifié cet ordre. Une fois seul et devant de nouvelles situations, il enchaînait les mauvaises décisions. Il n'était rien.

Aujourd'hui, il ressentait son erreur était marquée au plus profond de son corps, de sa chair. La violence, la mort n'étaient pas un problème quand elles venaient pour les autres. Mais pourquoi lui ?

Au-dessus de lui, toutes ces allées et venues laissaient à penser que les Allemands étaient inquiets. On ne ressentait pas la sereine maîtrise du vainqueur.

Après encore un délai qui lui parut interminable, la porte s'ouvrit brusquement. Un soldat pénétra dans la pièce et sans un mot, lui retira ses liens. Il donna un ordre en allemand qui ne pouvait que dire de se lever et qu'il appuya d'un geste brutal.

Marcel se mit debout avec difficulté, les membres endoloris par les coups et la longue attente dans une position inconfortable.

On le poussa sans ménagement vers la porte, puis dans le couloir. A même le sol reposait un brancard sur lequel il reconnut le pilote anglais, ligoté et bâillonné. Il avait toujours sur sa jambe, l'attelle qu'il lui avait confectionnée sur les Voirons. Celui-ci ne put que gémir quand il aperçut le mouchard qui l'avait trahi et conduit vers des moments bien difficiles et funestes.

Une fraction de seconde leurs yeux se croisèrent. Marcel lut du courage et de la fierté dans ce regard franc. Il détourna lâchement la tête, ne voulant pas supporter l'image de ce qu'il avait commis, de ce qu'il aurait voulu être. Il tenta de se persuader que ne plus le voir, le rendrait moins coupable et étranger à ce qui allait advenir.

Il cligna des yeux quand il arriva dans le hall de l'hôtel.

L'interprète était en discussion avec un officier. Il se tourna vers lui et l'interpella :

- Nous sommes des gens de parole ! Vous avez la vie sauve, c'est votre récompense ! Partez, avant que *Her Hauptmann* ne change d'avis !

L'Allemand se détourna et reprit sa conversation.

Marcel tituba jusqu'à la sortie. Il s'appuya au mur avec ses mains sales. Il lui était impossible d'enfourcher sa bicyclette. Il se contenta de la prendre par la main et à petits pas, prit le chemin du retour.

Derrière leurs fenêtres, les rares habitants du quartier qui le virent passer s'apitoyaient sur lui, ne doutant pas du lieu d'où il sortait. Ils compatissaient, ignorant le motif de son arrestation, mais l'auraient volontiers lynché, s'ils avaient connu le motif qui l'avait conduit là.

Il mit un temps infini pour revenir à la glacière. La route ne fut qu'un chemin de douleur. Il ne s'arrêta pas chez ses parents.

La marche lui avait permis de reprendre peu à peu ses esprits. Il but un reste d'eau à longues goulées. Il

souffla et rit nerveusement. Il avait tout de même réussi à en réchapper.

Le goût de la terreur encombraït encore le fond de sa gorge. Ses narines portaient toujours l'odeur de moisi du sous-sol.

Au moins était-il tranquille du côté des Résistants. D'après les Allemands, ils étaient occupés à des coups de mains contre l'occupant.

Il avait eu raison d'être extrêmement discret. Personne n'ayant été mis dans la confiance concernant l'Anglais et Sarah, on ne pouvait rien lui reprocher.

Le sort des malheureux était scellé.

La sacoche trouvée dans l'avion était enterrée, elle allait y rester. Il avait bien pensé remettre les documents aux Résistants, mais y avait renoncé. Il aurait pu prétendre n'avoir trouvé que cela et pas le pilote. C'était établir un lien entre lui et l'avion.

La peur demeurait sa compagne.

Le pistolet était dans un lieu sûr et introuvable, ce serait le dernier souvenir de cette affaire. Il valait mieux le conserver, il pourrait toujours servir.

En attendant, il devait se faire oublier, s'effacer.

C'est sur cette pensée rassurante qu'il sombra dans un profond sommeil, dans l'odeur persistante de Sarah, que portait toujours le doux tissu du parachute.

Chapitre 23

1984

Après un *Brunch*, très britannique dans un petit hôtel sympathique du centre ville, le major avait déposé son épouse près d'*Oxford Street*. Il avait ainsi pu se défilier de cette inévitable séance de *shopping* dans le temple anglais de la consommation, aux enseignes agressives et multicolores. Il l'avait regardée s'éloigner, satisfaite de ce moment à elle. Elle se perdit dans la foule déjà nombreuse à cette heure matinale. Les bouches de métro déversaient toute la journée un flot ininterrompu de curieux et de travailleurs.

Il était soulagé d'avoir pu éviter cette procession interminable dans les boutiques. Il se remit immédiatement en tête son dossier.

Le major donna la nouvelle adresse au chauffeur de taxi. Il préférait les déplacements en surface, car il pouvait admirer les monuments sur le trajet. Il était plus prudent de ne pas conduire dans la capitale anglaise avec sa circulation tentaculaire et madame

était tellement ravie de prendre ces véhicules *so british*.

Le *black cab* prit la direction du nord vers *Grahame park*. Le conducteur faisait preuve d'un flegme tout britannique pour conserver son calme afin de se glisser dans les méandres des petites rues entrecoupées de boulevards encombrés d'embouteillages.

Quand il parvint enfin à destination, il était presque l'heure de son rendez-vous. Il regarda aux alentours les vieux avions mis en exposition et reconnut le mythique *Spitfire*. Il délaissa les grands halls où se trouvaient d'autres appareils, héros de la bataille d'Angleterre et se dirigea vers le grand bâtiment néoclassique.

Après avoir attendu quelques minutes à l'accueil, il suivit une élégante officière, au chignon strict et à l'uniforme impeccable qui parlait un français parfait. Elle arborait fièrement des décorations surmontées d'ailes sur sa poitrine et le badge RAF Régiment sur la manche gauche de sa veste. L'aviatrice le guidait dans le labyrinthe des couloirs tout en s'enquérant poliment de son voyage et de son séjour londonien. Alors qu'il abordait le caractère officiel de sa démarche et les autorisations obtenues suite aux

échanges entre les autorités françaises et anglaises, celle-ci le rassura :

- Les documents non classifiés de la Seconde Guerre mondiale sont ouverts au public depuis quelques années. Afin de vous aider dans votre enquête, nous avons commencé à effectuer des recherches suivant les renseignements que vous nous avez envoyés par télex. Ceci est à titre exceptionnel, dans un cadre strictement historique, nous mettons seulement les archives à disposition.

- Je vous en suis très reconnaissant et vous remercie beaucoup pour votre aide ! répondit le major. Qu'avez-vous découvert ? où en êtes-vous ?

- Voilà, nous sommes arrivés, installez-vous ! Nous allons voir cela ensemble.

L'officière désigna une petite pile de documents sur une table d'époque. Le major prit place.

- Pour commencer, l'arme qui est l'élément le plus précis que nous ayons ! Comme nous vous avons répondu, ce pistolet a disparu durant la Seconde Guerre mondiale. Je vous confirme qu'avant la guerre, il était affecté au 216^e *squadron* de la RAF en Inde. Cette unité a été transférée durant la guerre et a servi au Moyen-Orient puis durant la campagne d'Italie.

- L'escadron était équipé de quel type d'avion ? s'enquit le major afin d'affirmer son intérêt.

- Les avions étaient des Bristol Bombay 130. Ces appareils de taille moyenne étaient affectés au transport, mais ont aussi été utilisés pour le bombardement. En 1944, ils étaient en fin de service et ont été retirés du service peu après. L'accident que nous allons évoquer est sûrement dû à son état mécanique. Ils étaient anciens et ont beaucoup souffert avec les sables du désert, durant la campagne de Libye.

La capitaine montra au major une photo d'un modèle de Bristol.

Elle reprit :

- Le type de Colt que vous avez trouvé équipait les officiers, pilotes d'avion. Nous avons cherché le lien qui pouvait y avoir entre la Haute-Savoie en France et le 216° *squadron*. Cette unité était donc engagée au Moyen-Orient, comme à Tobrouk, bien loin de vos montagnes. En 1944, elle se rapproche et sert en Italie. Ce type d'avion a été notamment utilisé pour l'évacuation de blessés. La durée de la campagne d'Italie étant assez courte, nous avons pu remonter facilement les disparitions d'appareils de ce modèle durant ces quelques mois.

- Quel travail ! Vous êtes formidables ! apprécia le major.

- Nous pouvons vous affirmer qu'un seul appareil de ce type a disparu durant cette période et dans votre

région. Il effectuait une liaison entre Rome et Londres avec des membres du ministère de la Guerre et des blessés à son bord. Il a décollé le 12 août 1944 de Rome en début de nuit. Il était piloté par le lieutenant John, S, dont voici la photo.

Le major prit le temps de regarder cet officier au sourire ravageur et plein de vie, décédé trop jeune. Il portait un uniforme rutilant avec prestance et fierté, relevé d'un regard franc et courageux.

La capitaine reprit.

- Un très violent orage s'est brusquement mis en travers de leur route au sud du lac Léman. Nous perdons l'appareil dans cette perturbation. Nous n'aurons plus aucune nouvelle et il sera déclaré disparu. La perte sur les écrans radar avait été estimée à environ 80 ou 100 miles à l'est du Mont-blanc... pardon, 50 ou 60 kms.

Le major avait pris quelques notes.

-Excellent travail ! mentionna l'enquêteur. Vous êtes digne de Scotland Yard !

- Merci ! répondit l'officière flattée. L'accident a eu lieu sur le massif des Voirons sans localisation précise. Après la libération de la Haute-Savoie, les corps de l'équipage nous ont été rendus par les autorités françaises. Le pilote n'était pas parmi eux. Tous les documents et l'armement avaient disparu d'après le rapport de la Gendarmerie française.

- L'estimation du lieu du crash est toute proche d'une habitation en lien avec notre enquête, c'est intéressant. Elle nous met en rapport avec la personne chez qui nous avons découvert le pistolet. Avec ces renseignements, je pourrai effectuer des recherches dans les archives de la gendarmerie locale. Cela pourra me permettre de préciser exactement le lieu du drame. Je comprends que cette information n'apparaisse pas, la période était tellement difficile et il y avait tant à faire !

- Effectivement !

- Avez-vous des renseignements sur les membres d'équipage et les passagers ? demanda le major. Cela pourrait s'avérer intéressant.

- Les membres du ministère de la Guerre voyageaient incognito, la RAF n'a pas ces renseignements. Je vous ai préparé une copie des livrets de vols du pilote et de son équipage.

Le major ressentit un moment d'émotion en faisant le point. L'arme n'était plus un simple objet trouvé, mais avait vraisemblablement vu son détenteur mourir. Maintenant, il portait un prénom et avait un visage.

- Que vos hommes reposent en paix ! dit-il. Nous devons tant aux sacrifices de tous ces soldats courageux.

L'officière britannique confirma en hochant la tête.

Le major récupéra les documents que la RAF lui avait préparés et après les dernières précisions, il se prépara à rejoindre son épouse.

- Si vous le permettez, je vous communiquerai les résultats de notre enquête.

- Avec grand plaisir, même si le lien avec la RAF est mince, nous serons heureux d'apprendre tout ce qui concerne ce drame.

- Si vos services veulent récupérer cette arme, ils peuvent en faire la demande auprès de la Justice française. Encore merci beaucoup pour votre aide, Capitaine.

Chapitre 24

16 août 1944

John sentit deux nouvelles dents se briser quand le coup de poing percuta sa mâchoire. Le goût de sang ne quittait plus sa bouche. Il cracha les morceaux avec un filet de bave sanguinolente. L'interrogatoire n'en finissait pas. Les Allemands s'étaient rendus sur place afin de voir l'épave de son avion et le nombre de corps les intriguait, notamment les civils du ministère de la Guerre.

John ne faisait que leur répéter qu'il ne connaissait pas le motif de leur retour à Londres. Sa mission était de ramener des personnels du gouvernement et des blessés. Il ne savait pas ce qu'ils transportaient, ni pour quel motif ils se déplaçaient. Il ne trahissait rien. Il n'était pas au courant du motif de leur déplacement. Les SS avaient espéré découvrir des documents, mais leurs recherches étaient restées vaines.

John savait que son interrogatoire serait interminable, il ne pouvait pas les renseigner.

Il ne parvenait pas à mettre en ordre ses idées et inventer une histoire qui aurait pu les satisfaire.

Il entendait souvent le mot *schnell*, aboyé par le SS.

Il savait ce que cela voulait dire. Pourquoi étaient-ils si pressés ?

Il repensa à sa famille. Quant à Rome, on avait demandé un pilote pour effectuer ce transport, il s'était porté volontaire. Ses camarades avaient été chics et lui avaient laissé la place afin qu'il puisse connaître son fils. Depuis la permission durant laquelle le bébé avait été conçu, John n'était plus revenu en Angleterre. Il imaginait son odeur, ses premiers babilllements, l'image de son épouse le serrant dans ses bras, tout un monde de douceur, si loin de l'endroit sordide où il se trouvait.

Il était dans les tréfonds de l'enfer.

Avant que l'épave n'ait été examinée par les Allemands, l'interrogatoire avait été correct. L'interprète le questionnait sur la mission et les passagers pendant qu'un secrétaire notait ses déclarations. L'interprète était un soldat de la Wehrmacht, John percevait un certain respect.

Il lui avait semblé ressentir un peu d'humanité chez celui avec qui il partageait le français.

John en avait profité pour lui parler de Sarah qui avait été détenue chez l'homme qui l'avait dénoncé. Il lui avait raconté les viols dont ce dernier s'était rendu coupable et la disparition ou la mort de la jeune fille.

John ne voulait pas que ce meurtre reste impuni. Même durant une guerre, on ne pouvait accepter de tels actes. Les Allemands ne pouvaient tolérer qu'un tel monstre sévisse à nouveau.

Il avait perdu son temps, l'homme se murait dans sa fonction et se concentrait sur sa traduction pendant que le secrétaire rédigeait son rapport. Ils étaient visiblement sous l'autorité rigide d'un SS.

Ce dernier n'avait pas tardé à prendre la suite et la situation avait rapidement dégénéré.

L'homme s'était même acharné sur sa jambe brisée, le faisant hurler de douleur.

Chapitre 25

1984

Le major avait organisé une nouvelle réunion. Ses investigations en Angleterre n'avaient pas causé de heurt avec ses chefs. Ils n'avaient vu que le côté pratique de la chose et les économies de temps et de personnel que cela avait permis, mais ils auraient voulu en être informés avant. Son caractère et ses méthodes étaient connues et son efficacité dans le travail lui laissait une certaine marge de manœuvre.

Il avait été impatient de retrouver son équipe envoyée au Centre administratif et technique de la Gendarmerie à Leblanc dans l'Indre et qu'il avait appelé depuis Londres afin de préparer le déplacement. C'est en ce lieu que la Gendarmerie nationale stockait les archives de toutes les unités de France.

Quand tout le monde fut réuni, il débuta en rappelant les renseignements recueillis en Grande-Bretagne. Quand cela fut fait, il laissa la parole à son adjoint.

- Munis de ces nouvelles informations, nous avons effectué des recherches afin de savoir ce qui s'était passé autour de l'accident de l'avion anglais. Nous nous sommes rendus dans l'Indre pour consulter les archives des brigades locales. Nous avons aussi contacté le Messenger, qui nous a autorisés à consulter ses archives. Ce journal s'appelait durant la guerre : Le Messenger agricole, commercial et industriel de la Haute-Savoie. Nous avons donc pu visionner les microfiches des éditions de cette époque.

Un enquêteur l'interrompt :

- Pourquoi pas le Dauphiné libéré ?

- Il n'a été créé qu'en 1945 après la guerre ! Je vous résume la chronologie des faits historiques, cela vous permettra de mieux comprendre la suite de mes informations. A compter du 11 août 1944 la résistance attaque les occupants de toutes parts. Des armes lui ont été parachutées sur le plateau des Glières le 1^{er} août 1944.

Le 15 août 1944, les alliés débarquent en Provence. Le 18 août Annemasse est libérée et le 19 août, ce sera le tour d'Annecy. A noter que la Haute-Savoie sera le premier département français à se libérer uniquement par l'action de la résistance, sans l'aide des alliés, si ce n'est de l'armement. Tout cela pour vous démontrer que la période n'était pas calme et les Allemands sous pression.

- Sacrée période ! ne put s'empêcher de dire un sous-officier.

- Notre avion s'est crashé dans la nuit du 12 au 13 août. Nous n'en trouvons les traces dans la presse qu'après la libération du département. Je passe rapidement, on n'y apprend rien de particulier. Le 22 août, une procédure de nos anciens est établie sur le crash. Le lieu précis se situe au-dessus du lieu d'habitation de Businier, sur les Voirons. Les corps de l'équipage sont récupérés et seront remis plus tard aux autorités britanniques. On ne retrouve aucun document administratif, aucune arme. L'épave a vraisemblablement été fouillée par les Allemands avant leur départ. Nous avons vérifié auprès des anciens Résistants, c'est négatif pour eux. Ils ne sont jamais allés sur place.

Après remise des corps à l'armée britannique, il s'avère qu'il en manque un. Malgré leur état, l'identification leur apprendra que c'est le corps du pilote John, S qui a disparu. En dépit des recherches, il n'a jamais été découvert ce qu'il est advenu de cet officier.

Un enquêteur intervint :

- Nous n'avons que le lieu pour faire le lien avec Businier !

Le major intervint :

-Je ne crois pas. Les Allemands ont vraisemblablement récupéré l'armement de l'avion. Si Businier a ce pistolet en sa possession, c'est qu'il a été le premier sur place. Il ne pouvait pas tout emporter.

- C'est exact !

- Je pense que si le cadavre du pilote n'est pas localisé, c'est parce qu'il n'était pas mort dans l'accident mais seulement blessé. Nous avons deux possibilités, Businier l'a découvert et l'a évacué ou bien ce sont les Allemands qui l'ont interrogé et exécuté. Souhaitons qu'il ait eu une mort paisible et qu'il n'a pas connu d'horribles tourments.

Si Businier l'a recueilli, soit il est mort à la suite de ses blessures ou il a fini par l'éliminer pour une obscure raison. Pris de panique Marcel l'aurait enterré en secret. Dernière option, il l'a livré aux Allemands. Des scénarios qui conduisent à la même conclusion.

Malheureusement, vu que l'on n'a plus de nouvelles de John la seule chose certaine est qu'il est décédé. L'absence de nouvelles exclue qu'il aurait pu être capable de marcher et rejoindre la Suisse ou qu'il ait été secouru par les Résistants.

Le major fit une pause que tous prirent pour un instant de recueillement. Cette enquête les conduisait sur des chemins bien étranges.

- Nous allons nous renseigner à nouveau auprès des associations d'anciens Résistants avec ces nouveaux éléments afin de savoir s'ils ont découvert quelque chose à la libération d'Annemasse. Nous demanderons aussi aux Anglais d'effectuer quelques vérifications sur la famille de l'officier John S.

Chapitre 26

16 août 1944

John n'était plus qu'une plaie gémissante. Son visage tuméfié était méconnaissable. Depuis quelques heures, il était ignoré, baignant dans son sang et ses souffrances. Les Allemands s'étaient acharnés sur lui

Dans des cellules voisines d'autres prisonniers français attendaient, surpris de cet oubli, écoutant avec compassion le martyr du pilote anglais.

Visiblement la priorité avait changé et n'était plus aux interrogatoires.

Une grande agitation régnait dans tout l'hôtel Pax. Chacun courait à sa tâche. Des camions étaient garés devant la kommandantur. L'un d'entre eux était chargé de caisses remplies à la hâte. Après un court trajet, tout cela se retrouvait en gare. Les poids lourds s'avançaient sur les voies de garage au plus près des wagons pour le transfert.

La résistance approchait conquérant du terrain heure après heure. Le commandant allemand de la place avait été contraint d'ordonner une retraite en bon ordre.

Les chefs ne cessaient d'expliquer qu'il ne s'agissait que d'un repositionnement des troupes et que tout allait rentrer dans l'ordre après le choc de l'offensive en Normandie. La mine grise des soldats indiquait qu'ils n'en étaient pas du tout convaincus.

L'armée allemande attaquée de toutes parts ne semblait plus en mesure de contenir les avancées alliées. Le front de l'est ne cessait de s'effondrer. A l'ouest les Allemands devaient faire face à l'avancée des Alliés. Partout la Résistance les harcelait. L'Italie était en partie occupée et un débarquement avait eu lieu la veille en Provence. Le vent de l'histoire tournait.

Localement, de nombreux blessés suite aux fréquents accrochages devaient être évacués. Un dernier train partait pour le territoire allemand. Il fallait en profiter. La fumée qui échappait de sa cheminée indiquait que le conducteur se tenait prêt et ne voulait pas perdre de temps quand le signal lui serait donné.

En fin de convoi, un wagon de marchandise était chargé des archives de ces années d'occupation qui ne devaient en aucun cas tomber entre les mains de l'ennemi.

Le capitaine allemand fit un dernier tour des bureaux, tout avait été détruit ou emporté. Son arrogance s'était muée en crainte et en nervosité que devaient supporter ses subordonnés.

Dans le hall, l'interprète l'attendait.

-Que faisons-nous des prisonniers *Her Hauptmann* ?

L'homme réfléchit en un instant.

- Pour les derniers arrivés, prenons les plus importants avec nous ! Ils n'ont pas encore été interrogés. Pour l'Anglais, il faut le faire disparaître. On ne va pas s'encombrer avec lui. On n'en obtiendra rien. Si nous tombons aux mains de la Résistance, avoir épargné des Français peut nous servir. Pour le pilote, s'ils constatent son état, je n'ose imaginer le sort qu'ils nous feront subir. Abattez-le !

- Pourquoi le tuer, c'est un soldat ? Cela ne changera rien, ils découvriront son corps !

- Vous avez raison ! Déshabillez-le et embarquez son corps. Nous le jetterons dans l'Arve en passant. Nous nous débarrasserons de son uniforme plus loin.

- *Her Hauptmann*, il n'est pas nécessaire de le tuer ?

- Je lui laisse une chance !

- En raison de son état, il n'a aucune chance de s'en sortir, vous le savez parfaitement. Laissons-le ici !

Furieux, l'officier bouscula son subalterne, descendit les marches, ouvrit la porte et, sans s'approcher de la forme allongée dans la pénombre, il leva son bras armé de son Mauser.

Le soldat interprète s'interposa. L'officier lui fit face et resta immobile toisant son subordonné rebelle, les yeux injectés de haine. Il détourna son arme et la braqua vers le visage du soldat de la Wehrmacht. Il grimaça un sourire cruel.

- Ne vous avisez plus de discuter mes ordres ! Embarquez-le ! hurla-t-il à des soldats figés par l'affrontement de leurs supérieurs.

L'officier quitta le sous-sol précipitamment.

Les derniers militaires sortirent de l'hôtel Pax portant la civière du pilote anglais martyrisé. Il fut jeté sans ménagement à l'arrière du camion, près d'un tas de chiffons sanguinolents qui avaient été l'uniforme qu'il portait avec tant de fierté.

La ridelle arrière claqua et le conducteur démarra.

Le convoi prit la direction d'Annecy ne laissant en arrière qu'un groupe de la Wehrmacht.

A peine les Allemands étaient-ils hors de vue, le Maire de la commune et quelques volontaires se précipitèrent dans les locaux afin de savoir s'ils

étaient piégés, porter secours et libérer les prisonniers.

Alors que le convoi franchissait le pont sur la rivière Arve, le dernier véhicule de Wehrmacht ralentit. Une forme claire, indéfinie, s'abîma dans une parabole avant de percuter l'eau.

John fut emporté par le courant.

Chapitre 27

1984

Le major faisait à nouveau le point avec le juge d'instruction. Le magistrat avait changé suite à une mutation. Le nouvel arrivant faisait totalement confiance aux enquêteurs sur ces faits anciens dont il avait pris connaissance, mais dans lesquels il devait être guidé.

Grand et sec, un visage anguleux chaussé de lunettes en fer blanc, il laissait dépasser son crâne de piles de procédures rangées sur son bureau. Cet amas chaotique donnait l'impression d'être une muraille dont les dossiers les plus importants, en étaient les tours et le juge qui occupait le centre, le donjon.

Rien de nouveau n'avait été découvert concernant John, S. Les Allemands ne l'avaient jamais enregistré comme prisonnier de guerre. Était-il seulement passé entre leurs mains ? Les nazis avaient pris la précaution d'amener leurs archives avec eux.

Il avait tout simplement disparu.

Quant à Businier, il s'était fait oublier.

En revanche, il y avait du nouveau concernant la famille du pilote anglais. La police britannique avait mis un peu de temps, mais le résultat de leurs investigations était enfin parvenu aux enquêteurs.

Son épouse était revenue vivre en France, son pays d'origine. Les autorités britanniques avaient perdu sa trace.

Le rapport précisait que son fils avait aujourd'hui 40 ans et bonne nouvelle, habitait également en France. Cela faciliterait les déplacements nécessaires et les actes d'enquête le concernant. Il s'était installé en Périgord où il vivait en famille.

Le major s'apprêta à synthétiser ses premières vérifications.

- Commençons par la mère ! demanda le magistrat.

- Ce sera rapide, nous n'avons rien trouvé pour l'instant. Elle est toujours vivante, son décès n'a pas été déclaré. Nous avons fait une demande à la Sécurité sociale pour obtenir une adresse. Pas de réponse pour l'instant.

- Relancez-les sans tarder ! Et le fils ?

- Peter, S est marié, il a deux enfants et exerce la profession d'agent immobilier dans le Périgord. Il travaille seul. Il vend principalement à ses compatriotes qui aiment cette région du Sud-Ouest.

Avant d'aller l'auditionner, j'ai fait procéder à une enquête par la brigade locale. Il en ressort qu'il effectue beaucoup de déplacements pour son emploi, mais n'a jamais fait parler de lui. Il semble bien intégré à la vie locale.

J'ai également voulu faire des vérifications concernant ses numéros de téléphone. Il en possède deux, l'un à son bureau et l'autre à son domicile.

J'ai demandé la liste des appels de ces postes. Cela a représenté beaucoup de données. La famille téléphone énormément et reçoit beaucoup d'appels d'Angleterre. Il a de nombreux contacts sur sa ligne professionnelle, avec des clients du monde entier. L'identification de certains numéros est toujours en cours. Ce qui a attiré notre attention, c'est que nous avons trouvé en février de cette année, deux appels pour la Haute-Savoie. Quelques semaines avant le meurtre, il a contacté un hôtel sur Annecy.

- Peut-être est-il venu faire du ski tout simplement, c'était la saison !

- Cela aurait pu effectivement. Nous sommes allés vérifier à l'hôtel. Il s'agit d'un petit établissement de famille. La personne à l'accueil se rappelle très bien de lui. Il est venu seul, pour une durée de trois jours. Le personnel est formel, il n'est pas allé skier.

- Probablement est-il venu sur les lieux de disparition de son père ?

- Cela est plausible. Cela fait 40 ans cette année que l'accident a eu lieu. C'est la meilleure hypothèse, vu que l'on ne sait pas où son père est décédé, et encore moins où est le corps. Il a pu venir se recueillir sur le seul lieu connu, le lieu du crash.

- Bien ! Plutôt que nous perdre en conjectures, vous allez vous rendre en Dordogne et auditionner l'intéressé en qualité de témoin. Tout cela mérite d'être éclairci. Nous verrons bien qu'elles seront ses explications.

- M. le juge, pourrions-nous le mettre sur écoute téléphonique avant d'y aller et ainsi enregistrer ses réactions après notre passage. Cela nous demandera pas mal de travail, vu le nombre de télécommunications, nous aurons certainement beaucoup de cassettes à écouter, mais je pense que cela vaut la peine d'être essayé.

- Nous n'en sommes pas là, major. Businier était seulement en possession de l'arme de John, S. Certes son fils est venu en Haute-Savoie, mais rien de tout cela ne justifie, pour l'instant, de le considérer comme suspect. Nous aviserons suivant le résultat de vos investigations.

Les enquêteurs roulaient depuis quelques heures en se relayant. La route était longue, mais le temps était agréable.

Après les tumultes de la vie londonienne, le major retrouvait la France profonde. La France de terroir ! Celle qu'il aimait.

Ces contrées vivaient leur évolution paisiblement, à l'image des paysans qui avaient retourné ces terres durant des générations, nourrissant le peuple et enrichissant le pays. Un pays d'hommes de bon sens, fiers de leurs mains calleuses et de la besogne accomplie. Ils étaient les fondations de ce pays pensa le major, si loin de l'agitation citadine.

La circulation sur la RN 20 était dense. Brive la gaillarde était dépassée depuis des kilomètres. Les panneaux de ciment annonçaient Souillac.

Depuis quelques instants maintenant, la voiture sillonnait les routes du Périgord noir suivant la Dordogne qui laissait filer ses eaux calmes vers l'océan.

Lalinde, la destination approchait.

Le major admira La Roque Gageac, village fluvial aux maisons de pierre blonde et aux toits de lauzes. Il se reflétait dans l'onde au sud et l'autre façade semblait assiéger la falaise de calcaire.

Sur la crête, surplombant le village, le château de Beynac paraissait bomber le torse, ajoutant à l'aspect guerrier de sa silhouette.

Le major se tourna pour chercher du regard, de l'autre côté de la rivière, les toits du château de Castelnaud.

Passionné d'histoire, il savait que la frontière avec les possessions anglaises, passait en ce lieu, alors que la guerre de cent ans déversait ses lots de malheurs.

On s'observait, on s'entretenait entre Français et Anglais. Aujourd'hui les sujets de Sa Majesté, empreints de nostalgie, venaient pacifiquement acheter des maisons et lui collaborait avec l'armée anglaise.

Le major était émerveillé par cette région qu'il ne connaissait pas. Les villages typiques, aux maisons anciennes, aux façades de pierres et aux toits pentus, se succédaient. Les sites touristiques échelonnaient les routes départementales. La nature était simple et accueillante. Tout cela incitait à découvrir un pays aux parfums de terroir, pétri de traditions et d'une réputation gastronomique qui n'était plus à faire.

Il songea qu'il pourrait y venir avec son épouse. Après Londres, le calme de la campagne leur irait parfaitement.

Il en était là de ses pensées, quand la flèche de l'église de Lalinde et le pont se découvrirent enfin.

Après une bonne nuit au calme, le major patientait en s'entretenant avec le commandant de la brigade locale. Peter, S avait été convoqué sous prétexte de contrôler sa carte professionnelle d'agent immobilier. Il aurait été dommage de faire toute cette route et de ne pas trouver la personne à auditionner.

Certes, la méthode ne brillait pas par sa franchise, mais le major voulait observer la réaction de Peter.

Peter fut scrupuleusement à l'heure. C'était un homme d'allure sportive, mêlant l'élégance britannique à la décontraction du sud-ouest. De taille moyenne, il possédait un regard bleu et franc sous une mèche blonde. Il parlait un français parfait avec juste une pointe d'accent qui devait rassurer ses clients.

Le major attaqua directement :

-Nous sommes des enquêteurs de Haute-Savoie. Connaissez-vous notre région, monsieur ?

- Je connais un peu votre département. Il est lié à l'histoire de ma famille. Mon père y est vraisemblablement décédé durant la Seconde Guerre

mondiale. Il était pilote et son avion s'y est écrasé. Je venais de naître.....

- Cela ne m'indique pas quels lieux vous connaissez ?

- Ma mère a très mal vécu ce décès et n'a jamais voulu s'y rendre. Je ne connais pas beaucoup cette région.

- Depuis que vous êtes adulte, y êtes-vous allé ? ?

- Pourquoi me poser des questions sur la Haute-Savoie ? Tout cela m'intrigue !

- Nous allons y venir, répondez à mes questions si vous le voulez bien !

- Il m'a fallu beaucoup de temps pour aller dans votre région, mais j'ai pu m'y rendre en février dernier. J'avais consulté les archives de la RAF au sujet de l'accident de mon père. Un rapport de la gendarmerie signalait le lieu. Je suis donc allé sur le sommet des Voirons me recueillir.

L'émotion emplissait la voix de Peter. Il respira à plusieurs reprises et reprit :

- Ce n'est pas simple de grandir sans père. De plus il m'a toujours été décrit comme un héros et cela a pesé sur mes épaules. Je me sentais dans l'obligation de faire aussi bien que lui. Je crois que plus jeune, je lui en ai même un peu voulu. C'était stupide.

- Je peux comprendre. Nous sommes tous marqués par notre enfance. Et votre mère !

- Elle ne s'en est jamais vraiment remise. Elle a gardé une haine farouche pour la guerre et les Allemands. Elle a vécu des moments terribles.

- Je le crois effectivement. Où habite-t-elle ?

- A Lyon ! Mais revenons à ce qui vous amène, je suppose que vous n'êtes pas venu de si loin, pour uniquement savoir si je suis allé en Haute-Savoie ou me faire parler de ma mère ?

- Nous voulions vous auditionner, car nous avons découvert l'arme qui appartenait à votre père durant la Seconde Guerre mondiale.

Peter se redressa brusquement.

- Quelle surprise ! Après tant d'années, comment est-ce possible ?

- Nous dirons, un concours de circonstances.

-Je voudrais les connaître. Je m'interroge tout particulièrement sur le fait que ce soit des gendarmes qui viennent m'annoncer cela.

- Nous l'avons découverte durant l'une de nos enquêtes !

- Ah, je comprends ! Une enquête sur quoi, si je peux me permettre ? Etes-vous certain qu'il s'agit de celle de mon père ? s'enquit Peter.

- Quasiment certain oui, un faisceau de liens la relie à votre père !

- Avez-vous appris quelque chose sur la disparition de mon père ?

- Non, rien de nouveau ! De votre côté, avez-vous effectué d'autres recherches sur la mort de votre père ?

Peter hésita un quart de seconde, mettant le major en alerte

- Uniquement auprès de la RAF. Ma mère m'en a toujours empêché. Je suis longtemps resté fidèle à sa volonté et puis j'ai décidé qu'il était temps de m'émanciper. Ma mère ressassait ses souvenirs et sa haine. Elle aurait voulu que j'adopte la même attitude. Je n'ai pas voulu sans savoir. Haïr pourquoi pas, mais qui ? Je ne pouvais détester tout un pays, la guerre broie les hommes et les change. Vous avez pu le constater également en France. Ce changement en moi a perturbé notre relation. Nous nous voyons peu depuis. J'ai bien peur de n'avoir que rajouté à son malheur. Je ne sais rien de plus. Je ne sais toujours pas ce qu'est devenu mon père. Je le répète, ce n'est pas facile à vivre, vous savez !

Peter marqua un temps d'arrêt, comme s'il reprenait son souffle.

- Alors qu'ai-je à voir avec cette arme ? Puis-je la voir ! L'avez-vous rendue à l'armée anglaise.

- Nous ne l'avons pas amenée avec nous, mais il sera possible de vous la montrer. Si vous le désirez ! Qu'avez-vous fait durant votre séjour en Haute-Savoie ?

Peter frotta ses mains l'une contre l'autre.

- Rien de particulier, j'ai loué une chambre à Annecy. J'ai longtemps hésité à me rendre sur le lieu du drame et puis je me suis décidé. J'ai marché sur toute la crête des Voirons. Il m'a fallu monter en raquettes, il y avait de la neige. Comme vous pouvez vous en douter, ce fut un moment empli d'émotion.

Depuis quelques instants, le major avait senti un certain changement chez Peter. Un petit rien qui fait que le doute s'installe et que l'on comprend que son interlocuteur ment ou cache quelque chose. Il ne fallait pas lâcher. Peter semblait plus concentré sur ses réponses. Il répondait moins spontanément. Il pesait chaque mot qu'il disait.

- Etes vous satisfait de cette visite ?

- Oui, je crois que je devais cela à mon père....et que ma mère ne m'en voudra pas ! Elle finira par comprendre. Elle désirait nous protéger. Elle espérait à la fois savoir et redoutait d'apprendre les détails de sa mort. Peut-on oublier ce genre de drame ? Il a conditionné toutes nos vies.

- Avez-vous trouvé une certain apaisement?

- Je ne sais si je connaîtrai l'apaisement un jour ? Je croyais que je ressentirai un peu de l'esprit de mon Papa sur cette crête. Ce fut un échec. Rien là-haut ne

m'a rattaché à lui...mais j'avais besoin de le faire, comme s'il m'appelait !

- Croyez vous qu'il soit mort là-haut ?

- Où voulez-vous qu'il soit mort ? Certes on n'a pas retrouvé son corps, mais on ne survit pas à un tel crash.

- Je ne sais pas ! Que pensez-vous de la disparition de son corps ?

- Je vous le répète, je ne sais rien de plus.

- Connaissez-vous du monde en Haute-Savoie ? Avez-vous rencontré une connaissance durant votre séjour ?

Peter se racla la gorge.

- Pas du tout, ce fut un voyage de souvenir et de recueillement. J'y suis allé seul. Je n'avais pas amené ma famille. C'est mon histoire, je ne veux pas les ennuyer avec tous ces souvenirs. Je n'ai même pas prévenu ma mère à ce jour. Pourquoi cette question ? Venez-en aux faits !

- Connaissez-vous la commune de Marcellaz, qui n'est pas très éloignée des Voirons ?

Le major perçut un voile d'inquiétude dans les yeux de Peter, S.

- Pas du tout, je n'en ai jamais entendu parler ! Pourquoi ?

- Connaissez-vous un certain Businier, Marcel ?

Peter, S se dandina sur son siège. Il parvint à bredouiller une réponse. Il répéta :

- Pas du tout ! Je n'ai jamais entendu ce nom. Pourquoi toutes ces questions ? Quel rapport y a-t-il avec ce monsieur ? Avec mon Père ?

- Nous avons découvert l'arme chez lui.

- Ah !

- Vous ne le connaissez donc pas ?

- Je vous ai dit que non. Pensez-vous qu'il ait un rapport avec la mort de mon père ?

- Pas pour l'instant. Nous avons énormément de choses à éclaircir !

- Qu'elles ont été ses explications ?

- Aucune !

- C'est bien étrange !

- Pas vraiment,... il est mort.

- Il est mort ?.... Je comprends mieux.

- Il a été assassiné !

- ...

Peter ne put s'empêcher de pâlir et se tassa sur sa chaise. Un profond malaise s'installa. Le major poussa le léger avantage qu'il ressentait.

-Vous avez servi dans l'armée britannique ? interrogea le major.

Peter sursauta.

- Oui, en effet ! Comment savez-vous cela ?
- Nous avons une excellente collaboration avec la Justice et l'Armée de Sa Majesté !
- J'y ai servi pendant six ans.
- Rappelez-moi, dans quelle arme vous serviez ?
- Peter s'agita sur son siège.
- Pourquoi ? Est-ce avec le pistolet de mon Père que cet homme a été abattu ?
- Répondez à mes questions ! s'emporta le major.
- Dans les SAS !
- Autrement dit les Forces spéciales !
- Exact ! J'y suis entré en mémoire de mon père, j'ai été tellement conditionné par ma mère. Elle n'a pas voulu que je prenne la nationalité française pour ne pas « abandonner » mon père. Elle aurait voulu que je sois pilote comme lui, mais mes yeux m'ont trahi. De toute façon, je ne crois pas que j'étais fait pour ce métier. Je n'y ai pas fait une carrière longue et je suis revenu en France. Je ne peux pas vivre le destin de mon père. J'ai une femme et des enfants, c'est mon destin que je dois suivre !
- C'est exact, mais vos états d'âme m'importent peu !
- Je vous explique pourquoi j'ai servi mon pays. Je pensais le devoir à ma mère. Vous pensez que j'ai tué cet homme ? Vous vous trompez ! Je ne pourrai jamais tuer quelqu'un !

- Nous sommes là pour le vérifier. Vous prétendez ne pas pouvoir tuer, mais vous aviez choisi d'être militaire ? Et de plus avec une formation de commando !

- Je n'ai pas tué cette personne, je vous le répète.

- Répondez à ma question !

- Oui, j'étais commando ! Je veux voir un avocat.

- En France, vous n'avez pas le droit à un avocat pendant une audition. Quelle était votre spécialité ? Peter transpirait.

- J'étais instructeur combat rapproché !

- Vous aviez appris, puis vous appreniez donc aux militaires à tuer à mains nues !

-Oui !

- ...ou avec un lacet ?

Peter baissa la tête.

Chapitre 28

Août 1944

Les deux chasseurs progressaient l'arme à l'épaule. Ils avaient gravi la pente depuis le col de Saxel. Une sacrée montée au cours de laquelle ils n'avaient croisé aucun gibier. Il firent une pause près du monastère. Un silence presque religieux les enveloppait pendant qu'ils se désaltéraient. Le plus âgé jeta son mégot, cracha un jet coloré et sans dire un mot, ils se remirent en marche.

Après la libération deux jours auparavant, la sensation de parcourir la nature était différente. Aujourd'hui, même l'air n'avait pas la même odeur. Un parfum de liberté flottait par monts et vallons libérés. L'espace s'était comme ouvert. Le message avait été emporté, colporté, fêté : le département n'était plus occupé. Des grandes Jorasses, au lac d'Annecy, des Bauges à Thonon les bains, il emplissait les cœurs. La France entière serait bientôt libérée, c'était maintenant certain. Le Mal serait vaincu.

Cependant, une fois les réjouissances retombées, la réalité quotidienne était toujours là. Si les têtes étaient emplies de rêves, de projets, il fallait aussi penser aux estomacs. La nature allait y subvenir.

Les deux hommes jaillirent sur le signal des Voirons, le point culminant du massif. Ils admirèrent le paysage grandiose : d'un côté le Mont-Blanc de l'autre le lac Léman, en fond les sommets des Alpes et du Jura. Ils connaissaient parfaitement les lieux, mais ne manquaient jamais une occasion de profiter de ce sublime tableau qu'offrait la nature. Le regard, les pensées pouvaient à nouveau se projeter au loin.

Ils reprirent leur marche vers le sud. A présent, ils tenaient leur arme en main et progressaient en silence. Ils en avaient tenu des armes durant leur passage dans la Résistance.

Ils se dirigeaient vers la falaise du saut de la pucelle. Une troupe de chamois vivait dans ces parois rocheuses escarpées.

S'ils ne tuaient rien d'ici là, au sommet, ils se mettraient en observation et quand un jeune mâle montrerait ses cornes, il ferait une bonne prise. Avec la guerre, la population d'animaux avait certainement augmenté, bien que les braconniers n'aient pas manqué.

Quand ils arrivèrent au bord de la falaise, ils se penchèrent sans bruit afin de tenter de localiser le but de leur venue.

Rien ne bougeait parmi les rochers. Les deux hommes insistèrent, ils devaient être là. Le plus âgé sortit des jumelles. Le chamois est un gibier farouche et difficile à approcher. Ils avaient pu être éventés.

Il observa de haut en bas et après quelques passages, laissa échapper un juron. Son collègue le regarda avec surprise. Qu'est-ce qui lui avait fait transgresser la règle du silence lors d'une approche ? L'homme resta muet, garda les jumelles fixement rivées sur ses yeux quelques instants encore. Il se tourna vers son ami, lui désigna avec le bras une direction et dit seulement :

- Près du rocher rond à gauche !

L'autre chasseur prit les jumelles. Il ne trouva pas immédiatement, puis remarqua un objet clair. Il régla la netteté pour avoir une vision parfaite.

Enfin, il reconnut le corps d'une jeune fille.

Ils entamèrent aussitôt la périlleuse descente.

Chapitre 29

1984

Durant le voyage de retour le major n'avait cessé de ruminer.

Peter, S lui avait visiblement menti, mais il n'en avait pas démordu et avait maintenu sa première version. Son passé militaire ne permettrait pas de convaincre le juge de le mettre sous écoute téléphonique. Il était malin et avait reconnu avoir fait une sorte de pèlerinage sur les lieux de l'accident de son père.

Malheureusement, il n'avait aucun élément pour forcer l'homme à se livrer. L'audition s'était poursuivie un bon moment et puis il avait bien fallu se rendre à l'évidence. En l'état actuel de l'enquête, il n'était pas possible de savoir ce que cachait le personnage.

Ce qui ajoutait au trouble de l'enquêteur, c'est que Peter, S lui avait fait une bonne impression. Il paraissait être un homme calme, honnête bien qu'encore bouleversé par ce qu'avait entraîné la mort de son père. Que cachait-il ? Que savait-il ?

Le major aurait mis sa main au feu qu'il avait entendu parler ou rencontré Businier. Apprendre sa mort l'avait déstabilisé.

Perdu dans ses pensées, le major n'avait pas vu la route défilier et avait laissé son collègue conduire. Quand il descendit de voiture dans la cour de sa brigade, il marqua un temps d'arrêt. Il se tourna vers le chauffeur :

- Mais suis-je stupide ? Je sais ce qu'il nous faut faire ! Où nous trouverons éventuellement des informations !

Le regard curieux et surpris de son gendarme l'interrogeait.

- Nous allons effectuer des recherches dans les archives... de l'armée allemande. Peter a déclaré qu'il avait consulté celles de la RAF. Il n'y a rien, je confirme, je les ai moi-même parcourues. Pourquoi ne pas vérifier celles de la Wehrmacht et de la SS. Il y a peut-être quelque chose à apprendre et Peter l'a trouvé. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Nous avons bien consulté celle de la résistance.

Businier a probablement découvert le pilote et l'a dénoncé ou même livré aux Allemands. Cela ferait un excellent mobile.

Avant de rentrer chez lui, il passa remettre le relevé d'empreintes digitales de Peter, S au technicien pour comparaison.

Le major sentait que l'enquête progressait, pouvait s'accélérer à tout moment. Ce moment était exaltant après les doutes des premiers jours.

Il se présenta à l'entrée du fort de Vincennes où la France conservait les archives de la Seconde Guerre mondiale, avec deux autres enquêteurs de son équipe. Il avait prévu du renfort, il y aurait certainement beaucoup à consulter.

L'ensemble des bâtiments constituait une escadre de béton protégée de murs, de clôtures et de barbelés. Un écran d'arbres masquait cette austérité à la vie civile qui l'entourait.

Après les formalités administratives, le responsable donna des explications.

- Vous nous avez demandé les archives des sections SS et Wehrmacht ayant exercé à Annemasse, Haute-Savoie en 1944. Nous n'avons rien sur l'armée allemande. Nous n'avons qu'une base de documents de la SS. Ces archives ont été reçues plus tard que ce que j'appellerai le flot normal. A la fin de la guerre,

elles n'ont pas directement rejoint le dépôt allemand. Elles ont été égarées, oubliées un temps. Après leur découverte, les autorités allemandes nous les ont remises. C'est pour cela que leur consultation a été tardive.

- Pourquoi les Allemands ne les ont pas gardées ? interrogea un gendarme.

- A la fin de la guerre, les archives ont été récupérées par les alliés. Il s'agissait d'une clause imposée au vaincu. Il était nécessaire de connaître le détail de l'histoire côté ennemi. Chaque pays a ainsi pu prendre à sa charge, les documents qui le concernaient. La justice cherchait à identifier les traîtres qui avaient collaboré avec l'ennemi. Ces documents ont, par la suite, été classifiés afin d'éviter des représailles incontrôlées. Les autorités voulaient que les relations s'apaisent avec l'Allemagne. Un jour peut-être seront elles totalement libre d'accès.

Le major parut inquiet.

- Ce qui veut dire qu'un particulier ne peut consulter les archives ?

- Il ne peut pas en effet. Cependant, dans le but d'aider les familles, nous pouvons les renseigner sur la recherche d'une personne. Ils doivent se présenter ici et déposer une demande. Nous leur précisons, si nos recherches ont été positives. Dans ce cas, nous

les informons si la personne disparue est décédée et où se trouve son corps. Pour être précis, nous ne dévoilons jamais quelle unité ou quelles personnes sont impliquées dans la mort ou l'arrestation d'une victime.

Les demandes étaient nombreuses après la guerre. Maintenant, elles sont beaucoup plus rares. Ce qui est surprenant, c'est que les archives que vous désirez consulter ont fait l'objet de demandes récentes.

- Pouvez-vous nous dire de qui il s'agit ?

- A vous, bien sûr ! Dans le cadre de votre commission rogatoire, vous avez accès à tout, excepté ce qui est classé Secret Défense ! Vous devrez déposer une demande spéciale. Je recherche un instant.

Le major regarda ses hommes, le moment était crucial.

- Nous avons eu en avril 1983, Peter, S, citoyen anglais vivant en France qui recherchait son père.

Le major sourit. Voilà un oubli de Peter, S bien intrigant. Pourquoi n'avait-il pas mentionné ce passage à Vincennes ?

- Cette personne nous intéresse. Que lui avez-vous communiqué comme renseignements ? s'impatienta le major.

- Je me le rappelle très bien, c'est moi qui l'ai reçu. Son père a été amené à la kommandantur d'Annemasse et interrogé. Je lui ai précisé que nous n'avions aucune suite à cette arrestation et qu'il avait disparu.

- Comment cela ?

- Nous avons en notre possession, un exemplaire de son interrogatoire, mais cela ne nous dit pas ce qu'il est devenu, juste qu'il a été interrogé par la Gestapo.

- Vous ne lui avez rien dit de plus ?

- Affirmatif, uniquement ce que le règlement nous autorise. Je n'ai communiqué aucun nom.

- Il y a des noms ?

- Je vous amène prendre connaissance des documents, vous comprendrez par vous-même. Il s'agit d'un des nombreux cas que je qualifierai de « particulier » qui a eu lieu durant ce conflit. Les feuillets, qui vous intéressent, sont aisés à trouver, ils étaient les derniers établis par les SS à Annemasse. Vous verrez que l'administration SS était aussi rigoureuse qu'on l'imagine. Tout est consigné.

- Je ne lis pas l'allemand !

- N'ayez crainte, nous avons des copies traduites en français.

Le major bouillait d'impatience, mais il s'appliqua à suivre calmement leur guide dans le labyrinthe de

bâtiments où était stockée une partie de l'histoire du pays.

Le major releva la tête. Il avait mis du temps à lire les différents feuillets, les donnant par la suite à ses collègues.

Il s'appuya au dossier du fauteuil et souffla. Ce qu'il venait de lire dépassait tout ce qu'il aurait pu imaginer. Il se frotta les yeux. Il ne laissa pas ses camarades terminer leur lecture.

- Voilà notre lien entre Businier et le pilote John, S. C'est Businier qui l'a trouvé et qui l'a livré aux SS. Quel salaud ! Le dossier de John, S n'est pas complet, il n'y a plus rien après son interrogatoire. Quand on compare les dates, les Allemands ont quitté la ville, ce jour-là. Ils ont manqué de temps. Il devait y avoir urgence.

Les autres enquêteurs venaient de finir leur lecture. Leur visage était pâle, l'un fit remarquer.

- On ne sait pas ce qu'il est devenu, mais bon, nous relierons Businier et John, S. C'est déjà beaucoup !

- Nous pouvons malheureusement facilement imaginer ce qu'il est advenu de John. Il n'y a guère de scénarios possibles. Ils ont dû l'abattre pour ne pas s'encombrer d'un blessé. Il avait la jambe cassée

et l'interrogatoire n'avait pas dû bien se passer. Ils l'ont vraisemblablement torturé. Les Allemands étaient particulièrement à cran. Un nouveau front était ouvert tout près. La peur avait changé de camp. Ils ont quitté les lieux précipitamment. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'ont-ils fait de son corps ? S'ils l'avaient amené comme prisonnier, on aurait une trace. Il n'a pas été retrouvé dans les cellules de l'hôtel Pax ? J'ai lu le rapport des Résistants quand ils ont repris possession des lieux.

- Major, la seule chose qu'il répétait, c'était que Businier avait détenu une jeune juive prénommée Sarah et qu'il l'aurait violée et tuée !

- Exact, c'est ce qui est mentionné. Il parle de viols répétés et Businier l'aurait assassinée quand elle s'est rebellée. Notre victime nous paraît moins sympathique tout à coup !

- Croyez vous Major que cela se soit réellement passé ainsi ?

- Oui, je le crois ! Pourquoi John aurait-il menti ? Quel salaud ce Businier !

- Oh oui ! Qui sait comment cette Sarah a fini entre ses griffes ? Voilà de nouvelles questions.

- Tout a un lien ! Cependant, il convient de nous recentrer sur notre enquête. John, S était un héros, Sarah une victime, mais c'est sur l'assassinat de son délateur que nous enquêtons. Ne nous laissons pas distraire même si toutes ces découvertes sont très

émouvantes. C'est son meurtrier que nous cherchons. En premier lieu, je crois que Peter, S, nous doit quelques explications.

Alors qu'il allait quitter les lieux, le major se retourna pour une dernière question.

- Quand vous nous avez parlé de démarches, de consultations de ce dossier, il m'a semblé que vous avez employé le pluriel. Y a-t-il eu une autre demande ?

- Oui, j'allais oublier. C'est un cas un peu particulier. Le gouvernement israélien a obtenu des alliés, qu'ils puissent effectuer des recherches pour découvrir tous les faits relatifs aux juifs arrêtés par la SS durant la Shoah. Une association qui se nomme *Broadsword*, le Glaive en français a envoyé des membres durant des jours et des jours. Ils avaient des passeports libanais. Ils ont pris connaissance de l'ensemble des archives de la SS d'Annemasse et de Haute-Savoie.

- Une association ! s'étonna le major ?

- Oui, le gouvernement de Tel-Aviv n'envoie pas de fonctionnaires. Il accrédite des associations mémorielles et leur confie cette tâche, car le travail est gigantesque. Nos services en savent quelque chose quand nous en avons pris connaissance. La quantité à lire et à traduire est colossale. D'ailleurs,

je me souviens que Peter, S est venu alors qu'ils étaient là.

- Avez-vous noté leur identité ?

- Bien sûr ! Ils étaient deux, un homme et une femme, visiblement de confession juive...

- Puis-je avoir une copie de tout ce que vous avez sur eux. Cela m'évitera éventuellement de revenir.

Chapitre 30

1984

La sonnette retentit dans la maison périgourdine. L'épouse de Peter, S se présenta dans une tenue laissant penser qu'elle cuisinait. Elle arborait un tablier vantant la gastronomie, les spécialités et les oies de Dordogne. Une odeur d'oignons frits et de cèpes confirmait l'hypothèse et parfumait la maison jusqu'à l'entrée.

Elle ne cacha pas sa surprise, mais invita tout de même les enquêteurs à entrer. Elle avait cette pudeur qui fait que l'on ne veut pas laisser des gendarmes en uniforme dehors à la vue de tous mais aussi ce regard candide des personnes qui n'ont rien à se reprocher.

Le major lui expliqua qu'il était à la recherche de son mari. Il lui précisa qu'il n'était pas à son bureau, où ils étaient passés et avaient laissé un binôme de la brigade locale.

Elle ne sut que répondre. Il devait se trouver certainement en visite dans une des nombreuses demeures bourgeoises qu'il gérait sur les coteaux.

Elle fut sidérée d'apprendre qu'en attendant de le découvrir, les enquêteurs allaient procéder à une perquisition de leur domicile. Quand Peter, S serait avec eux, ils procèderaient à des recherches identiques à son bureau.

La maîtresse de maison s'offusqua de cette démarche et tenta d'interroger les enquêteurs. Une ombre passa sur son regard. Elle arborait les yeux tristes d'une épouse à qui son mari n'a pas tout dit, mais se ressaisit très vite.

Dans un vieux réflexe anglo-saxon, elle réclama à voir le mandat de perquisition. Elle ne parvenait pas à croire que ce document n'existait pas en droit français. Afin de ne pas compliquer la situation, il lui fut présenté le supplétif à la commission rogatoire qui enjoignait ces actes. Le travail de recherche put débuter, les gendarmes se mirent au travail.

Le major avait bien spécifié à ses adjoints de procéder avec mesure et méticulosité. Encore une fois, les enquêteurs ne savaient que chercher si ce n'est tout ce qui pouvait relier Peter, S et Businier.

Le major précisa à la propriétaire des lieux qu'il prenait les devants, car les enfants étaient à l'école et qu'il était inutile d'en faire des spectateurs bouleversés.

Il avait toujours cette sensation que Peter, S était quelqu'un de bien. Que la vie n'avait pas été facile pour lui et qu'il était inutile d'en rajouter. Les faits qui les avaient ramenés en ce lieu étaient minces et ne seraient peut-être pas confirmés. Il ne fallait pas s'engouffrer tête baissée dans la moindre piste, mais poursuivre sa réflexion avec minutie.

Il se concentra sur sa tâche. Il nota que faire une perquisition dans une maison aussi bien tenue était rare. Elle imposait le respect.

Alors que les vérifications débutaient, une Mercedes 190 blanche attira l'attention de tous en tournant un peu trop vite sur le gravier.

Peter, S en sortit si précipitamment qu'il fit caler le moteur diesel. Il laissa la porte ouverte. On entendait *Sad Songs* d'Elton John à la radio.

Il trottina vers le pas de la porte à laquelle l'attendait le major. Il l'interpella :

- Je vous en prie, dites à vos hommes d'arrêter. Je voudrais vous parler. Je vais tout vous expliquer.

Le major donna l'ordre d'interrompre provisoirement la perquisition.

- Monsieur, vous me demandez de vous faire confiance alors que c'est votre ou vos mensonges qui nous ont ramenés chez vous !

- Je sais cela. Je m'attendais bien un peu à vous revoir, mais pas aussi rapidement. Venez dans le salon, je vais tout vous expliquer.

Le major refusa de s'asseoir, il voulait maintenir son interlocuteur sous pression. Peter était enfoncé dans le canapé.

- Je reconnais volontiers que je vous ai menti lors de notre première entrevue. J'en suis confus et cela m'a mis très mal à l'aise.

Il sourit.

- Je crois que mon père n'aurait pas apprécié. On m'a tellement vanté sa droiture.

- Vous pouvez être fier d'avoir un père tel que lui. Expliquez-moi tout depuis le début !

- Comme je vous l'ai dit, ma mère ne voulait pas que je fasse des recherches sur la mort de mon père. Elle pensait ainsi me protéger, mais avec l'âge, on se pose beaucoup de questions. Ses silences entretenaient plutôt le mystère. Je n'ai jamais eu de réponse à mes interrogations et pour cause, ma mère n'en savait pas beaucoup, juste ce que lui avait dit la RAF. Avec l'âge, ces questions sont revenues et j'ai donc décidé de voir si l'armée britannique

connaissait les circonstances exactes de sa mort et son lieu d'inhumation.

Le major écoutait avec attention.

- Je me suis rendu à Londres. Je n'y ai appris que le lieu de l'accident. La gendarmerie française n'avait pas découvert le corps de mon père. Pourtant, les cadavres des autres membres d'équipage et passagers avaient été retrouvés.

Non seulement tout cela n'avait pas répondu à mes attentes, mais de nouvelles questions me perturbaient. J'ai insisté auprès des services de la RAF qui m'ont dit que peut-être en France, les archives SS pourraient m'aider dans ma quête. Après quelques recherches, j'ai donc pris contact avec les services du Fort de Vincennes et je me suis rendu sur place.

- Je le sais, c'est ce qui m'a confirmé que vous nous mentiez !

- Au fort, un couple de Libanais s'intéressait également aux mêmes archives. Pour ma part, je n'y ai pas eu accès. Il m'a été dit que mon père n'était pas mort après le crash de son avion. Il avait été conduit à la kommandantur d'Annemasse où l'on perdait sa trace. Là encore, je me posais de plus en plus de questions.

Quand je suis sorti du fort de Vincennes, j'étais bouleversé. Je suis allé boire un verre afin de faire le

point dans le premier bar. Je désirais récupérer de mes émotions, avant de reprendre la route. Quelques instants plus tard, le couple libanais est entré et a occupé une table voisine. L'homme au moins était juif, il portait une kippa. Nous nous étions croisés au fort. Je les ai reconnus. Je leur ai raconté mon histoire, et je leur ai demandé s'ils avaient découvert des informations sur mon père, je savais qu'isl n'avaient pas le droit de m'en parler. Ils ont tout de même paru intéressés. Ils m'ont dit qu'à ce stade, ils n'avaient pas consulté les dates concernées, mais ils le feraient prochainement.

Je ne savais plus où m'adresser, où chercher, alors j'ai eu une idée. J'étais persuadé que l'on me cachait quelque chose pour me préserver. Qu'il y avait de nouveaux éléments dans les archives. Je devais les connaître à tout prix. Sans hésitation, je me suis lancé. Je leur ai demandé s'ils voulaient bien me communiquer tous les renseignements qu'ils découvrirait. Je n'avais aucun scrupule à contourner la loi, je l'avoue. Ils étaient mon ultime espoir ! J'étais même prêt à les payer.

Peter, S reprit son souffle.

- Et qu'ont-ils répondu ? demanda le major.

- Rien, mais j'avais perçu leur intérêt. J'ai laissé mon adresse sur leur table quand je suis parti, avec un espoir fou. Environ cinq semaines plus tard, j'ai

su que j'avais réussi. J'ai reçu une lettre dactylographiée totalement anonyme qui m'enjoignait de garder le silence sur son contenu. Elle m'apprenait qu'un homme avait secouru mon père dans l'avion et puis l'avait livré à la SS. La lettre mentionnait le nom et le prénom de ce lâche : Businier, Marcel. Plus rien ne figurait sur le destin de mon père. Le courrier se terminait en me conseillant de détruire le document.

- Vous l'avez fait ?

- ...

- L'avez-vous fait ? grogna le major.

- Non, je n'ai pas pu. Je l'ai conservé, il me rattache un peu à mon père. Cette lettre scelle la fin de mes investigations. Je vous la remettrai. Elle est à mon bureau.

- Pourquoi ne pas nous en avoir parlé, lors de notre première rencontre.

- Je ne pouvais pas le faire, obtenir ces informations était illégal. Quand en plus, vous, des gendarmes, m'avez parlé de tout cela, j'ai été surpris, paniqué. Par la suite, vous m'avez appris que Businier avait été assassiné, cela m'a totalement affolé, j'ai perdu pied. J'apprenais qui avait dénoncé mon père et il était tué quelque mois après. J'ai eu peur d'être accusé tout simplement. Pour vous j'avais de bonnes raisons de le faire, un mobile parfait.

- Où étiez-vous dans la nuit du 20 au 21 avril ?

- Je ne sais plus ! Ici certainement, avec ma famille.
- Leur témoignage ne peut être pris en compte.

Son épouse intervint :

- Permettez-moi de prendre la parole. Nous avons été reçus chez des amis britanniques le 20 au soir. Je me rappelle la date, c'est l'anniversaire de mon amie. Mon époux ne se le rappelle plus visiblement.
- Merci, Madame, veuillez communiquer leurs coordonnées à un de mes hommes, nous allons vérifier.

Il se retourna vers Peter :

- Puis-je vous faire confiance dorénavant !
- Vous pouvez ! Tout cela m'a profondément perturbé et c'est un soulagement de pouvoir enfin me confier.
- Avez-vous rencontré Businier ?
- J'en avais l'intention. Je suis allé à Marcellaz, il n'avait pas été difficile de le localiser. Je voulais voir cet homme et lui crier mon mépris. J'étais tellement ému que mes mains tremblaient. J'ai arrêté ma voiture et j'ai réfléchi, à quoi tout cela mènerait ? Finalement, j'ai renoncé. Je me suis trouvé lâche. Comme je vous l'ai dit, je suis allé sur les Voirons. Je voulais tourner définitivement cette page de ma vie. J'allais enfin pouvoir faire vraiment faire le deuil de mon Père.

Le major réfléchissait.

- A qui avez-vous parlé de cette lettre ?

- Que voulez-vous dire ?

- En avez-vous parlé à votre mère, ou l'avez-vous gardée pour vous ?

Peter garda le silence un instant.

- Je lui ai aussi envoyé la lettre de façon anonyme. J'ai toujours été loyal envers elle. Elle n'a pas eu la vie qu'elle méritait.

- Quand lui avez-vous envoyé la lettre ?

- A mon retour d'Annecy ! Je me suis décidé car, je pensais qu'elle voudrait peut-être voir cet homme. Ce que je n'avais pas été capable de faire.

- Vous allez donner son adresse à mon collègue !

- Elle ne peut pas avoir fait cela !

- ...

- Je vous en prie prenez soin d'elle ! Elle a déjà tellement souffert !

Peter semblait épuisé, vidé. Il s'affaissa un peu plus sur lui-même.

Un gendarme s'approcha du major.

- J'ai eu un invité du 20 avril au téléphone, il confirme que monsieur était bien ici.

- Bien ! reprit le major, nous allons à votre bureau pour récupérer cette lettre. Mes collègues feront une

enquête de voisinage afin de confirmer votre présence le 20 avril et nous allons confirmer votre alibi.. Désolé pour la mauvaise publicité !

Peter souleva les épaules.

Une odeur de brûlé venait de la cuisine.

Chapitre 31

1984

La Saône coulait paisiblement. Sur l'eau, de jeunes sportifs coordonnaient leurs efforts dans une circulation de bateaux de toutes tailles, qu'agrémentait le balai des avirons battant l'eau avec rythme et coordination.

Ce manège donnait un air paisible dans le tumulte de la périphérie de la ville et de ses grands axes.

Tout à coup, ce fut le noir complet, la voiture entraîna sous le tunnel de la Croix rousse. Le soleil surprit conducteur et passagers à la sortie. Le major se retourna pour parler à son collègue à l'arrière. Sur la colline, Caluire et Cuire ainsi que la Duchère étalaient leurs résidences.

La Peugeot 305 s'avança dans les petites rues du 4^o arrondissement. Le major ne quittait pas le plan des yeux posé sur ses genoux.

A la pause du midi au restaurant, il avait appelé la brigade. Son adjoint tenait parfaitement la gestion de la brigade en main et la période était assez calme. Il avait repoussé leur retour en Haute-Savoie pour

interroger la mère de Peter, S. Il aurait été dommage de ne pas profiter du passage à Lyon.

De gros nuages lourds assombrissaient le ciel derrière notre Dame de Fourvière qu'ils apercevaient par intermittence quand les immeubles le permettaient. Cependant, les petites rues du quartier de la Croix rousse accaparaient toute leur attention. Le passage au Commissariat n'avait pas éveillé un intérêt particulier chez leurs collègues policiers. Madame S n'était pas connue de leur fichier. Il avait été convenu de revenir l'auditionner dans les locaux de la Police, si elle se trouvait chez elle. Quant à trouver son adresse dans le dédale des ruelles, les explications étaient inutiles, seul le plan de la ville que l'on leur avait remis leur serait utile.

Quand ils arrivèrent au pied d'immeubles anciens, il ne fut pas aisé de garer la voiture. Il fallait poursuivre à pied entre les bâtiments aux soubassements parsemés de graffitis. De nouvelles habitudes que certains nommé « art » mais qui déroutait le major.

Ils s'enfoncèrent dans une ruelle désuète qui sentait l'urine de chats et parvinrent enfin devant un petit immeuble modeste de quatre étages. Ils étaient arrivés.

Le nom de madame S ne figurait nulle part.

Avant qu'un enquêteur ne frappe la porte la plus proche, un vieux monsieur sortit, devancé par un chien d'un âge tout aussi avancé.

- Vous venez pour les dégradations ? Enfin !

interpella-t-il les forces de l'ordre.

- Non désolé monsieur, c'est la Gendarmerie ! Nous ne sommes pas de la Police de Lyon. Nous cherchons madame S.

- Rien de grave, j'espère !

- Non ! Mais c'est personnel !

- Ah bon ! Deuxième gauche et c'est bien sa boîte aux lettres que vous observez. Vous ne risquez pas de la trouver, cela fait plusieurs semaines qu'elle est partie précipitamment.

Le major envoya ses deux collègues frapper à la porte. Aucun son ne venait de l'appartement qui devait être de petite taille.

Les deux gendarmes redescendirent rejoindre le major resté avec le voisin.

- Vous la connaissez bien ?

- Nous sommes un petit immeuble, je la croise souvent et nous échangeons quelques mots. J'habite au rez-de-chaussée. Je connais tout le monde ici, cela fait quarante ans que j'y habite.

- Vous ne savez pas à quelle date elle est partie ?

- Oh, je ne me rappelle plus, mais cela fait des semaines déjà. C'était assez précipité. Cela m'a

étonné. Elle était bouleversée et m'a juste demandé de relever son courrier. Je ne sais pas quand elle reviendra, elle ne m'a rien dit à ce sujet, sinon qu'un ami venait la chercher.

- Savez-vous, où elle est partie ou chez qui ?

- Pas du tout, cela ne me regarde pas !

- Pouvons-nous voir le courrier pour nous faire une idée de la date de son départ ? Ne vous inquiétez pas, on n'ouvrira rien.

- Bien sûr, je vous montre ça !

Le major nota les renseignements.

- Pourriez-vous nous appeler quand elle revient.

Nous avons une information de la plus haute importance à lui communiquer. Si vous pouviez rester discret jusqu'à notre venue.

- Comptez sur moi, messieurs !

Chapitre 32

1984

Le major sortit la liasse de papier de la vieille machine à écrire Olympia. Il était satisfait, tout était en ordre. Il s'étira sur son fauteuil, sa nuque était raide et ses épaules engourdis. Il rangea les feuilles et le papier carbone. L'enquête avait bien progressé. Il refit mentalement un dernier point. N'avait-il rien oublié ?

Peter, S était définitivement hors de cause. Ses empreintes ne correspondaient pas à celle du seau et son alibi était confirmé. Cette évidence n'était pas pour lui déplaire, il l'avait apprécié dès leur première rencontre. John avait tenté de faire arrêter Businier par les Allemands, son fils allait peut-être faire éclater la vérité. Il n'est jamais trop tard.

Les recherches concernant la mère de Peter avaient échoué. Le courrier relevé par le voisin, laissait penser qu'elle était partie fin février. Le major avait relevé le nom de sa banque, dont le sigle figurait sur les lettres et l'interrogerait sur les mouvements. Il pourrait tenter de localiser madame S par le biais des derniers paiements.

Les investigations n'étaient toutefois pas dans une impasse. Une association qui traquait les Allemands auteurs de crimes contre les juifs, découvrant le meurtre d'une jeune fille de cette confession, avait toutes les raisons d'en vouloir à Businier. D'après les archives allemandes, il était nommément désigné comme l'assassin par John. Ni John, ni les Allemands n'avaient de raison de mentir.

Pour l'instant il laissa tout cela de côté, il était attendu. Il s'avança vers la salle de réunion d'où montait du brouhaha. Un anniversaire à fêter était toujours un agréable moment de partage et soudait l'équipe. Il aimait ces instants.

Allons fêter cet événement ! pensa-t-il en éteignant la lumière.

Le policier descendit du RER. Il prit une longue inspiration. Les transports en commun étaient bondés à cette heure. Pourtant, son trajet ne durait que quelques minutes entre Garches et St-Cloud. Il avait maintenant un trajet à faire à pied. Il se mit en route courageusement, affrontant la grisaille de l'hiver et de la région parisienne. Il avait toujours pris ce moment de marche positivement, comme l'exercice quotidien qui éveillait son corps. Il aimait

aussi regarder la vie matinale de la rue et ses habitudes. C'était comme s'il saluait la ville et ne faisaient plus qu'un pour le reste de la journée. Il était fier de travailler au service de la population qu'il croisait.

Il observa par habitude le vieux monsieur dans son kiosque à journaux, la concierge d'un immeuble bourgeois, les balayeurs déjà au travail qui rythmaient son trajet. Il était déjà arrivé.

Il entra dans l'immeuble. Il salua le planton et pénétra dans le bâtiment. Depuis qu'il était affecté à Interpol, sa vie avait changé. Fini les heures impossibles, désormais c'étaient des horaires de bureau mis à part quelques « extras » comme il disait, qui n'étaient que des permanences.

Il rangea son blouson et s'approcha de son bureau. Il avait toujours aimé le sigle de son service qui tournait en fond d'écran de son ordinateur. Interpol était bien équipée en informatique, Police et Gendarmerie n'en étaient pas encore dotées. Il aimait ce service dans lequel il pouvait côtoyer des policiers de tous pays. Et même s'ils parlaient français, il avait été sélectionné, car il parlait couramment l'anglais.

Son chef l'appela dès son arrivée, c'était un Italien jovial. Il s'avança vers son bureau et ils se saluèrent amicalement.

- Nous avons reçu une réquisition de la gendarmerie française. Voilà deux photocopies de passeports libanais. Les photos ne sont pas de qualité, mais il faudra faire avec. Il faut identifier formellement ces deux individus. Fais les premières investigations et nous ferons le point.

- Très bien, je m'en occupe !

Le policier traversa des couloirs et salua son collègue libanais.

- Hello, si tu as un moment, peux-tu me vérifier ces deux passeports ?

- Tu as de la chance, je n'ai pas commencé, donne tes papiers !

L'homme tapota sur clavier et consulta les bases de son pays.

- Le premier est volé...et l'autre...également. Tu peux voir que les photos ont été changées.

- Je vois effectivement. Sais-tu où, ils ont été volés.

- A Beyrouth en juin 1983. Tu veux autre chose.

Le policier appuya sa main sur son épaule.

- Merci, cela ira pour l'instant.

De retour auprès de son chef, le compte rendu fut rapide. Ce dernier prit la parole :

- Il s'agit d'une affaire d'homicide. Il faut tenter d'identifier les deux personnes figurant sur les passeports.
- Très bien, avons-nous des indications pour orienter les recherches ?
- Oui, il s'agit vraisemblablement de personnes juives ou sympathisantes de cette religion. Ils feraient partie d'une association israélienne qui s'appelle *Broadsword*. Elle a pour but la traque des Allemands impliqués dans le massacre de personnes juives pendant la guerre et la recherche de personnes disparues durant l'holocauste.
- C'est tout ce que nous avons ?
- C'est tout, oui ! Voilà le dossier.
- Ok, je m'y mets tout de suite.

En province, le major fulminait de ne pas avoir de nouvelles d'Interpol. la patience durant l'attente n'étant pas sa qualité première, il se plongea dans le quotidien de sa brigade.

A chaque fois que le téléphone sonnait, il se jetait sur le combiné pour décrocher ou tordait son cou vers le bureau qui avait pris l'appel. La première bonne nouvelle survint juste avant le week-end. Il entendit crier dans le couloir :

- Major ! Interpol !

Il ne laissa sonner son poste qu'une fois. Il avait déjà décroché et s'était présenté en quelques secondes.

- Major ! Ici Interpol ! Je vous tiens informé des premières investigations sur le dossier Businier. Nos collègues Libanais ont vérifié les numéros des passeports. Il s'agit de documents volés, dont les photos ont pu être changées. Il est donc inutile de comparer les empreintes avec celle de votre affaire.

- Merde ! s'exclama le major.

Il se reprit aussitôt.

- Désolé ! J'avais envisagé cette possibilité, mais on ne peut s'empêcher d'espérer. Ce n'est pas si mal tout de même, les gens vus à Vincennes sont maintenant nos suspects principaux !

- Exactement, s'empressa de répondre le policier. On ne vient pas consulter ce genre de documents avec de faux passeports, s'il n'y a pas quelque chose de louche derrière.

- Ok pour ça, que pouvez-vous faire à présent ?

- Nous avons les photos qui sont de qualité moyenne mais exploitable. Nous allons effectuer des rapprochements et les comparer avec les individus contenus dans notre base ? Sont-elles certifiées comme correspondant aux personnes qui détenaient ces documents ?

- Oui le militaire du Fort de Vincennes enregistre tout et il a été pointilleux, même avec nous. Je le lui

aurais presque reproché lors de notre visite, à présent, je le félicite. Il se rappelle très bien d'eux.

- Ok très bien, nous allons donc commencer les recherches sur ces photos, et dans le même temps du côté de *Broadsword* !

Ils prirent quelques minutes pour faire un point complet sur le dossier.

- Voilà, c'est tout bon pour moi, je vais entamer immédiatement les recoupements.

- Super ! Vous me tenez au courant !

- Evidemment !.....mais soyez patient, ce sera long !

- Je comprends, on s'accroche à ce que l'on peut ! A bientôt ! conclut-il avec humour.

Alors qu'il allait quitter le bureau, la patrouille qui revenait de Le Blanc s'arrêta devant les bureaux.

Le major pensa que si son enquête n'aboutissait pas, sa brigade pourrait se vanter d'avoir fait le tour de France.

- Major ! Saluèrent les deux sous-officiers !

- Bonjour les gars ! Avez-vous fait bonne route ? Votre mine réjouie me dit que vous avez aussi fait bonne pioche.

- Exact Major ! dit le plus ancien. Nos collègues ont l'habitude de nous voir, cela les change. Nous sommes tombés sur des faits qui peuvent correspondre. Les brigades durant la guerre ne faisaient pas trop de procédures. Il est vrai que les circonstances ne se prêtaient pas à la paperasserie. Les archives de 1944 autour des Voirons ne sont pas si nombreuses.

- Venez dans mon bureau ! les invita leur patron.

- Voilà le résultat ! dit le jeune OPJ en posant le dossier. Nous sommes tombés sur une procédure établie suite à la découverte du corps d'une jeune fille. Elle a été retrouvée au pied de la falaise du Saut de la pucelle le 20 août 1944 près de St Cergues. Elle était morte depuis plusieurs jours. Il n'a été trouvé aucun document d'identification sur elle. Son âge estimé était de 17 ou 18 ans. Lors de l'examen, des traces de coups ont été découvertes sur son visage et son crâne. Lors de l'autopsie, il a été fait mention de violences sexuelles. Personne n'a réclamé son corps. L'enquête n'a rien donné.

- Effectivement cela peut se comprendre. Elle peut correspondre à la jeune fille citée par John !

- Nos anciens avaient fait des photos, nous avons pu obtenir des doubles.

Ils tendirent des photos en noir et blanc à leur supérieur.

- Beau travail les gars !

- Voilà son visage et l'unique bijou qu'elle portait au cou.

Le major fut ému de mettre enfin un visage sur le prénom de Sarah. Ses entrailles lui disaient que ce ne pouvait être qu'elle.

Il eut du mal à se détacher de ce cliché. Il lui semblait que Sarah l'appelait à l'aide derrière son masque funèbre.

Businier était un salopard, un monstre. Ce ne pouvait être que lui qui avait assassiné cette pauvre jeune fille. John avait une jambe cassée, il ne pouvait l'amener à cet endroit.

Elle n'avait pas eu de chance, éviter les pièges de la guerre et la traque des Juifs et tomber sur un pervers si près de la frontière.

Il serra les dents.

Chapitre 33

1984

La brigade reprenait après un week-end agité dans leurs missions ordinaires. Des troupes « fraîches » prenaient la relève.

Le major repensa aux dernières avancées. Tout avait été fait, il suffisait d'attendre maintenant.

De son côté, son adjoint avait contacté toutes les associations de disparus durant la Seconde Guerre mondiale. La photo de Sarah avait été diffusée. En cas de résultat positif, cela permettrait d'identifier le corps de cette jeune fille. Il était sage de partir du principe que juste après la guerre, la communication n'avait pas été parfaite, que les oublis étaient possibles et compréhensibles.

Quelqu'un avait peut-être cherché cette jeune fille, mais dans la tourmente de la guerre, les massacres, les déportations, il avait pu passer à côté. En 1984, que trouveraient-ils ? Tant de famille avaient totalement disparu.

Il était probable qu'en raison de la date des faits, tout ce qui entourait la mort de Sarah ne pourrait être

confirmé avec certitude, mais corroboré par un faisceau d'éléments concordants.

Il fallait tout tenter, on devait cela à John, à Sarah. Il ricana ! Il n'avait même pas pensé à Businier.

Le major jeta un coup d'œil au résultat d'un examen technique. Aucune empreinte digitale n'avait été trouvée sur le courrier anonyme envoyé à Peter, à l'aide de la poudre magnétique, mis à part celles de son destinataire.

Ni le papier, ni l'enveloppe ne pouvaient apporter de précision, il s'agissait de modèles très courants.

Il nota les renseignements sur le cachet de la poste. Elle était partie de Paris le 22 janvier 1984.

Ce ne fut que quelques jours plus tard qu'Interpol se manifesta à nouveau par le même policier.

- Major, nous avons avancé. Je vous résume tout cela.

- Je vous écoute, merci encore de votre collaboration.

- Attention, accrochez-vous, nous allons voyager. L'enquête au Liban n'a pas donné de résultat. Par acquit de conscience, j'ai présenté les faits aux agents d'Interpol israéliens. Une des victimes durant

la guerre était juive. Les pays sont voisins et au Liban la communauté juive est importante.

Nous avons appris, que le gouvernement de Tel Aviv surveille l'association *Broadsword*. Si elle n'a jamais fait parler d'elle, son fonctionnement est assez opaque et notamment son recrutement.

Un de mes plus anciens collègues, nous a orientés vers une piste qui peut se révéler intéressante : la traque des criminels nazis. Cela ressemble beaucoup aux méthodes employées dans ce genre d'affaires. On pense que tout cela a pris fin avec le temps. Pas du tout. Sous couvert de recherches de personnes, *Broadsword* et bien d'autres associations ou groupuscules continuent la traque. Une fois les cibles identifiées, ils dénoncent leurs découvertes à des réseaux parallèles, voire les « traitent » eux-mêmes. Ils ne travaillent plus avec la justice des ces pays. Les derniers cas connus ont eu lieu en Amérique du Sud. *Broadsword* est présente sur ce continent. L'Argentine et ses dictateurs ainsi que le Chili ont accueilli beaucoup d'Allemands après-guerre. Cela nous semble loin, mais juste après le conflit, des représailles de ce type ont eu lieu contre des collabos ou des Allemands.

L'homme reprit son souffle.

- Nos collègues israéliens vont enquêter plus en profondeur sur cette association et vérifieront si les

deux personnes en photo sont bien membres de celle-ci.

- C'est parfait, excellent boulot les gars ! commenta le major.

- Nous aurions voulu dans le même temps vérifier les dossiers photos des personnes impliquées en Argentine, mais ce ne sera pas possible dans l'immédiat nos effectifs sont trop restreints.

- En quoi cela consiste-t-il ?

- Oh ce n'est rien de compliqué, mais fastidieux ! C'est comme vous avez l'habitude de faire, mais sur plusieurs pays. Il faut regarder les photos une à une des fichiers argentins et chiliens, puis élargir à tous les pays sud américains. Cependant, ce n'est qu'une supposition, rien ne dit que tout cela à un lien. Depuis quelques années, nous sommes informatisés, cela facilite la tâche, fini les albums ou les fiches cartonnées à manipuler. Problème, ces pays sont débordés et mettent un temps fou pour répondre à nos demandes. Peut-être le font ils sciemment. Il est plus efficace que nous le fassions nous-mêmes.

Le major grommela contre le combiné.

- Je vois. On ne va pas les « ennuyer » en leur mettant la pression. J'ai un peu de personnel ici. Pourrions-nous vous aider ?

- Je n'ai jamais eu ce genre de proposition. Attendez, je demande à mon chef.

- ...

- Allo ! Oui, vous pouvez, mais il vous faudra venir ici. Les consultations sur les fichiers internationaux ne peuvent être réalisées que depuis nos terminaux. Quant à la pièce de procédure, c'est moi qui l'établirai. Vous ne figurerez nulle part. Vous ne faites que nous avancer la besogne.

- Parfait, il n'y a que cela qui compte ! Je dois faire avancer cette enquête. Je m'organise et je vous rejoins. Donnez-moi vos coordonnées.

Le juge d'instruction était enthousiasmé par les avancées sur l'enquête. Il avait appuyé la demande auprès de la gendarmerie pour détacher deux personnels pour trois jours minimum.

Le major était ravi dans la voiture qui roulait à vive allure. Il avait tout organisé en un clin d'œil. Il avait repoussé ses repos pour ne pas dégarnir son unité et pris un jeune OPJ.

Ils rouleraient un peu de nuit, mais seraient disponibles pour travailler dès le lendemain matin. L'hébergement était prévu sur Versailles. L'expérience était une opportunité. Il n'aurait jamais imaginé travailler avec Interpol.

Les enquêteurs de Haute-Savoie faisaient défiler les photos depuis maintenant des heures. Le travail qui semblait simple au départ, s'était compliqué quand on leur avait expliqué qu'il fallait tenir compte de la possibilité que les gens sur les photos soient grimés. Ils agissaient dans la clandestinité et se montraient particulièrement efficace en matière de maquillage et autres. Les associations et les groupuscules qui traquaient les anciens nazis avaient reproché leur laxisme dans les recherches d'après-guerre, aux gouvernements alliés. Maintenant elles se plaignaient de la protection des pays d'accueil sud-américains. Elles avaient donc repris des investigations, non officielles, à leur compte pour tenter de dénicher ces gens qui vivaient sous de fausses identités. Par le passé, ils n'avaient pas hésité à employer des méthodes illégales.

Il fallait en conséquence être particulièrement attentif.

Les photos ramenées de Vincennes étaient scotchées sur les bords de l'écran.

Le major souffla, ses yeux fatiguaient. Le jeune OPJ l'encouragea.

- Allez major, on termine l'Argentine et on va boire un café ! Nos collègues nous ont invités.

- Bonne idée ! Il n'y a en plus pour longtemps.

Quand la pause prit fin, ce fut le tour du Chili.

Le défilé reprit, le manque d'éléments d'identification précis ne permettait pas de sélectionner des clichés.

Soudain, dans un ensemble presque parfait, les deux paires d'yeux se fixèrent sur l'homme dont le visage apparaissait sur l'écran. Dans une belle coordination, les regards firent des va-et-vient de l'écran vers la photo sur papier.

- Aucun doute ! C'est lui dit le major.

Il interpella son collègue policier qui les rejoignit rapidement.

L'enquêteur d'Interpol confirma. Mis à part la moustache, c'était bien leur homme. Deux ans auparavant, il avait été interpellé au Chili et expulsé vers Israël. Leur enquête n'avait pas été appréciée des autorités locales. Les militaires au pouvoir accueillaienent, eux aussi, les nazis en fuite sur la côte pacifique.

Il imprima la fiche. Le major attendit que le crépitement cesse et déchira le compte rendu qu'avait vomi la machine.

Il fut aisé de trouver un interprète en langue espagnole qui leur donna lecture des détails qui concernait ce Jacob, M.

Il faisait partie d'un groupe de quatre personnes, dont une femme, interpellé à Santiago. Ils

voyageaient sous passeports israéliens. Tous avaient été arrêtés et sommés de quitter le territoire chilien. Ils n'agissaient pas alors pour le compte de *Broadsword*, mais d'un organisme situé à Londres. Le major nota sur un bout de papier, les coordonnées de la seule femme : Myriam, V.

Il fit taper son collègue policier sur le clavier ces renseignements.

La coiffure avait changé et sur le nez, une paire de lunettes donnait un air innocent à la visiteuse de Vincennes.

Le major sourit, le duo était identifié. Enfin, identifié, non : reconnu.... Les identités entre le Chili et la France étaient différentes. Laquelle était la bonne ? Y en avait-il seulement une d'exacte ?

L'enquêteur d'Interpol le rassura.

- Nous possédons leurs empreintes. Elles ont été relevées par nos collègues chiliens et pourront être vérifiées dans nos bases et notamment en Israël. Leur système est très pointu. Si comme je le pense, ils sont d'origine israélienne, nous trouverons la bonne identité. Nous allons lancer une comparaison.

- Beau travail !

- L'informatique va prendre le relais. Ce ne devrait pas être trop long.

Le major et son collègue étaient relâchés dans la salle de repos. Ils buvaient un café. La venue sur St-Cloud avait été fructueuse. Interpol était une belle institution. Les malfaiteurs ne bénéficiaient plus de la protection implicite des frontières.

Ils étaient confiants dans le résultat qui ne saurait tarder. Le but n'avait jamais paru aussi proche. Il ne fallait pas s'enflammer, mais la piste était prometteuse.

Chapitre 34

1984

Le major vit un policier courir dans les couloirs vitrés d'Interpol. Il passa la tête par la porte de la salle de repos, un peu essoufflé.

- Major ! un appel pour vous dans mon bureau, désolé, je ne peux pas passer la communication ici !

- Pour moi ! s'étonna le major portant sa main à sa poitrine.

- Oui pour vous ! C'est urgent, votre brigade !

Le major s'activa, il devait y avoir un problème gravissime pour que son adjoint le contacte ici. Il prit le combiné gris.

- Allo !

- Major ! Il reconnut aussitôt la voix.

- Je viens de recevoir un appel du responsable des archives du Fort de Vincennes. Les deux personnes qui étaient venues pour consulter les archives d'Annemasse sont de retour. Elles se sont présentées, il y a quelques instants.

- Comment ? Ce n'est pas vrai ! Il en est certain ?

- Oui, il a encore le souvenir de votre passage et les a formellement reconnues. Il n'y a aucun doute.

- Ils sont rentrés dans le fort ?
- Oui !
- Ok, je vous laisse, je m'en occupe ! Il raccrocha précipitamment.

Il retourna auprès de son mentor à Interpol et lui expliqua la situation.

- Peut-on y aller ? demanda-t-il impatient.
- Oh oui, répondit le policier, cela va me rappeler de bons souvenirs.

Il interpella deux de ses collègues.

- Appelle le commissariat de Vincennes, qu'ils aillent immédiatement au Fort voir le responsable des archives. Il leur désignera un couple à interpellier. Dis-leur que l'on arrive. C'est très urgent !

Il se tourna vers l'autre.

- Appelle le Fort de Vincennes ! Dis-leur de retenir le couple, on leur envoie une patrouille et on arrive...Attention, ils sont potentiellement dangereux ! cria-t-il. Merci !

Le major trépignait déjà avec son collègue.

Le policier attrapa à la volée son blouson posé sur le dos d'un fauteuil, prit des clés et tous trois dévalèrent les marches jusqu'au garage.

L'Opel Ascona sortit en rugissant, phares allumés, gyrophares et sirène en action.

- Nous avons de la chance, St Cloud n'est pas trop encombré à cette heure. Ce ne sera pas pareil sur le périph !

- C'est loin Vincennes !

- De l'autre côté de Paris, nous sommes à l'ouest, eux à l'est. Un peu moins de 20 kms crut-il nécessaire de préciser.

- Combien de temps pour arriver ?

- Environ une demi-heure avec la circulation. On passe par le sud ! Ne vous inquiétez pas, je vais essayer d'améliorer notre temps.

Le major le fixa, agrippé à sa poignée au plafond, ballotté par les écarts que faisait la voiture.

- Si nous les interpellons, quelle chance ! déclara le major. On est sur le point de les identifier et les revoilà ! Incroyable !

- Il faut un peu de chance, répondit le policier. Le hasard est parfois avec nous, d'autres fois il nous joue des tours !

- Je ne pensais pas qu'ils reviendraient ?

- Ils doivent avoir d'autres archives à consulter. Leur premier passage leur a été bénéfique.

- Certainement ! Ils ne sont pas très méfiants, tout de même. Nous avons de la chance d'être là.

- Vous m'avez expliqué que les auteurs avaient maquillé le meurtre en suicide. La presse n'a parlé de votre enquête que très localement. Pour eux tout va bien. Ils n'ont aucune raison de se méfier ! fit remarquer le policier.

- Vous avez raison ! Espérons que nous parviendrons à interpeller ces deux individus et qu'ils soient bien les auteurs !

Ils rejoignirent le périphérique à Boulogne-Billancourt. Le major était impressionné, décidément les Parisiens étaient coutumiers des sirènes de police. Ils s'écartaient dès qu'ils localisaient le véhicule, réalisant parfois des prouesses. La voie devant eux s'ouvrait comme par automatisme.

L'Opel trouva sa place entre des deux dernières voies du boulevard ceinturant la capitale. La vitesse était bonne malgré la circulation.

Le silence était maintenant de mise dans l'Ascona. Tout le monde laissait le conducteur se concentrer sur son pilotage. Le clignotement de la lumière bleue sur le tableau de bord donnait une atmosphère presque surréaliste. La sirène semblait coordonnée avec la vitesse.

Montrouge, Kremlin-Bicêtre, Ivry, Charenton, les sorties des villes de la ceinture parisienne défilaient.

Enfin le panneau Vincennes, le major était à bout de nerfs.

L'Opel s'engagea sur la sortie et reprit ses manœuvres d'évitement dans les rues de la ville. A l'approche du Fort, le policier coupa la sirène.

- Inutile d'affoler notre cible, même si les avertisseurs sont habituels dans ces grandes villes !
décida le conducteur.

Le major consulta sa montre. Le trajet n'avait duré que 20 minutes. Bravo au pilote ! Il calcula le temps écoulé depuis l'arrivée des personnes recherchées au fort. Avec les différents appels téléphoniques, cela devait faire moins d'une demi-heure que les individus suspects avaient été repérés. Il fit la grimace malgré tout. Arriveraient-ils à temps ? Ils avaient fait au plus vite.

Le major remarqua la Renault 14 blanche et noire, floquée du mot Police, garée devant le bâtiment du secrétariat. L'adrénaline était à son comble.

Il déchantait immédiatement quand il vit l'équipage du commissariat, bavarder avec le responsable des archives. Leur calme n'était pas bon signe.

Ils jaillirent de la voiture.

- Nous sommes arrivés trop tard ! expliqua le chef de patrouille sans préambule, avant de saluer ses collègues.

L'officier du fort s'excusa :

- C'est ma faute. Je ne suis pas resté avec eux personnellement. Ma collègue n'était pas au courant. Il fallait bien que j'aille dans mon bureau pour appeler votre brigade. Le temps de trouver le numéro sur Minitel et les différents appels, il s'est passé quelques minutes. Quand j'ai vu ma collègue seule, j'ai été surpris. Elle m'a expliqué qu'ils avaient changé d'avis. Ils avaient beaucoup discuté entre eux en faisant attention de ne pas être entendus. Ils ne semblaient pas d'accord. Finalement, l'homme a pris la femme par le bras et ils sont ressortis sans plus tarder. La patrouille de Police est arrivée quelques instants plus tard.

- Qu'ont-ils dit à votre collègue ?

- Qu'ils avaient oublié des documents dans leur voiture à l'extérieur. Ils se sont excusés poliment et ont dit qu'ils revenaient. On ne les a plus revus.

Le policier du commissariat intervint :

- Nous avons fait des recherches aux abords avec leur description. Rien ! Volatilisés ! Il y a des bouches de métro tout près et s'ils sont en voiture,

une fois dans la circulation...dit-il en soulevant les épaules.

- Ce sont des gens qui sont habitués à se faire discret, déclara le major. Comment ont-ils pu se douter ?

- Encore une fois, c'est certainement ma faute, reprit le militaire de Vincennes. J'ai été tellement surpris de leur venue, que j'ai mal caché mon trouble. Ils ont probablement lu en moi aisément ! Je suis désolé.

- Vous avez eu une bonne réaction en nous avisant. On ne peut pas vous en vouloir. Vu leur vie dans la clandestinité, ils se méfient de tout, en permanence. Nous sommes passés si près !

Le major réfléchit un instant.

- Poursuivons nos recherches. Ils ont peut-être abandonné une voiture. Allons interroger le planton à l'entrée du Fort ! Il a certainement vu d'où ils venaient. En arrivant, ils ne se sentaient pas repérés. Ils auront peut-être laissé quelques indices.

Chapitre 35

1984

Il était temps pour le major de saluer tous ses collègues d'Interpol. Leur séjour parisien touchait à sa fin. Leur collaboration avait été fructueuse et efficace. Il remercia chaleureusement le policier qui les avait accueillis et épaulés.

Il allait retrouver ses montagnes avec seulement la satisfaction du travail à demi accompli, comme il disait. S'il n'avait à aucun moment imaginé qu'il pourrait interpellier les auteurs du meurtre de Businier en venant à St Cloud, ils étaient passés si près que les regrets lui laissaient une profonde déception.

Pourtant, leur déplacement était un succès. Ils emportaient des pièces essentielles dans son sac de correspondance de cuir noir.

Les auteurs de l'assassinat de Businier étaient formellement identifiés. Les relevés décadactylaires transmis par le Chili étaient arrivés, mais ils étaient de si mauvaises qualités que l'on n'avait pas réussi à les exploiter.

Par contre, la persévérance des recherches à Vincennes avait été payante. Elle avait permis d'identifier une voiture de location stationnée dans une rue tranquille d'où venaient les personnes recherchées.

L'agence Avis de Roissy contactée avait envoyé sur place un agent. Il avait remis aux enquêteurs la copie du passeport et du permis de conduire du chauffeur et un double des clés. Le loueur était bien l'homme qui s'était présenté au Fort de Vincennes.

Le couple s'était donc déplacé en voiture pour venir jusque-là. Se sentant repérés, ils s'étaient fondus dans la foule pour disparaître à pied. En voiture, on est vite bloqué par un embouteillage en région parisienne. Ils avaient vraisemblablement pris comme précaution de se séparer.

La voiture ayant été nettoyée avant leur prise en charge à l'aéroport, la police technique avait fait de belles trouvailles. Rien n'avait apparemment été oublié dans le véhicule, mais les empreintes étaient là. Dans leur précipitation, ils avaient été négligents.

Il avait simplement été nécessaire d'effectuer la comparaison en arrivant au bureau. Le résultat était positif. Interpol avait permis d'accélérer le

processus. La demande incluait le relevé sur la trace découverte à Marcellaz près de Businier.

La concordance s'était révélée aux enquêteurs.
L'homme tout au moins, était venu à Marcellaz.

Toutes les bonnes nouvelles étaient arrivées dans un même temps. Israël avait communiqué une identité fiable :

L'homme se nommait Wojciech, Z né en Pologne à Varsovie. De confession juive, il était un miraculé du Ghetto. Il avait obtenu la nationalité israélienne et avait servi comme sous-officier de Tsahal.

Son empreinte certifiait sa présence sur les lieux du meurtre.

La femme s'appelait Katarzyna, P. Elle était née à Karlsbad en Tchécoslovaquie, dans les Sudètes.

Egalement de confession juive, ses parents avaient été déplacés puis déportés dans les camps de la mort. Elle en était revenue orpheline et avait migré en Israël à la fondation du pays.

Les horreurs de la guerre instillaient la haine. Les jeunes générations étaient conditionnées pour les représailles de demain.

Une diffusion de recherches avait été délivrée sur tout le territoire national, reprise par Interpol pour l'étranger.

Les aéroports et gares étaient sous surveillance même s'il y avait peu de chance que les fugitifs se trouvent encore sur le territoire français.

Pour l'instant, le meurtrier restait introuvable. Aucun élément ne pouvait à ce jour impliquer formellement Katarzyna, P.

Quelques vérifications étaient toujours en cours.

Le major patientait devant le cabinet du Juge d'instruction. Il était arrivé avec un peu d'avance. Quelques jours avaient été nécessaires afin de mettre la procédure en forme.

Le magistrat prit connaissance de la synthèse que l'enquêteur avait établie.

- Je vous félicite, c'est un excellent travail.

- Merci monsieur le juge. Désolé, nous n'avons pas pu procéder à leur interpellation.

- Leur identification n'était pas simple et vous avez été pugnace. J'avoue avoir douté d'une fin positive comme celle-ci dans ce dossier. Où en sont les recherches ?

- Toujours rien. Nous venons d'apprendre que leurs passeports avaient été enregistrés à l'aéroport de Genève le 10 avril 1984 sous leur fausse identité. Cela confirme leur arrivée dans la région du meurtre. C'est bien le couple qui est venu. Nous savons maintenant que Katarzyna est au minimum complice de l'assassinat. Ils avaient certainement prévu une période de repérage. Je pense qu'ils doivent avoir rejoint Israël à ce jour.

- Probablement ! Nous mettrons ce pays face à ses responsabilités. J'ai déjà fait une demande comme le stipule la Convention Européenne d'extradition qu'ils ont signée. Cependant, quand elle s'applique à leurs ressortissants, les pays peuvent refuser. La France, elle-même n'extrade pas ses nationaux. Le reste est plus affaire de diplomatie. Leur sort se décidera davantage au Quai d'Orsay que dans mon bureau, mais nous pourrons les juger par contumace. Cela n'enlève rien à votre résultat.

Le juge consulta d'autres pièces tout en observant l'enquêteur.

- Je ne vous trouve pas très réjouis pour un tel dénouement major ?

- Cette enquête me laisse un goût amer. J'aime enquêter pour la justice. Dans ce dossier, ce que j'ai appris sur Businier, me fait penser que je n'ai enquêté que pour le droit, la légalité.

Le major cherchait ses mots. Il se lança :

- Ne croyez-vous pas que Businier a mérité son sort ?

- Nous ne pouvons entrer dans de telles considérations major. Qui décide qui est méritant ou non ? Qui peut être tué ou pas ? La loi doit être respectée. En démocratie, le législateur doit fixer des règles et la société doit s'y conformer. La justice n'aurait pas manqué de poursuivre Businier si les faits avaient été connus, mais elle n'autorise pas de se faire justice soit même. D'ailleurs John ou Sarah auraient-ils voulu cela ? On peut se poser la question ? Nous n'aurons jamais la réponse !

- Je sais tout cela monsieur le Juge. Je me dis également : qu'aurions-nous fait à la place des mis en cause ? Il n'existe aucun recours. Les faits de 1944 sont prescrits. Businier s'en serait sorti !

- Pas tout à fait major, dans le cas de la Seconde Guerre mondiale, la prescription a été modifiée. Il aurait fallu déterminer s'il s'agissait de crimes de droit commun, de crimes de guerre ou contre l'humanité. Je ne puis vous répondre à ce stade. De toutes manières, c'est trop tard aujourd'hui. Que cela ne vous ôte pas la satisfaction du devoir accompli ! Vous avez fait un excellent travail avec votre brigade.

- Il me faudra m'en satisfaire. Je vous précise qu'en marge du dossier, nous avons pu identifier Sarah, V.

Au retour des camps, son oncle l'a cherchée. Il était le seul rescapé de sa famille. En 1945, le lien entre le corps retrouvé et cette disparition n'avait pas été établi. Malheureusement à ce jour, elle n'a plus de famille vivante. Seule satisfaction, sa tombe ne sera plus anonyme.

- Excellent major ! Et avez-vous pu découvrir ce qu'est devenu le corps du pilote anglais ?

- Concernant John, S, nous avons aidé son fils dans ses recherches. Quand nous sommes retournés aux archives nationales de la gendarmerie, j'ai demandé à mes gars de regarder les dossiers de certaines brigades. Nous pouvions le faire, les dates étaient relativement précises, les dossiers peu nombreux. Nous avons eu de la chance, un corps a été retrouvé quelques jours après la libération de la Haute-Savoie, par le personnel du barrage de Génissiat dans l'Ain. Cet ouvrage est situé sur le Rhône dans lequel se jette l'Arve. Le rapport disait que le visage était méconnaissable, mais spécifiait qu'il avait une jambe cassée, maintenue par une attelle de fortune, faite de branches. Il a été enterré sous X dans la commune. Je me suis permis d'en aviser Peter, S et le service historique de la RAF. Ils poursuivent l'identification.

- Vous avez bien agi. Et son épouse ?

- Nous avons pu la retrouver. Elle a été tellement troublée lors de la réception de la lettre anonyme

dénonçant Businier, qu'elle est partie se réfugier chez une amie en Angleterre. Ces mots ont réveillé trop de souvenirs et de souffrance. Comme durant la guerre, elle se sentait protégée en Grande-Bretagne. Elle va bien et a repris contact avec son fils.

Chapitre 36

Retour à l'aube du 21 avril 1984

Haute-savoie, Marcellaz,

Businier suffoquait.

Il tenta de passer ses doigts boudinés, aux ongles sales, entre la corde et son cou. Il ne parvint qu'à se griffer. Il persévéra un peu plus en arrière, vers sa nuque. Rien n'y fit. La corde se croisait et ne laissait aucune prise. Il ne put attraper le bras de son agresseur. La maîtrise de l'exécutant, pour ce genre d'attaque, était totale.

Il se résolut à tenter de faire chuter son assaillant, s'efforçant à basculer, agitant ses quatre membres. La silhouette du colosse était solidement campée sur ses deux jambes, ses gestes précis. Les gesticulations de Marcel furent vaines. Il ne parvint qu'à exécuter une ridicule danse de la mort.

L'ombre s'approcha.

Businier ne vit pas son visage, mais reconnut aussitôt une odeur suave et féminine. Il sentit le souffle près de son oreille. Ce contact lui fut presque doux.

Il se reprit : Qu'en ai-je à faire, je vais mourir ! pensa-t-il.

Il voulait crier, se battre, supplier, pleurer. Aucun son ne parvenait à franchir ses lèvres. Sa vue se brouillait.

Le lien se relâcha un peu, lui permettant de prendre une dernière goulée d'air frais. Il y retrouva la senteur des montagnes au petit matin.

Il entendit la voix murmurer avec un accent étranger qu'il ne put identifier.

Il se concentra sur les paroles, sur cet ultime lien de vie :

- Marcel, te souviens-tu de 1944 ? La guerre ?

- ...

- As-tu oublié que tu as été lâche et criminel.

- ...

- Te souviens-tu de Sarah ? La jeune et jolie Sarah ?

- ...

- As-tu eu pitié d'elle ?

- ...

- Te souviens-tu de John, le jeune pilote anglais ?

- ...

- Tu l'as dénoncé aux Allemands pour qu'ils fassent ta sale besogne, alors qu'il voulait libérer ton pays.

- ...

- Tu les as enfouis dans tes mensonges ? Dans ta lâcheté minable ? Ils méritent un autre linceul.

- ...

- Bien sûr que non ! Tu ne les as pas oubliés. ! ricana la voix. J'espère qu'ils ont hanté toutes tes nuits durant ta misérable vie.

- ...

- C'est pour Sarah et pour John que tu meurs ce matin !

- ...

- Sois maudit jusqu'à la fin des temps !

Fin